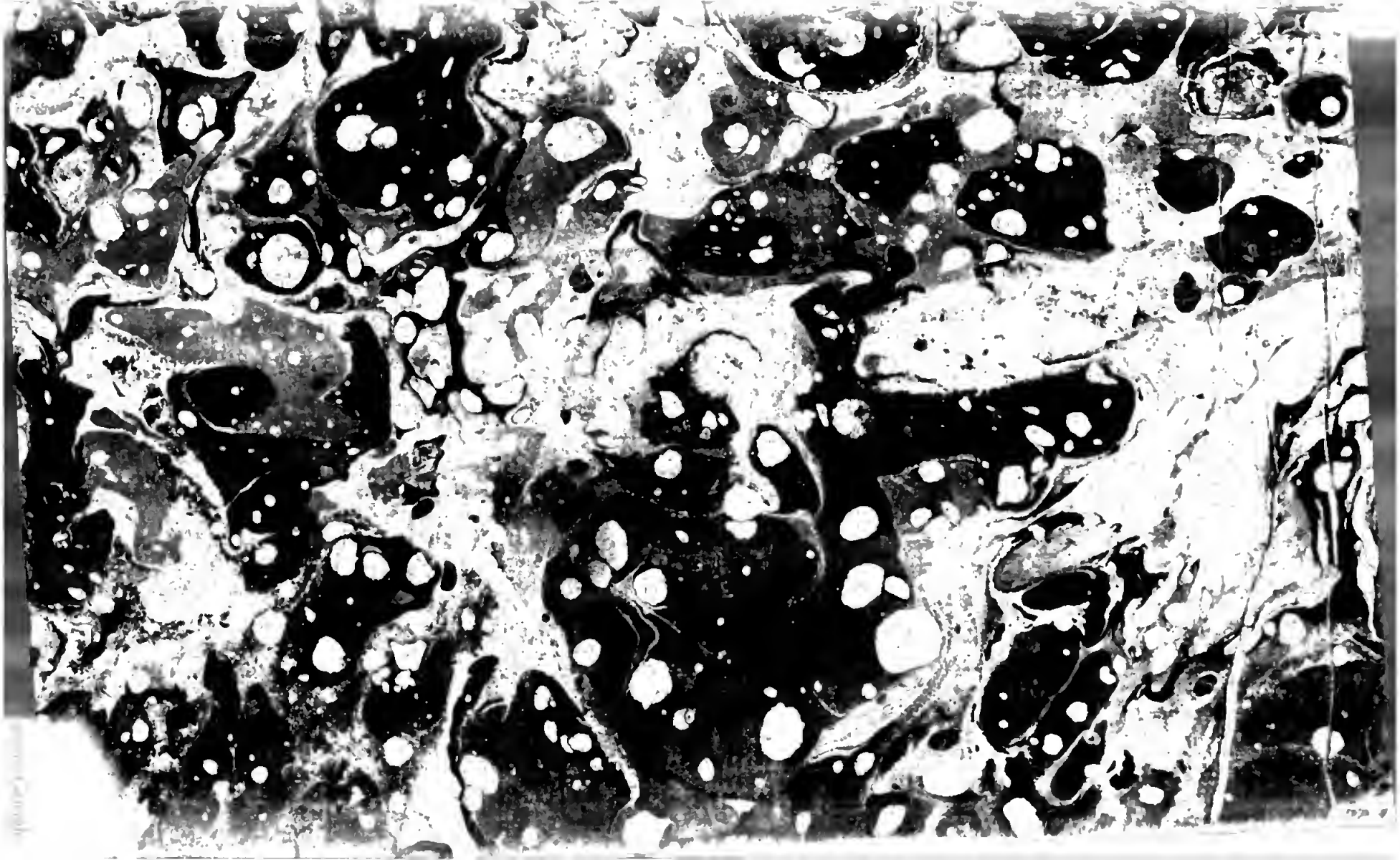
6



SHAKESPEARE.

TOME PREMIER.

10319

SHAKESPEARE

TRADUIT

DE L'ANGLOIS,

DÉDIÉ

AU ROI.

Homo ſum : Humani nihil à me alienum puto. Tér.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

A PARIS,

Chez
La Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques.
MUSIER, Fils, rue du Foin-Saint-Jacques.
NYON, rue Saint-Jean-de-Beauvais.
LA COMBE, rue Chriſtine.
RUAULT, rue de la Harpe.
LE JAY, rue Saint-Jacques.
CLOUSIER, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXVI.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

AU PUBLIC.

PROSPECTUS DES GRAVURES.

MALGRÉ nos recherches en Angleterre, nous n'avons pu trouver un ſeul Portrait de SHAKESPEARE qui nous ſatisfît. Ceux qui ſont à la tête des Editions Angloiſes, ſont ſans caractère & n'ont pas même le mérite d'offrir une reſſemblance certaine avec l'original. Pour remplir notre promeſſe, nous l'avons fait graver en Médaillon avec les deux Muſes dramatiques & les attributs qui leur ſont propres. Peu ſatisfaits auſſi de cette Gravure, nous la diſtribuerons cependant avec les Volumes aux perſonnes qui la demanderont.

NOUS prenons aujourd'hui le parti de faire deſſiner le Monument érigé à ce Poëte dans l'Abbaye de Weſtminſter. Ce Frontiſpice ſera la première des 181 Gravures que nous propoſons ici au Public par Souſcription; & qui orneront chaque Acte des 36 Pièces de cet Auteur. Cette Collection, qui offrira le Tableau de preſque toutes les ſituations Théâtrales, eſt deſirée en Angleterre, où l'on n'a gravé encore qu'une douzaine environ des ſujets de SHAKESPEARE. Elle nous a auſſi été demandée en France par un nombre de perſonnes ſuffiſant, pour nous faire preſſentir quelle plairoit au Public. Nous avons de cette eſpérance un garant plus sûr encore dans les talens des Artiſtes qui ſe ſont engagés à concourir à cet Ouvrage.

M. Moreau, dont le nom n'a pas beſoin d'éloge, s'eſt chargé de tous les Deſſins; ils ſeront gravés par MM. Le Bas, Alliamet, Saint-Aubin, de l'Académie Royale de Peinture; MM. Le Mire, Prevôt,

AU PUBLIC.

Choffart, de Launay, &c. M. Moreau en gravera lui-même quelques-uns. Ces Gravures exécutées par ces Artiſtes célèbres, ſeront d'autant plus précieuſes, que dans un eſpace de pluſieurs ſiècles, qu'embraſſent les Pièces hiſtoriques de SHAKESPEARE depuis le Roi Jean-ſans-Terre juſqu'à Henri VIII, on y retrouvera le Coſtume des deux Nations, Angloiſe & Françoiſe, dont l'Hiſtoire eſt mêlée dans les évènemens de ces tems. Cet avantage, qui ſera propre à cette Collection, joint à l'originalité & à la variété des ſujets de SHAKESPEARE, lui aſſure un mérite & un caractère qui la diſtingueront des autres ſuites de ce genre.

CETTE ENTREPRISE étant diſpendieuſe, nous ne l'exécuterons qu'au moyen d'une SOUSCRIPTION, laquelle ne retardera en rien la publication des Volumes, & n'en augmentera point le prix.

Les Figures ſe diſtribueront ſéparément & indépendamment de l'Ouvrage.

Termes des Payemens & des livraiſons.

La première livraiſon ſera de 16 Planches & ſe fera au commencement de Mars 1777, & les Souſcripteurs en payeront en Souſcrivant le prix . . . . . 12 liv.

En recevant ces 16 premières Planches, on payera pour les 20 Planches ſuivantes . . . . . 15 liv.

Et ainſi de ſuite dans la même proportion.

L'Ouvrage entier ſera complet & terminé dans l'eſpace de quatre ans.

La Souſcription ne ſera ouverte que ſix mois, juſqu'à la fin d'Août, & l'on ne commencera l'entrepriſe, que lorſqu'un nombre ſuffiſant de Souſcripteurs aſſurera les deux tiers des frais.

Aux perſonnes qui n'auront pas Souſcrit, chaque Figure ſe vendra 20 ſ.

On Souſcrit chez M. le Tourneur, rue Notre-Dame-des-Victoires, à côté de l'ancienne Caiſſe de Poiſſy, & chez les Libraires nommés à la tête du premier Volume de l'Ouvrage.

On eſt prié d'affranchir le port des lettres & de l'argent.

NOMS

De MM. les Souſcripteurs, par ordre Alphabétique.

FAMILLE ROYALE.

LE ROI.

LA REINE.

MONSIEUR.

MADAME.

Monſeigneur le Comte D'ARTOIS.

Madame la Comteſſe D'ARTOIS.

Madame ADELAÏDE.

Madame SOPHIE.

Monſeigneur le Duc DE CHARTRES.

Monſeigneur le Prince DE CONDÉ.

Sa Majeſté le Roi D'ANGLETERRE.

Monſeigneur le Prince DE GALLES.

Sa Majeſté l'Impératrice de toutes les RUSSIES.

NOMS DE MM.

A.

M. GEORGE ABEL Esq.
M. JOHN ADAM, à Florence.
M. L'AFFILARD, Caissier de la maison d'Artois.
M. AGASSE DE VILLENEUVE, Gentilhomme servant du Roi.
Madame la Duchesse D'AIGUILLON.
M. D'AIREAUX, Professeur au Collége des Grassins.
M. ALEXANDRE.
Miss FANNY ALLAIR, de Londres.
Miss SARAH ALLAIR, de Londres.
M. ALLOU DE SENANTE, Receveur des Tailles & Subdélégué à Beauvais.
M. CHARLES AMBER, Esq.
M. ANDERSON, à Londres.
M. ANDRÉ, Libraire à Troyes.
M. ANDRIEU, Avocat au Parlement de Rouen.
M. ANDRIEUX, à Londres.
M. ANGOT, Avocat.
M. ANGOT, en Bretagne.
M. D'ANTHONAY, Conseiller au Châtelet.

On a imprimé les noms & les qualités des personnes qui ont souscrit, tels qu'ils nous ont été envoyés.

LES SOUSCRIPTEURS.

M. D'ANTIC, de la Société des Arts de Londres.
ANONYMES, trois Dames Angloiſes, *pour trois exemplaires.*
M. le Marquis D'ARCHIER, Officier de Gendarmerie.
Madame APPLEBY, d'Écoſſe.
M. le Comte D'ARGENTAL, Miniſtre Plénipotentiaire de Parme.
M. D'ARIAS, Négociant.
M. ARMAND, à la direction de la Monnoie.
M. D'ARNAUD.
M. ARNE, à Londres.
M. D'ARTHENAY, Lieutenant-général à Valognes.
M. ASCHIT, de Devonshire.
M. D'ASNIERES, Officier de la Marine à Breſt.
M. D'ASP, Secrétaire d'Ambaſſade de Suède, à Londres.
M. D'ASTIER, à Paris.
M. ATKINS Eſq., de Liverpool.
M. ATTENOT, Procureur au Châtelet.
Madame AVED DE LONSEROLLE.
M. DE L'AVERDY, Miniſtre d'Etat.
M. AUBERT, Négociant à Saint-Domingue.
M. AUBERT DE BOUMOIS.
M. L'Abbé DES AUNAYS, Garde de la Bibliothèque du Roi.

NOMS DE MM.

M. AUSTIN Eſq.
M. D'AYMAR.

B.

M. le Comte DE BALBY, Officier de Gendarmerie.
M. DE LA BALIDE, Lieutenant d'Infanterie.
M. Le Chevalier DE BALLEROY.
M. BANAU, Docteur en Médecine.
S. E. M. le Prince BARATINSKY, Miniſtre Plénipotentiaire de S. M. l'Impératrice de Ruſſie.
M. Le Comte DE BARRAL, *pour deux exemplaires.*
M. BARTHE.
M. BARTHELEMY, Secrétaire d'Ambaſſade à Vienne.
M. FRANCIS BASSET, en Angleterre.
M. l'Abbé DE BASSINET, Grand-Archidiacre de Nantes & Lecteur de Mgr. le Comte d'Artois.
M. BAUDAIN, Conſeiller au Conſeil de Corſe.
M. l'Abbé BAUDEAU, Agent de la République de Pologne, & du Conſeil Souverain de l'éducation nationale.
M. BAUDINOT, Juge Royal de Paray-le-Monial.
M. Le Comte DE BAUDOUIN, Capitaine aux Gardes Françoiſes.
Madame la Comteſſe de B***

LES SOUSCRIPTEURS.

M. DE BAULIER.
Monſeigneur DE BAUSSET, Evêque de Frejus.
M. Le Baron DE BAYE, Lieutenant-Général des Armées du Roi, Grand-Croix de l'Ordre de St. Louis, & Grand Bailly d'Épée de St. Diey.
Révérend M. BEALE, en Angleterre.
Madame la Comteſſe DE BEAUHARNOIS.
M. Le Marquis DE BEAULIEU.
M. DE BEAUPAIRE, à Paris.
M. DE BEAUPRÉ, à Bordeaux.
M. DE BEAUPRÉ, à Paris.
M. BEAUREGARD, à Marſeille.
M. DE BEAUREGARD, à Paris.
Her Grace the Ducheſs of BEDFORD.
M. BELOT.
M. BELURGET, à Verſailles.
Miſs JENNY BELVOIR, de Derby.
M. BENARD fils, Notaire, à Caën.
M. BENARD, Étudiant en Droit, à Caën.
M. BENNET Eſq., à Londres.
M. BERQUIN.
M. BERTIN, Conſeiller à la Cour des Monnoies.
M. BERTRAND.
Madame la Ducheſſe DE BERWICK.
M. BESSE DU MAS, Tréſorier de la Gendarmerie.

NOMS DE MM.

M. DE BEZANNE, Maître des Requêtes.
M. l'Abbé BÉZIERS, Chanoine du St. Sepulchre, à Caën.
M. Le Chevalier DE BICARD, ancien Officier de Marine.
M. BIDAULT, Gentilhomme ordinaire de Mgr. le Comte d'Artois.
M. BIGOT DE SOMMESNIL, Préſident à Mortier au Parlement de Rouen.
M. DE BILLY, au Louvre.
M. le Vicomte DE LA BLACHE, Officier de Gendarmerie.
M. BLAKE, à Lisbonne.
Miſs BLAKE, à Lisbonne.
Révérend Mr. BLAKE, à Lisbonne.
M. BLAIZOT, Libraire à Verſailles, *pour ſept exemplaires.*
M. BLAND.
Révérend M. BLAND.
M. l'Abbé BLAVET, Bibliothécaire de Mgr. le Prince de Conti.
M. BLIN DE SAINMORE.
M. Le Comte DE BOISGELIN.
Monſeigneur DE BOISGELIN, Archevêque d'Aix.
Madame DE BOISGELIN, Dame de Remiremont.
M. DE BOISLISLE, Directeur des Fermes.

Digitized by Google

LES SOUSCRIPTEURS.

M. l'Abbé DE BOISMONT, Lecteur de la Reine & de l'Académie Françoiſe.

M. le Baron DE BON, ancien Miniſtre Plénipotentiaire du Roi.

M. BOREL, Inſpecteur des Domaines du Dauphiné, à Grenoble.

M. DE LA BORNE, Porte-Manteau du Roi, à Verſailles.

M. BOSERY.

M. BOUCHER fils, Libraire à Rouen.

M. BOUETTE.

M. DE BOUGAINVILLE, Capitaine des Vaiſſeaux du Roi.

M. DE BOUGON.

Madame la Ducheſſe DE BOUILLON.

Madame la Princeſſe DE BOUILLON.

M. BOULLENC.

M. BOURIENNE, Avocat au Parlement de Rouen.

Madame DE BOYER.

M. DE BOYER, Major du Régiment de Normandie.

M. BOYER, à Paris.

M. DE BOYNES, Miniſtre d'État.

M. BREMART, Libraire à Dunkerque, *pour deux exemplaires.*

NOMS DE MM.

M. BRETTE, Libraire, à Grenoble, *pour deux exemplaires.*

Monſeigneur DE BRETEUIL, Evêque de Montauban.

M. LE BRETON, Greffier Criminel du Parlement de Paris.

Monſeigneur DE BRIENNE, Archevêque de Toulouſe.

Madame la Comteſſe DE BRIONNE.

M. BROCHERAU DE LA BERLIER.

M. BRON, Inſpecteur du Départ des Poſtes.

M. EDWARD BROOK.

M. JOHN BROWNE Eſq.

M. DE BRUAS, à Paris.

M. le Comte DE BRUHL, Miniſtre de Saxe à Londres.

M. BRUNET, Entrepreneur de Bâtimens.

Lord Viſcount OF BULKELEY.

M. le Comte DE BULKELEY, *pour deux exemplaires.*

M. l'Abbé BULOT, à Chaillot.

M. BURARD Eſq. d'Exeter.

M. le Comte DE BUSSY, ancien Commandant dans les Indes.

Lady Counteſs OF BUTE.

M. BUTLER Eſq.

Miſs NANNY BUTTS, à Chicheſter.

LES SOUSCRIPTEURS.

C.

Madame la Baronne DE CADIGNAN.
Lord CAHER.
M. CAILLARD.
The UNIVERSITY of Cambridge.
M. CAMERON, à Edimbourg.
M. CAMPY, neveu, Commis au Bureau de la Guerre.
His Grace the Archbishop OF CANTERBURY.
M. CARBONNEL, Directeur & Receveur-général des Domaines du Roi, à Grenoble.
M. DE CARDONNE, à Paris.
M. CAREW, en Angleterre.
Lady ALMERIA CARPENTER.
M. CARLSTON, de la Marine Angloiſe.
M. ROBERT CARLSTON.
M. CARRYER, à Londres.
M. CASTAING, à Alençon.
Madame la Comteſſe DE CASTÉJA.
M. le Marquis DE CATUELAN, Préſident à Mortier au Parlement de Rennes.
M. le Comte DE CHABANNES.
M. le Comte DE CHABANNES fils.
M. le Marquis DE CHABRILLANT.
M. DE CHAMFORT, *pour deux exemplaires.*
Madame CHAPPRON.

NOMS DE MM.

MM. CHAPPUIS frères, Libraires, à Bordeaux, *pour treize exemplaires.*

M. CHARLIER, Conſeiller au Conſeil de Corſe.

M. le Comte DE CHATEAUGIRON, à Rennes.

M. le Comte DE CHATELUX, Colonel d'Infanterie.

M. le Chevalier DE CHATELUX, de l'Académie Françoiſe.

M. DE CHAUMONT, ancien Mouſquetaire, à Evreux.

Madame DE CHEMETEAU.

M. CHENOT.

M. CHENOUX, Libraire à Lunéville.

M. CHISLACROSSE, Lieutenant des Maréchaux de France.

M. CHIVOT.

M. le Duc DE CHOISEUIL.

M. DE CHRISTY DE LA MORINIERE fils.

Monſeigneur DE CICÉ, Evêque de Rhodez.

M. le Duc DE CIVRAC.

M. CLARKE Eſq., à Londres.

M. CLOUSIER, Imprimeur, *pour cinquante-cinq exemplaires.*

M. COATES, à Londres.

Miſs. COATES, à Londres.

M. le Comte DE COETIVY, en Bretagne.

MM. LE CŒUR & l'Abbé GENAY, Inſtitu-

teurs de la Maiſon d'Éducation à Paſſy.
M. COLLÉ, Secrétaire ordinaire de Mgr. le Duc d'Orléans.
M. DE CORBERON, Préſident au Parlement de Paris.
M. le Chevalier DE CORBERON, attaché à l'Ambaſſade de Ruſſie.
M. DE CORBERON, Officier aux Gardes Françoiſes.
M. WILLIAM CORBET, en Angleterre.
Madame la Marquiſe DE CORNULIER.
M. CORNYL Eſq., à Londres.
M. le Chevalier DE COSSÉ.
M. DE COTTE, au Louvre.
M. DE COUESSIN, à Guerrande.
Dom COULLON, Procureur-général de la Congrégation de St. Maur.
M. l'Abbé DE COURÇAY.
M. COURT DE GEBELIN.
M. COUTURER.
M. THOMAS COX, A. M. ſtud. J. Ch. Ch. Oxford.
M. JONATHAN CRAIG.
Madame la Marquiſe DE CRAMAYEL.
M. le Marquis DE CRÉQUY.
M. le Marquis DE CROISSY.
M. DE LA CROIX, Avocat au Parlement.

Madame la Princeſſe DE CROY.
M. le Chevalier DE CUBIERES DE PALMEZEAUX.
M. le Chevalier DE CUSSI.
M. le Comte DE CZERNICHEW, Gentilhomme de la Chambre de l'Impératrice de Ruſſie.

D.

M. DACIGNÉ, pere.
Lord DACRE.
M. DAGON, ancien Mouſquetaire, à Coutances.
Lord DALRYMPLE.
M. l'Abbé DE DAMPIERRE.
Monſeigneur DANDIGNÉ, Evêque de Châlons-ſur-Saone.
M. le Comte DANDIGNÉ.
M. le Comte DANDIGNÉ, Meſtre-de-Camp de Cavalerie.
M. DANGENNES, ancien Officier de Cavalerie.
M. DARCH, à Sémur.
M. DARRAGON, Profeſſeur au Collége de Montaigu.
M. l'Abbé DARVILLARS.
M. DAVENANT, à Londres.
M. DAVID, Libraire, à Aix.

LES SOUSCRIPTEURS.

M. le Comte DAUGER, Officier de Gendarmerie.

M. le Baron DAUGER, Officier des Gardes-du-Corps.

M. DAUGNY, Aide-Major des Gardes Françoiſes.

M. DAUPHIN DE LEYVAL, Officier aux Gardes.

M. DAUPHINOT, Avocat au Parlement.

M. le Comte DAUTICHAMP, Capitaine de Gendarmerie.

M. DAUTRIVE, Avocat au Parlement.

M. DEGUERRE fils, Médecin de Montpellier, à Remiremont.

M. DESBANOLLES, Négociant.

M. D'ECHENAS DE GRIGNY, Officier aux Gardes, à Lyon.

M. DESCOSTITS, Secrétaire de l'Intendance, à Caen.

M. DENAUX, Secrétaire de M. le Contrôleur général.

M. SAMSON DEZOTEUX, à Abbeville.

M. DESPERIERRES, Docteur en Médecine.

M. DESPREZ DE BOISSY.

M. DESTELLES, à Paris.

Madame DESTOUCHES, à Paris.

M. DETUNE, Libraire, à la Haye, *pour quatre Exemplaires.*

M. DHERICOURT, Conſeiller au Parlement, *pour deux Exemplaires.*

M. DIDEROT, *pour ſix Exemplaires.*

M. DIDIER, Comédien ordinaire de Sa Majeſté Britannique, à Bath.

M. ***.

M. DIDOT le jeune, Libraire, à Paris.

M. le Baron DIEDE, Miniſtre Plénipotentiaire du Roi de Dannemark, à Londres.

M. DIGBY, à Londres.

M. le Marquis DE DIGOINE DU PALAIS, à Roanne en Forez.

Lord DILLON.

Mademoiſelle DILLON.

M. DIMIER, Commandeur de la Mercy.

M. le Baron DE DION.

M. DOBBY, Eſq. North-America.

M. DE DOMPIERRE D'HORNOY, Conſeiller au Parlement.

Miss JULIANA DOSSEY.

M. DOUCET DE SURINY.

ARCHIBALD DOUGLAS of DOUGLAS Eſq.

M. le Comte DU DRESNAY père.

M. le Comte DU DRESNAY fils.

M. DROUYN DE VAUDUEIL, Conſeiller d'Etat.

M. DU BERTRAND.

M. DUBOIS, Conſeiller au Châtelet.

M.

LES SOUSCRIPTEURS.

Madame la Veuve DUCHESNE, Libraire, à Paris, *pour vingt-huit Exemplaires.*

M. DUCIS.

M. le Chevalier DUDUIT DE MEZIERES, à Provins.

M. DU FAY.

M. DUFRICHE DESGENETTES, Avocat, à Rouen.

M. DUPLEIX, Libraire, à Toulouſe.

M. DUPONT, Chevalier de l'Ordre de Vaſa.

Madame DUPRÉ DE SAINT-MAUR.

M. DU PRÉ DE COUPRY, Greffier des Préſentations au Parlement.

M. DURAND, ancien Lieutenant Criminel de la Robe-Courte.

M. le Comte DE DURFORT.

M. DUVERT, Avocat.

E.

M. Le Capitaine ECHMONTON.

Lady EDGECUMBE.

Lord Earl of EGREMONT.

M. ELLIS, à Londres.

M. ELLISON, à Londres.

M. D'EPINAY.

M. D'EQUISY, au Château, à Evreux.

M. ERNEST, à Manheim.

NOMS DE MM.

M. ERRIC, à Vienne en Autriche.
M. le Chevalier D'ESCARANO, Secrétaire de l'Ambaſſade d'Eſpagne, à Londres.
M. L'ESCHEVIN l'aîné, Commis de la Maiſon du Roi.
M. L'ESCHEVIN DE PRÉCOURT, Commis de la Maiſon du Roi.
M. le Comte D'ESPINAY DE SAINT-LUC.
M. ESPRIT, Libraire, *pour huit Exemplaires.*
M. ESTIENNE, Négociant.
M. CHARLES ETHERIDGE, à Londres.
M. John ETHERIDGE, à Londres.
M. EUSTACHE, Receveur des Tailles, à Valognes.

F.

M. FAIRFAX, en Angleterre.
M. le Préſident DE FARCHEVILLE.
M. le Comte DE LA FARE, Officier de Gendarmerie.
M. DE FAUGEROUX, à Meilhan, en Guienne.
M. FAULCONNIER, Préſident du Commerce, à Dunkerque.
M. le Comte DE FERNAND-NUGNEZ, en Eſpagne.
M. le Chevalier DE FERON, Officier aux Gardes de Monſieur.

LES SOUSCRIPTEURS.

Monſeigneur DE LA FERRONAYS, Evêque de Bayonne.

M. le Chevalier DE LA FERRONNAYS, Officier de Gendarmerie.

Lord Earl of FIFE.

M. FINCH, d'Ecoſſe.

Sir MICHEL FLEMING, Baronet.

M. DE FLESSELLES, Intendant de Lyon.

M. le Chevalier DE FLEURIEU, Officier des Vaiſſeaux du Roi.

M. FLON, Libraire à Bruxelles, *pour ſix Exemplaires.*

M. FLORIMOND DE SAINT-AMANS, Ecuyer, à Agen.

M. FOASSIER, Notaire.

M. FOENEL, Prêtre, Principal du Collége d'Ernée, bas Maine.

M. THOMAS FOLEY, Junior.

M. DE LA FOND, à l'Hôtel des Poſtes.

Mademoiſelle F***.

M. DE FONTANELLE, aux Deux-Ponts, *pour deux Exemplaires.*

Miſs Lydia FORREST.

M. FORREST.

M. RICHARD FORREST.

M. le Chevalier de FOUCAUT, Officier au Régiment de la Marine.

NOMS DE MM.

M. l'Abbé FOUCHER, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.

M. DU FOUR, Libraire, à Maëſtricht, *pour ſix Exemplaires.*

Madame D'INVAU.

M. DE FRANCHEVILLE, à Rouen.

M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, Avocat au Parlement.

M. FRANTIN, Libraire, à Dijon, *pour ſix Exemplaires.*

M. FREDERICK Eſq. à Londres.

M. DE FREVAL, Capitaine de Cavalerie au Régiment de Bourbon.

M. FRIBB, à Paris.

M. FROGER.

G.

M. DAVID GARRICK, Eſq.

M. GENET, Chef du Bureau des Interprêtes des affaires étrangeres.

Six English GENTLEMEN, lovers of old SHAKESPEARE, *pour ſix exemplaires.*

M. DE GEORGES, Commis au Bureau de la Maiſon du Roi.

M. GERRARD, à Londres.

Madame la Ducheſſe de GESVRES.

M. GIBELIN, à Paris.

LES SOUSCRIPTEURS.

M. le Préſident GILBERT DE VOISINS.
Madame GILLES HENRI, Libraire, à Nancy.
M. GILLY, ancien Directeur de la Compagnie des Indes.
M. GIRAUD, Avocat à la Rochelle.
Madame veuve GIROUD, Libraire, à Grenoble; *pour deux Exemplaires.*
M. GODESCART DE LISLE, Avocat au Conſeil.
M. GODIN, Négociant.
M. GOMEZ, à Salamanque.
M. GONDOIN.
Révérend M. GORDON.
M. GOUILLIARD, Secrétaire général de la grande Fauconnerie de France.
M. DE GOUVE DE VITRY, Conſeiller au Châtelet.
M. DE GOUVILLE DE LONGUEVILLE.
Lord Marquis of GRANBY.
Madame la Ducheſſe DE GRAMMONT.
M. l'Abbé LE GRAND, Prieur de Saint-Germain-en-Laye.
M. GRAY, à Londres.
M. GRÉEVES, à Londres.
S. Ex. JEAN GRITTI, Patrice Vénitien.
M. LE GUAY, ancien premier Commis de la Marine.

NOMS DE MM.

M. le Prince GUÉMENÉ, Grand-Chambellan de France.
M. le Chevalier DE LA GUICHE.
M. GUILLEMIN, à Paris.
M. le Comte DE GUINES, Ambaſſadeur du Roi à Londres.
M. GUIU DE BELONNE.
M. GUYET, Avocat au Parlement.

H.

M. HABERT, premier Apothicaire du Roi.
M. D'HAMECOURT fils, Commis de la Marine, à Verſailles.
M. HAMILTON, à Edimbourg.
M. HAMOTTE.
M. HARDOUIN, Docteur aggrégé de la Faculté de Droit, à Paris.
M. HART, de Saint-Hellier de Jerſey.
M. le Comte D'HARVILLE, Officier de Gendarmerie.
M. le Comte D'HASLANG, Miniſtre Plénipotentiaire de Bavière, à Londres.
M. le Prince DE HAWANSKY.
M. HAY, en Écoſſe.
M. HAYNES, à Londres.
M. RALPH HEATHCOTE, A. M. ſtud. J. Ch. Ch. Oxford.

LES SOUSCRIPTEURS.

M. HEBERT, Tréſorier des Menus plaiſirs du Roi.
M. HEND de Briſtol.
M. HENDERSON, Comédien ordinaire de S. M. Britannique, à Bath.
M. HENRION DE BUSSY.
M. HENRY, Greffier en chef de la Chambre des Comptes.
M. HERBERT.
Lady ELIZABETH HERBERT.
M. HERNANDEZ, à Madrid.
M. le Prince Héréditaire DE HESSE-RHEINSFELD.
M. HICK, de la Marine Angloiſe.
M. DE HILLERIN, à Verſailles.
M. D'HILLOU.
M. HILLS, à Londres.
M. HINTZ, à Amſterdam.
M. HOCQUART, Préſident de la Cour des Aides.
Révérend M. HODGSON, Principal of Hertford Collége, Oxford.
M. le Baron D'HOLBACK.
Miſtriss ANNE HOLDHAM.
M. HOUARD, Avocat, à Dieppe.
Honourable Madame HOWARD.
M. le Vicomte DE HOUDETOT, Officier de Gendarmerie.
M. HUE DU TAILLIS, Avocat au Parlement de Paris, à Chartres.

NOMS DE MM.

Sir ABRAHAM HUME, Baronet.
M. JAMES HUTTON, à Chelſea.

J.

M. JACKSON, d'York.
M. l'Abbé JACSON.
Madame la Marquiſe DE LA JAMAÏQUE.
M. DE JANVRY l'aîné, Brigadier de Marine, & Capitaine des Vaiſſeaux du Roi, à Breſt.
M. JARDEL, Officier chez le Roi, à Braine.
M. LE JAY, Libraire.
M. JENNINGS, à Londres.
Sir WILLIAM JERNINGHAM, Baronet.
EDWARD JERNINGHAM, Eſq.
M. le Chevalier DE JERNINGHAM.
Lord JERSEY.
Miſs HENRIETTA JESSAMY.
M. le Comte D'IGNY.
M. le Vicomte D'IMECOURT, Officier de Gendarmerie.
M. JOSSE.
M. JOURDAIN, Peintre.
Miſs CAROLINE JRLAND, à Lisbonne.
M. JUBB, à Londres.

K.

M. KANY.
M. l'Abbé KENNEDY, Chanoine de l'Égliſe de Cambray.

LES SOUSCRIPTEURS.

M. KERSAY.
M. KINSCHDMITH, à Vienne.
M. KNOCK, Eſq. à Lohdres.
Miss KROHME, de la Maiſon de la Reine d'Angleterre.

L.

M. LABBÉ.
MM. LABOTTIERE frères, Libraires, *pour vingt-ſix exemplaires.*
M. l'Abbé DE LACHAU, Bibliothécaire de Mgr. le Duc d'Orléans.
M. LACOMBE, Libraire.
M. LAGUARRIQUE.
M. le Comte DE LAIGLE.
M. le Marquis DE LAIZEAU, en Normandie.
M. DE LALANDE.
M. DE LALONDE DE SAINTE-CROIX, Lieutenant-général de Bayeux, *pour deux Exemplaires.*
M. LAMOTTE.
M. le Chevalier DE LANÇON, Ecuyer du Roi.
M. le Marquis DE LANGE.
M. LANGE, en Saxe.
M. DE LANGER, Lieutenant-Colonel de Dragons, au ſervice de Pologne.
M. DE LASSONNE, Conſeiller d'État, premier Médecin de la Reine.

NOMS DE MM.

M. LASSUS, Chirurgien de Meſdames de France.
M. le Chevalier DE LASTIC.
M. DE LATTRE, Notaire.
M. LAUPEDE DE LA VILLE fils, à Agen.
Madame DE LAURENCEZ, à Bruxelles.
M. LAUS DE BOISSY, Lieutenant-Particulier au Siége général de la Connétablie.
M. LECLERC, Abbé de Valſecret.
Madame la Marquiſe DE LEDE.
M. LEE, Eſq., d'York.
Miſtriss SOPHIA LEGGES.
M. LENOIR DE PASDELOUP.
M. LEROY, Lieutenant des Chaſſes.
M. DE LESPINE.
M. le Marquis DE LEZEAU.
M. LHOMME, Avocat, à Semur.
Madame la Ducheſſe DE LIANCOURT.
M. DE LINGREVILLE, à Coutances.
M. LINTON, Eſq. à Dublin.
Miſs LOUISA LIONEL.
M. LIONEL.
M. LISAKEWITZ, Secrétaire d'Ambaſſade de Ruſſie, à Londres.
Lord LISBURNE.
M. SAMUEL LISTER.
M. LLAVEN.
M. LLEVELYN, du pays de Galles.

LES SOUSCRIPTEURS.

M. LOCHARD, Avocat au Parlement.
M. DE LOISEAU.
M. DE LONCHAMPS.
M. LOTHER, Eſq. North-America.
M. LOTTIN.
M. LOWART, Eſq. North-America.
M. le Chevalier DE LUERWALD, Conſeiller Aulique, & Référendaire au Département des Guerres, à Vienne.
Dom DIEGO LUIZ, à Cadix.
M. le Marquis DE LUKER, Colonel d'Infanterie.
M. LUSSON.
M. le Duc DE LUXEMBOURG.
M. le Chevalier DE LUXEMBOURG, Capitaine des Gardes du Corps.
Lord LYTTLETON.

M.

Sir GEORGE MACARTNEY.
M. le Comte DE MACCARTHY.
M. MAGEHAN, d'Inverneſs.
M. MAGALHAENS, en Eſpagne.
M. MAGON, à Madrid.
M. MAILLARD, Receveur-général des Domaines & Bois du Hainaut.
M. le Vicomte DE LA MAILLARDIERE.

NOMS DE MM.

M. le Comte DE MAILLEBOIS, Lieutenant-Général des Armées du Roi.

M. le Comte DE MAILLY, Lieutenant-Général des Armées du Roi.

M. MALCOLME, de Briſtol.

M. DE LAMOIGNON DE MALESHERBES, Miniſtre & Secrétaire d'État.

M. le Comte DE MALZAN, Miniſtre Plénipotentiaire du Roi de Pruſſe, à Londres.

M. DE MALZAR, à la Poſte.

M. MARCHAL fils, aux Économats.

M. MARCHAND, Cenſeur Royal.

M. MARCHENOIR.

Madame la Comteſſe DE LA MARCK.

M. le Marquis DE MARNESIA.

M. le Prince DE MARSAN.

M. le Marquis DE MARTIGNÉ, Capitaine de Cavalerie.

M. MARTINI.

M. DE LA MARTINIERE, Conſeiller d'Etat & premier Chirurgien du Roi.

M. le Comte DU MAS.

M. le Chevalier DU MAS.

M. le Prince MASSALSKI, Evêque de Vilna.

M. le Prince DE MASSERANO, Ambaſſadeur du Roi d'Eſpagne, à Londres.

M. MATHER-FLINT, Curé du Meſnil-le-Roi.

LES SOUSCRIPTEURS.

M. MATTAIRE, à Londres.
M. le Marquis DE MAUBEC.
M. le Comte DE MAULEVRIER, Officier de Gendarmerie.
M. le Comte DE MAUPEOU.
M. DE MAUROY.
M. DE MAUX.
M. MAY, à Londres.
M. MAYNE.
M. MEAN, Secrétaire de l'Impératrice Reine.
M. MENAGE DE PRESSIGNY, Fermier-Général.
M. l'Abbé MENU DE FONTAINE, Chanoine à Sens.
M. MERCIER, *pour deux Exemplaires.*
M. MERIAUD, Subſtitut au Parlement d'Aix.
M. MICHAUD, Procureur du Roi, à Pontarlier.
M. MILTON, à Londres.
M. le Comte DE MIRABEAU fils, Capitaine de Dragons.
M. le Marquis DE MIRAN, Inſpecteur d'Infanterie.
Madame la Maréchale DE MIREPOIX.
M. MISOY le jeune, Avocat, à Rethel-Mazarin.
M. MITANTIER, Avocat.
Madame la Princeſſe DE MONACO.
M. DE MONBAIN, à Lyon.
Madame DE MONDETOUR.

NOMS DE MM.

M. LE MONNIER, Commiſſaire des Guerres.
Miss SARAH MONROSS.
M. MONSANGE, Adminiſtrateur des Poſtes.
M. MONTAGNE, Avocat au Parlement.
Miſtriss MONTAGUE.
Madame DE MONTANCLOS.
M. le Prince DE MONTBAREY.
M. le Baron DE MONTBOISSIER.
M. TANCRÉ DE LA MONTBRIERE, Subdélégué à Coutances.
M. le Chevalier DE MONTELEISE.
M. DE MONTELOUX, Fermier-Général.
M. DE MONTESQUIOU.
Madame la Marquiſe DE MONTFERRAT.
M. MONTLOUIS, Architecte.
M. le Comte DE MONTMORIN.
Madame DE MONTREUIL.
M. le Comte DE MONTSOREAU.
M. MOREAU le jeune, Deſſinateur des Menus Plaiſirs du Roi.
M. MOREAUX, Procureur du Roi au Châtelet.
M. MORGAN, du pays de Galles.
M. DE MORNAY, ancien Officier.
M. MOSSY, Libraire à Marſeille, *pour treize Exemplaires.*
M. MOUETTE, Cómmiſſaire des Guerres.
M. MULLERN, à Londres.

LES SOUSCRIPTEURS.

M. MUSIER, fils, Libraire, *pour trente-un Exemplaires.*
M. le Marquis DE MYANES, à Aix.

N.

M. NAIGEON.
M. NAVARRO, à Salamanque.
M. NECKER, Miniſtre de la République de Genève.
M. l'Abbé NEEDHAM.
M. NEIGLE.
M. NEITHERTON.
M. NELME, à Londres.
M. JAMES NEVIL, à Genève.
Miſs LUCY NEWCOM.
Madame la Baronne DE NEWKIRKEN.
Monſeigneur DE NICOLAY, Evêque de Béziers.
Madame la Marquiſe DE NOAILLES.
M. NOEL.
M. NOEL JUNIOR.
M. NOINTEL, à Rouen.
M. NOLLET.
M. NORRIS Eſq., à Londres.
Lord NORTH.
M. NORTON, à Londres.
Lord NUNEHAM.
M. NYON, Libraire, *pour trois exemplaires.*

O.

M. OAKES, à Édimbourg.
Miſtriſs ODY, à Edimbourg.
M. OFFREL, à Londres.
M. OGILVY, à Bordeaux.
M. OLDHAM Eſq., à Londres.
M. OLIVIER, à Florence.
M. JAMES OLIVIER.
M. ONEAL, en Irlande.
M. le Chevalier D'ORAISON.

P.

M. PALISSOT DE MONTENOY.
Lord PALMERSTON.
M. PANIS, à Bordeaux.
M. le Marquis DE PANISSE, Officier de Gendarmerie.
M. PARENT, Préſident en la Cour des Monnoies.
M. P* * *.
M. PARISON, Officier du Gobelet-Pain du Roi, à Verſailles.
M. PASUMOT, ancien Secrétaire de la Guerre & des affaires Étrangeres.
M. JOHN PEARCE.
M. PELISSIER, à Paris.

M.

LES SOUSCRIPTEURS.

M. LE PELLETIER DE MORFONTAINE, Intendant de Soiſſons.

Miſtriſs CHARLOTTE PELLEVÉ, à Chicheſter.

M. l'Abbé DE PELLIGNEAU, Vicaire-général & Archidiacre de Bourges.

M. le Comte DE PERIGORD, Prince de Chalais.

MM. PERISSE freres, Libraires, à Lyon, *pour ſept exemplaires.*

M. PERRIN DE CAYLA.

M. PERRY.

M. l'Abbé DE PERTHUIS, Chanoine de la Sainte-Chapelle.

M. PETIT, Lieutenant de Vaiſſeaux & Vice-Directeur de l'Académie Royale de Marine, à Breſt.

Lord PETRE.

M. PEYRON.

M. PIERRES, Imprimeur.

M. le Comte DE PIGNATELLI, Envoyé extraordinaire du Roi de Naples, à Londres.

M. le Chevalier de PINTO, Envoyé extraordinaire du Roi de Portugal, à Londres.

M. PIPPONI, Envoyé extraordinaire de la République de Veniſe, à Londres.

M. l'Abbé PITHONCOURT.

M. GEORGE PITT Junior, Eſq.

Mademoiſelle LOUISE PLOWDEN.

NOMS DE MM.

M. POISSONNIER DE LONGERAIS, Commiſſaire-général de la Marine.
Bibliothèque du Roi & de la République de POLOGNE.
Madame la Marquiſe DE POMMEREUX.
Madame la Vicomteſſe DE PONS.
M. PONTEUIL, Comédien ordinaire du Roi.
Her Grace The Ducheſs Dowager of PORTLAND.
M. l'Abbé POTENZA, à Rome.
M. POWEL.
M. LA PRADE DE LA VALETTE, Officier au Corps du Génie, à Marſal.
M. ROGER PRAT.
M. PRÉAUDEAU DE CHEMILLY, Tréſorier-général de la Maréchauſſée de France.
Madame PREVOST.
M. PRICE, à Londres.
M. PROBY, à Londres.
M. le Baron DE PROLI, à Anvers.

Q.

M. QUARME, à Londres.
M. QUÉTANT.
M. DE QUINGEY.
M. QUIROUX, à Rouen.

LES SOUSCRIPTEURS.

R.

M. RAILLARD fils.
M. le Chevalier DE REDMONT, Lieutenant-général des Armées du Roi.
M. REGNAULT, Libraire à Lyon.
M. REIX.
M. le Bailly DE RESSEGUIER.
M. REWES, à Londres.
M. DE REY.
M. REY, Libraire à Amſterdam, *pour treize exemplaires.*
M. DE REYRAC, Prieur de Saint-Macloud d'Orléans, des Académies de Toulouſe, &c.
M. RHÉDON.
M. le Chevalier DE RICARD, Colonel d'Infanterie.
M. LE RICHE DE VANDY, Directeur-général des Fermes au Mans.
M. le Maréchal Duc DE RICHELIEU.
M. le Baron DE RIDBERG.
M. le Baron DE RINGESFELD, à Londres.
M. ROBERT, Maire à Bar-le-Duc.
M. ROBERT, Profeſſeur de Langue Angloiſe.
M. ROBERT DE VAUGONDY, Cenſeur Royal.
M. ROBINET, premier Commis de M. Amelot.
M. ROBINSON, à Londres.

NOMS DE MM.

M. le Vicomte DE LA ROCHE-AYMON.
M. le Marquis DE LA ROCHE-AYMON.
M. le Comte DE ROCHECHOUART.
M. le Comte DE LA ROCHEFOUCAULT.
M. ROCHON DE CHABANNES.
M. le Marquis DE ROGNES, Capitaine Aide-Major du Régiment de Royal Normandie.
Madame la Princeſſe DE ROHAN.
Madame la Vicomteſſe DE ROHAUTS.
M. le Comte DE ROIDEVILLE, Officier aux Gardes-Françoiſes.
M. ROLAND, intéreſſé dans les affaires du Roi.
M. le Chevalier DE ROLL, Officier aux Gardes-Suiſſes.
M. ROLLAND fils, à Lyon.
Madame la Comteſſe DE RONCÉE.
M. l'Abbé ROSAND, Vicaire-général de Luçon.
M. ROSSET, Libraire à Lyon, *pour treize exemplaires.*
M. le Marquis DE ROUGÉ.
M. ROUSSIER.
M. ROUX, Auditeur des Comptes.
Madame la Marquiſe DE ROZAY.
M. RUA, tréſorier de France.
M. RUAULT, libraire à Paris, *pour cent quatre exemplaires.*
M. THOMAS RUBINS.

LES SOUSCRIPTEURS.

M. RUNMORE, à Yorck.

M. le Comte DE RUTANT DE LA FORTELLE, Colonel du Regiment de Kaunits-Rittberg, Chevalier de l'Ordre de Marie-Thérese, à Mons.

S.

M. SAGES, Négociant à Pétersbourg.

M. DE SAINT-ANGE.

M. le Marquis DE SAINTE-CROIX.

Madame la Marquise Douairiere DE SAINT-FARGEAU.

M. DE SAINT-HILLAIRE, Fermier-général.

M. DE SAINT-LAMBERT, de l'Académie Françoise.

M. DE SAINT-SERNIN, au Cap.

M. SAINTON, Libraire à Troyes, *pour cinq exemplaires.*

M. DE SALGAS, Sous-Précepteur de Mgr. le Prince de Galles.

M. le Marquis DE LA SALLE.

Madame la Princesse DE SALM.

M. le Prince EMMANUEL DE SALM.

M. le Prince FREDERIC DE SALM, *pour deux exemplaires.*

M. SALMON, à Londres.

Madame la Comtesse DE SALUCES.

M. DE SALVERT, à Paris.

NOMS DE MM.

M. SANDERS Eſq., à Londres.
M. DE SARTINE, Miniſtre & Secrétaire d'État.
Madame la Marquiſe DE SAUCOURT.
M. SAURIN, de l'Académie Françoiſe.
M. LA SAUSSAYE, Secrétaire interprète du Roi.
Madame veuve SAVOYE, Libraire, *pour ſix exemplaires.*
M. SAYDE.
M. SCAWEN Eſq.
M. le Comte DE SCHOMBERG.
M. le Docteur SCHOMBERG, en Angleterre.
M. DE SCHOUWALOFF, Lieutenant-Général & Chambellan de l'Impératrice de Ruſſie.
M. SEGAUX, Valet-de-Chambre de Madame Victoire.
M. le Vicomte DE SÉGUR, Officier de Gendarmerie.
M. le Marquis DE SEIGNELAY, Colonel du Régiment de Champagne.
M. le Marquis DE SENECTERRE.
M. SERILLY, Tréſorier-général de l'Extraordinaire des Guerres.
M. le Comte DE SERRANT.
M. DE SERVIERES, Officier au Régiment d'Orléans Cavalerie.
M. SEYSSEL, à Londres.
M. S***.

LES SOUSCRIPTEURS.

M. SHEFFINGTON, à Londres.
M. SHEFIELD, à Lisbonne.
M. SILLART, *pour neuf exemplaires.*
M. SILVESTRE, premier Commis de M. de Malesherbes.
M. SIMES, à Genève.
M. le Comte DE SIOUGEAT, Colonel d'Infanterie.
M. SMITH.
M. SOKOLOGORSKY, Secrétaire du Miniſtre de Ruſſie.
M. SORET, Avocat au Parlement.
M. le Maréchal, Prince DE SOUBISE.
S. E. M. le Comte DE SOUZA, Ambaſſadeur de Portugal.
M. SPENCE, de Chicheſter.
Lord SPENCER.
M. STARR Eſq., d'Exeter.
M. le Marquis DE STELON, Capitaine au Corps des Carabiniers.
M. STORER, à Londres.
S. E. le Lord STORMONT, Ambaſſadeur d'Angleterre.
M. le Comte DE STROGANOFF, Conſeiller privé de l'Impératrice de Ruſſie.
MM. SUBE & PORTE, Libraires à Marſeille, *pour dix-ſept exemplaires.*

M. SUMMER, Eſq.
M. GEORGE SUTTON, Eſq.

T.

Dom Pedro TAGON, à Madrid.
Lady Counteſs OF TALBOT.
Monſeigneur DE TALARU, Evêque de Coutances.
M. le Baron DE TALLEYRAND.
M. le Chevalier DE TALLEYRAND, à Verſailles.
M. TASSIN DE MORELLANE, Banquier à Paris.
M. TAYLOR.
Madame LE TELLIER, *pour deux exemplaires.*
M. TERRÉ DE BARNAY, Conſeiller au Parlement.
M. THEVENARD, Chevalier de Saint-Louis, Capitaine des Vaiſſeaux du Roi, & de Port, à Breſt.
M. le Prince DE TINGRY.
Madame la Princeſſe DE TINGRY.
M. TOLLON, Docteur en Médecine.
M. TONNINGE, en Saxe.
M. DE LA TOUCHE, Architecte des Bâtimens du Roi.
M. le Comte DE LA TOUR-DU-PIN.
Madame la Comteſſe DE LA TOUR-DU-PIN.
M. DE LA TOUR, de l'Académie de Peinture, au Louvre.

LES SOUSCRIPTEURS.

M. De la Tour.
M. de Tournelles, Conſul de France à la Corogne.
M. l'Abbé le Tourneur, à l'Iſle-de-Groix, en Bretagne.
M. de Tourolle, Receveur-général des Domaines du Roi, Généralité de Rouen.
M. le Vicomte de Toustain, Major de Cavalerie.
M. Trassel, à Londres.
M. le Duc de la Tremoille.
Madame la Ducheſſe de la Tremoille.
M. l'Abbé Tricot.
M. Trincano, Maître de Mathématiques, de l'École des Chevaux-Légers de la Garde du Roi.
M. Trochereau.
M. Tuite, à Londres.
M. Turgot, Miniſtre d'État, Contrôleur-général des Finances.
Lord Tyrconnel.
Lady Tyrconnel.

V.

M. Le Vaché de Charnois, aux Fermes.
M. Duval.
M. le Marquis de Valanglart, Officier de Gendarmerie.

NOMS DE MM.

Madame la Marquiſe DE VALBELLE.
M. DE LA VALLÉE, Conſul de France à Alger.
Madame la Ducheſſe DE LA VALLIERE.
Sir HORACE VALPOLE.
M. DE VARENNE DE FENILLE.
M. VARNEY, à Londres.
M. le Comte DE VASSY, Officier de Gendarmerie.
M. VATAR, fils aîné, *pour treize exemplaires.*
Madame veuve VATAR, Libraire à Nantes, *pour ſept exemplaires.*
M. DE VAUVER, Procureur au Châtelet.
M. LE VAVASSEUR, Receveur-général des Tailles en Franche-Comté.
M. DE VAUX, à Bayeux.
M. VEIMERANGE, Commiſſaire des Guerres.
M. VENTURI, à Veniſe.
M. le Marquis DE VERAC, Ambaſſadeur du Roi en Danemark.
M. le Comte DE VERGENNES, Miniſtre & Secrétaire d'État.
M. DE VERGÉS, Avocat-général au Grand-Conſeil.
Madame DE VERIGNY.
M. DE VERMENOUX.
M. l'Abbé DE VERMONT, Lecteur de la Reine.
M. VERON, Receveur-général des Finances.

LES SOUSCRIPTEURS.

M. VIAL.
M. LAVIGNE, Libraire à Sens, *pour quatre exemplaires.*
Madame la Ducheſſe DE VILLEROY.
M. l'Abbé DE VILLEVIEILLE, en Sorbonne.
M. DE VILEVAULT, Fermier-général.
M. DE VISMES, Secrétaire du Roi.
M. VIVIEN DU FAY.

W.

M. WALSH.
M. WALTON, de Surrey.
Miſs MARY WARN.
M. WAROQUIER, Libraire à Soiſſons.
M. WARREN.
M. WHITCHURCH A. M. Stud. J. Ch. Ch. Oxford.
M. WHITE, Eſq.
M. WILLIAM, Eſq.
M. WILLIG.
Miſtriſs WOTTON.

X.

M. le Marquis DE XIMENEZ.

Z.

M. ZOHEL.
M. ZOUCHE, à Amſterdam.

NOMS DE MM., &c.

Y.

M. YOUNGE.
Miſtriſs YOUNGE.

On pardonnera les erreurs, s'il s'en eſt gliſſé dans les Noms, à la difficulté de lire quelques Signatures.

ERRATA du premier Volume.

*Malgré tous nos ſoins, on a mis en pluſieurs endroits l'Aſtériſque * pour ſigne des Notes, quoique nous l'euſſions réſervé pour ſigne du petit nombre de retranchemens, que nous donnerons à la fin.*

Fautes eſſentielles à corriger.

PAGE lx, *lig.* 14 de Combe, *liſ.* Combe.

PAGES 13, *lig. derniere*, étude qu'il en a fait, *liſ.* qu'il en a faite.
17, *lig.* 11, à cette vanité, *liſ.* à la vanité.
32, *ligne* 3, à un autre cœur, *liſez* à un cœur.
46, *lig.* 10, mieux que vous ne l'êtes, *liſ.* mieux que vous n'êtes.
72, *lig.* 8, —. Oui, oui : *liſ.* — : Oui, oui !
75, *lig.* 9, *ridant ſon front*, ajout. *& y portant la main.*
Ibid. *lig.* 10, (*), *liſ.* (1) & (3).
77, *lig.* 13, (*), *liſ.* (1), *& à ligne derniere* (1).
79, *lig.* 10, (*), *liſ.* (1).
84, *lig.* 15, domine ſur-tout, *liſ.* ſur tout.
89, *lig.* 7, Camarade, *liſ.* Camarades.
213, *lig.* 20, Moreſſe, *liſ.* More.
216, *lig. derniere*, & 217 *lig. avant-derniere*, Chanſon, *liſ.* Romance.
216, *lig.* 12, mon injure : *liſ.* mon injure. —

AU

SUPPLÉMENT

Aux Noms de MM. les Souſcripteurs.

M. BARNEWALL.
M. l'Abbé CORMILIOLLE.
Madame DUNBAR.
M. EDINGTON.
Lady CAROLINE EGERTON.
ADMIRAL FORBES, General of the British Marines.
Lady MARY FORBES.
M. DU HAUTOY, Libraire-Imprimeur du Roi, à Saint-Quentin, *pour quatre exemplaires.*
The honourable M. HYDE.
M. ORDE.
Lady PAGET.
M. PECHELL, *pour deux exemplaires.*
M. PRÉVILLE, Comédien ordinaire & Penſionnaire du Roi.
M. l'Abbé RINGARD.
Révérend M. TRAYTON, à Londres.
M. DE VIEUX-MAISON, Conſeiller honoraire au Parlement.
M. YORKE.

AU ROI.

SIRE;

VOTRE MAJESTÉ devoit en quelque ſorte à ſon Goût pour les beaux Arts, d'accueillir avec bonté les Ouvra-

ges du plus grand Poëte qu'ait produit l'Angleterre. Mais la prédilection que vous montrez pour l'Art ſublime, qui ſait, dans le plus noble des plaiſirs, offrir aux Rois les plus utiles leçons, étoit un nouveau titre que cet illuſtre Etranger ſembloit avoir à votre bienveillance.

JAMAIS, en effet, homme de génie ne pénétra plus avant que SHAKESPEARE *dans l'abîme du cœur humain, & ne fit mieux parler aux paſſions le langage de la Nature. Fécond comme elle-même, il prodigua à tous ſes Perſonnages cette étonnante variété de caractères qu'elle diſpenſe aux individus qu'elle crée.*

NÉ dans un état obſcur, & dans

un ſiècle encore barbare, il n'avoit devant lui que la Nature. Il devina que c'étoit-là le modèle qu'il devoit peindre; & que le grand ſecret de l'Art du Théâtre conſiſtoit ſur-tout à créer ſur la ſcène des hommes entièrement reſſemblans à ceux qui ſortent de ſes mains.

MAIS peut-être que SHAKESPEARE n'eût pas mérité de ſe voir aujourd'hui dans le Temple de la Gloire élevé au-deſſus de NEWTON lui-même, par une Nation idolâtre de ſes Ouvrages, ſi l'illuſtre ELIZABETH eût manqué des qualités dont brille VOTRE MAJESTÉ, ſi elle n'eût pas reçu comme Vous, SIRE, une ame délicate & généreuſe qui ſent les grands ta-

lens, & les appelle à ſa Cour pour les honorer & les encourager.

JUSQU'ICI ce Père du Théâtre Anglois, ne s'eſt montré aux regards d'une Nation rivale & ſuperbe dans ſon goût, que ſous une ſorte de traveſtiſſement ridicule qui défiguroit ſes belles proportions. Nous avons eu le courage de le délivrer de ces faux brillans qu'on avoit ſubſtitués à ſa vraie richeſſe, & d'arracher ce maſque, qui en étouffant l'expreſſion vivante de ſes traits, n'offroit de lui qu'une phyſionomie morte & ſans caractère. Tout retrace en lui maintenant ſon origine étrangère. C'eſt SHAKESPEARE lui-même, avec ſes imperfections, mais dans ſa grandeur naturelle.

Ce n'eſt plus le tems où la Nation Françoiſe concentrant ſur elle-même toute ſon admiration, ne jettoit qu'un regard dédaigneux ſur les Nations voiſines, & ne voyoit chez elles rien qui portât l'empreinte de la perfection. Aujourd'hui que ces Nations l'ont enrichie de Chef-d'œuvres qu'elle admire & chérit, elle eſt devenue plus équitable. Dans ces premiers jours de juſtice & d'impartialité, SHAKESPEARE peut paroître avec confiance dans la patrie des CORNEILLE, des RACINE & des MOLIERE, & demander aux François le tribut de gloire que chaque peuple doit au génie, & qu'il eût reçu de ces trois grands Hommes, s'il en eût été connu.

PARMI la foule de ſes Perſonnages, VOTRE MAJESTÉ retrouvera avec plaiſir de grands Princes qui ont joué des rôles illuſtres ſur la ſcène du monde : Elle les reconnoîtra du premier coup-d'œil ; ce ſont eux-mêmes reſſuſcités par le génie : SHAKESPEARE dévoile avec tant d'art tous les ſecrets de leur politique, qu'on croiroit qu'il fut le Confident des Rois, & qu'il inſpira leurs Conſeils.

DE là, deſcendant dans la Cabane du Pauvre, il y a vu l'humanité, & n'a point dédaigné de la peindre dans les claſſes vulgaires. Il a ſaiſi la nature par-tout où il l'a trouvée, & il a développé tous les replis du cœur humain,

ſans ſortir des ſcènes ordinaires de la vie. Ces peintures naïves & vraies ne ſeront point ſans charmes aux yeux de VOTRE MAJESTÉ, *qui ſe plaît à deſcendre quelquefois du Trône pour aller chercher ſous l'humble toît du Laboureur ou de l'Artiſan, la Vérité, la Nature, & des objets à ſa bienfaiſance. Le Philoſophe & l'Homme de Lettres ſeroient-ils plus ſuperbes que les Souverains, & rougiroient-ils de s'abaiſſer juſqu'à ces dernières claſſes de la Société? Non : il eſt barbare de penſer qu'une moitié de l'eſpèce humaine ſoit un vil rebut indigne des pinceaux du génie, & dévouée à ſes mépris.*

VOTRE MAJESTÉ verra paſſer ſous ſes yeux les Tableaux tragiques des diviſions qui n'ont que trop ſouvent déchiré l'Angleterre. Ce ſera pour elle un délaſſement agréable & flatteur de promener ſon imagination ſur ces ſcènes étrangères, tandis qu'elle voit à ſes pieds un peuple doux & ſoumis. SHAKESPEARE eut le malheur, en retraçant l'Hiſtoire, d'avoir à peindre des annales de ſang, & une nation encore rude & ſauvage, ſortant des guerres civiles des deux Roſes. S'il lança quelques invectives contre un peuple long-tems ennemi, elles échappèrent à l'Inſulaire enthouſiaſte de ſa patrie. VOTRE MAJESTÉ ſera por-

tée, à l'indulgence pour quelques écarts de ce genre, & pour d'autres défauts encore qui manifeſtent la ruſticité des tems, mais qui tiennent à la vérité des caractères auxquels nous avons tâché de laiſſer tous leurs traits.

SHAKESPEARE eut la douce ſatisfaction de voir ſon mérite reconnu par ſes Compatriotes & ſenti par ELIZABETH. Combien ſon ame eût été flattée, s'il eût pû prévoir le glorieux accueil que VOTRE MAJESTÉ daigneroit lui faire un jour! Mais s'il nous doit l'avantage de ce dernier triomphe que l'avenir réſervoit à ſa mémoire, nous lui devons celui de pouvoir, ſous les auſpices de ce grand Homme, offrir à

VOTRE MAJESTÉ, l'hommage des ſentimens qui ſont dûs à la vertu ſur le Trône.

Nous ſommes avec le plus profond reſpect,

SIRE,

De VOTRE MAJESTÉ,

Les très-humbles, très-obéiſſans & très-ſoumis ſerviteurs & ſujets
LE COMTE DE CATUELAN,
LE TOURNEUR, FONTAINEMALHERBE.

M. Marmontel dans le Diſcours préliminaire qui eſt à la tête des Chef-d'œuvres Dramatiques qu'il publie a dit:

1°. (*Page* xxxvi.) *Que lorſque l'Eſpagne avoit Lopez de Véga, Shakeſpeare, au commencement du dix-ſeptième ſiècle, fit paroître la Tragédie ſur le Théâtre de Londres, & qu'il paroît avoir eu connoiſſance du Théâtre Eſpagnol.* — La vérité eſt, que Shakeſpeare né en 1564, deux ans après Lopez, compoſoit pour le Théâtre avant la fin du ſeizième ſiècle, avant 1590; qu'il n'a eu aucune connoiſſance du Théâtre Eſpagnol, (1) & qu'on n'en voit aucun veſtige dans ſes pièces. La ſeule choſe qui ſoit commune à ces deux Ecrivains, c'eſt le titre de Romeo & Juliette, dont le Poëte Anglois puiſa le ſujet dans les Hiſtoires de Bandelle.

2°. (*Page* xxxiv.) *Que les Anglois prirent le goût de la décence, de la belle nature en France, à la Cour de Louis-le-Grand; que ce fut à Molière, à Racine, à Deſpréaux, qu'ils dûrent Wicherley, Congrève, Rocheſter, Dryden, &c. & que tandis qu'à la lecture, les Poëtes du ſecond âge charmoient la Cour de Charles II, & que la partie la plus cultivée de la Nation,*

(1) Sous les règnes d'Elizabeth & de Philippe II, l'Angleterre & l'Eſpagne n'avoient aucune eſpèce de commerce enſemble.

d'accord avec toute l'Europe, admiroit le Comique ingénieux & décent de Congrève ; l'ancien goût, le goût populaire n'applaudiſſoit ſur les Théâtres qu'un Comique groſſier, obſcène ; un Tragique auſſi peu décent. — La vérité eſt, que la Cour de Louis XIV auroit déſavoué de pareils élèves ; que Wicherley, Dryden, Rocheſter, Congrève même ſont des Auteurs Cyniques auprès de Shakeſpeare qui ne paſſa jamais pour un Ecrivain obſcène ; il eſt chaſte & pur, dès qu'on le compare à tous ces Poëtes licentieux qui flattèrent la Cour corrompue de Charles II.

3°. *Page* (xxxviii.) *Que, quoique Shakeſpeare ſoit encore le Maître du Théâtre, & preſque le ſeul qu'on y applaudiſſe avec tranſport, on peut prédire que jamais ſa manière ne ſera ſincèrement goûtée en Angleterre que par le peuple.* — La vérité eſt, que Shakeſpeare depuis deux ſiècles reçoit l'hommage de tous les Ecrivains célèbres de ſa patrie, qui tous ont répété de lui : » Shakeſpeare eſt hors du pa» rallèle ; il n'a point encore eu d'égal, il n'en aura » peut-être jamais ; « & que Milton qui le regardoit comme ſon Maître, le ſage Adiſſon, l'élégant Pope, le brillant Dryden, Locke & Newton eux-mêmes, qui tous l'ont admiré, ne ſont point des hommes du peuple.

4°. (*Page* xxxviii.) *Qu'on abrège tous les jours Shakeſpeare, qu'on le châtie ; que le célèbre Garrick*

vient de riſquer tout nouvellemeent ſur ſon Théâtre de retrancher de la Tragédie d'Hamlet la ſcène des Foſſoyeurs, & preſque tout le cinquième Acte : & que la pièce & l'Auteur n'en ont été que plus applaudis. — La vérité eſt, que ces retranchemens ont pour principale cauſe, la néceſſité de meſurer l'étendue des repréſentations ſur la durée actuelle des Spectacles ; qu'autrefois, par la rareté des plaiſirs, & le peu de commerce des deux ſexes, les Spectacles rempliſſoient ſix à ſept heures de la journée, tandis que de nos jours la multiplicité des occupations & des amuſemens les a bornés par-tout à l'eſpace de trois ou quatre heures ; & que tandis qu'on eſſayoit ſur le Théâtre de Garrick le Hamlet abrégé, la foule étoit au Théâtre de Covent-Garden, où l'on jouoit le Hamlet entier.

5°. (*Page* xxxiii.) *Que les Anglois ſont un peuple peu ſenſible aux plaiſirs de l'imagination.* — On ſait au contraire que l'imagination eſt la faculté dominante des Ecrivains Anglois & de la Nation entière.

6°. (*Page* xxxvii.) *Que Shakeſpeare n'a jamais connu cette pitié douce qui pénètre inſenſiblement, qui ſe ſaiſit des cœurs, & qui les preſſant par degrés leur fait goûter le plaiſir ſi doux de ſe ſoulager par des larmes.* — Nos Lecteurs ſeront en état de juger dans le cours de cette Traduction, ſi ce préjugé eſt

fondé ; ſi Shakeſpeare eſt toujours armé d'un poignard ſanglant, & ſi ſes pinceaux, ſi ſouvent pleins de fraîcheur & de graces, n'ont pas sû peindre auſſi les paſſions douces & leurs tendres émotions.

Nous devions à la vérité & à Shakeſpeare, de rétablir ces faits altérés, & de rectifier les mépriſes d'un Ecrivain dont le témoignage pourroit peut-être faire autorité. Nous ignorons quels ont pû être les garants de M. Marmontel, dans toutes ces Aſſertions légèrement haſardées : s'il avoit mieux connu les Anglois & qu'il eût lû le Théâtre de leur Poëte chéri, il les auroit ſans doute jugés plus favorablement & il leur auroit rendu la portion de juſtice qui leur eſt due.

JUBILÉ (1)

DE SHAKESPEARE.

SHAKESPEARE, à la naiſſance du ſiècle dernier, retiré dès l'âge de quarante-ſix ans de Londres & du Théâtre, à Stratford ſa patrie, vivant en paix & coulant ſes jours dans la ſociété de ſes amis, ſans s'inquiéter du tréſor qu'il avoit abandonné à la merci des Comédiens, ſans ſonger à l'impreſſion de ſes Ouvrages, à ſa gloire ni à la poſtérité, planta un mûrier, qu'il deſtinoit à ombrager ſa maiſon & ſa vieilleſſe.

Lorſqu'il voyoit croître & s'élever ſa jeune tige, il étoit loin de prévoir que ſon arbre,

(1) Nom que les Anglois ont donné à la Fête célébrée en l'honneur de Shakeſpeare.

chéri de la nature & reſpecté par le tems, deviendroit un jour l'objet d'une eſpèce de culte religieux ; qu'après ſa chûte il ſerviroit encore à répandre ſa gloire, & que les parcelles de ſon bois, plus précieuſes que les diamans, ſeroient conſacrées à porter de toutes parts le nom & les traits du Poëte immortel qui l'avoit planté. Ce mûrier grandit, étendit ſes rameaux ſur l'aſyle du Poëte, & fut comme le préſage & l'emblême des progrès de la renommée de Shakeſpeare dans les générations ſuivantes.

Shakeſpeare ſe vit encouragé par une Reine qui devina le prix de ſon génie. Après ſa mort, la beauté prît encore ſoin de ſa gloire. Ce ſexe ſenſible & généreux, ſouvent plus équitable que le nôtre envers le mérite, & dont le cœur toujours plus près de la nature la ſent & la juge mieux, ne fut point ingrat envers le Peintre charmant de l'intéreſſante & douce Deſdemona, de la tendre Juliette, de la délicate Imogêne, de la brillante Roſalinde, de l'infortunée Ophélie. Il avoit tant de fois ſoûri

de

de plaiſir à la naïve ſimplicité de Miranda, à l'agréable vivacité de Béatrice ; tant de fois admiré la conſtance d'Hélêne, la tendreſſe filiale de Cordelia ; tant de mères s'étoient reconnues dans le cœur de Conſtance, (1) que ce ſexe reconnoiſſant rendit amour pour amour au Poëte qui avoit ſi bien peint leurs vertus & exprimé avec tant de vérité les traits & les mouvemens de leur ame.

Ce furent les Dames Angloiſes qui les premières lui payèrent leur tribut public d'honneur & de gratitude pour tant de douces larmes & d'émotions délicieuſes qu'elles lui devoient. Ce furent elles qui dans leur juſte enthouſiaſme, formèrent une eſpèce de ligue pour protéger ſa renommée, & qui lui élevèrent dans l'Abbaye de Weſtminſter le premier monument (2) digne d'elles & de lui.

Le ſecond eſt le fameux Jubilé célébré en ſon honneur au mois de Septembre 1769 :

(1) Autant de caractères du Théâtre de Shakeſpeare.

(2) En 1740.

évènement le plus mémorable dont il ait jamais été fait mention dans les Annales des Théâtres, depuis que la Poéſie Dramatique fleurit en Europe. Le fait qui ſervit à inſpirer l'idée de cette fête, eſt des plus remarquables.

Un Eccléſiaſtique vint à Stratford dans le deſſein de s'y fixer. Il fait l'acquiſition d'un Domaine; la maiſon de Shakeſpeare s'y trouvoit compriſe & dans le jardin étoit encore l'antique mûrier que le Poëte avoit planté. Cet arbre déplut au nouveau maître: » Il bor- » noit la vue, diſoit-il, il rendoit la maiſon » humide & ſombre «; cet homme qui n'avoit ni la crainte de ſon prochain devant les yeux, ni l'amour de Shakeſpeare dans le cœur, oſa dans une nuit fatale, attacher la cognée à l'arbre conſacré par la vénération publique. Le bruit de ſa chûte ſe répandit avec le jour dans tous les quartiers de la Ville. Hommes, femmes & enfans ſont conſternés à la nouvelle de cette eſpèce de ſacrilége. L'ancienne Rome n'eût pas été plus allarmée d'apprendre que les feux de Veſta étoient éteints. Dès

que les premiers frémiſſemens d'étonnement & d'horreur furent paſſés, une indignation générale s'empara de tous les eſprits : vengeance fut le cri de la ville ; on s'attroupe, la maiſon eſt inveſtie ; tous, d'un œil attendri, contemplent ce tronc révéré giſſant ſur la terre ; tous jurent de venger le grand homme qui le cultiva, & d'immoler le coupable à ſa mémoire.

Les eſprits étoient ſi animés, que l'imprudent Miniſtre, après s'être caché d'aſyle en aſyle, ſuivit enfin le conſeil de ſes amis, & s'évada de la ville. En effet, elle n'offroit plus de sûreté pour lui ; les habitans le proſcrivirent & s'engagèrent, par un ſerment ſolemnel, à ne jamais ſouffrir parmi eux perſonne de ce nom déteſté.

Le mûrier fut auſſi-tôt acheté ; l'ouvrier qui en donna le prix, s'aviſa de fabriquer de ſon bois une multitude d'uſtenſiles, comme taſſes à thé, écritoires, tabatieres, &c. qui devinrent autant de bijoux précieux, avidement diſputés & achetés de toutes parts au poids de l'or. Les Officiers

municipaux de Stratford ſur-tout en retinrent la meilleure partie : & de toutes les idées que fit imaginer cet évènement, la plus heureuſe fut celle qui leur inſpira la lettre (1)

» (1) Les Officiers de la Ville de Stratford, toujours » jaloux de témoigner leur reconnoiſſance à quiconque » rend à Shakeſpeare l'honneur & la juſtice qui lui » ſont dûs ; ſachant d'ailleurs que perſonne en aucun » tems, n'a plus contribué que vous à ſa gloire, ſe » croiroient très-honorés, ſi vous vouliez entrer dans » leur *Corporation*. Il eſt vrai que les habitans de leur » petite ville ne jouiſſent pas aujourd'hui du privilége » d'envoyer des Membres au Parlement ; mais peut-» être qu'ils n'en ſont ni moins eſtimables ni moins ver-» tueux. Pour vous rendre cette aggrégation plus pré-» cieuſe, la Communauté a réſolu de vous en adreſſer » ces lettres dans une boîte faite du bois d'un mûrier » que Shakeſpeare a planté lui-même.

» Nous ſerions bien flattés de recevoir de vous en » échange quelque ſtatue, buſte ou portrait de Sha-» keſpeare qu'on pût poſer dans la place neuve de » notre Ville & nous nous trouverions heureux ſi » vous vouliez y joindre le vôtre. La mémoire de » Garrick ſe conſerveroit avec celle de Shakeſpeare

qu'ils adreſſerent à M. Garrick, pour lui offrir le titre de Bourgeois de Stratford.

M. Garrick, flatté de cet honneur ſi judicieuſement décerné & inſpiré par la reconnoiſſance, conçut auſſi-tôt le projet de faire célébrer à Stratford un Jubilé (1) ſolemnel en l'honneur de Shakeſpeare. A la dernière repréſentation qui ſe donna à la clôture du théâtre, immédiatement après ces mots : » Nous nous raſſemblerons l'année prochai- » ne, « s'inclinant devant le parterre, il adreſſa à l'aſſemblée, dans une dixaine de vers, une invitation en forme au Jubilé.

» dans les lieux où ce Grand Poëte a reçu le jour & » où il continue de vivre dans le cœur de tous les » habitans «.

(1) Le mot *Jubilé* qui dans ſon étymologie ſignifie une Fête périodique d'expiation ou de réjouiſſance & qui, parmi nous, eſt uniquement conſacré à la Religion, eſt étendu chez les Anglois aux Fêtes profanes ; nous avons abuſé de même des termes, de *culte*, de *ſaint*, *d'adorer*, &c. en faveur du génie & de la beauté.

» Mes yeux, dit-il, ne reverront qu'alors » cette brillante aſſemblée, à moins que le » Jubilé de Shakeſpeare ne nous réuniſſe tous » enſemble ſur les bords de l'Avon, ſur ces » bords heureux où croiſſent des fleurs im- » mortelles. La reconnoiſſance coulera de » nos cœurs auſſi long-tems que les ondes » couleront de ſa ſource. Allons faire éclater » les tranſports de notre joie & de notre ten- » dre reſpect, ſur cette terre chérie, qui » nourrit l'enfance de notre Poëte inimitable. » C'eſt à lui que doit retourner votre tribut » d'honneur & de gratitude : c'eſt à lui que » nous devons tout ce que nous ſommes, à » lui, & à vous, Meſſieurs «.

Cette propoſition fut reçue avec enthouſiaſme par la nation; l'exécution ſuivit de près le deſſein.

Dès que le plan de la fête fut arrêté, on dreſſa à Stratford un magnifique amphitéâtre décoré ſur le modèle de la rotonde de Ranelagh, & aſſez vaſte pour ſervir à la fois de ſalle de feſtin, de bal, de ſpectacle, & contenir la nobleſſe & les gens de marque qui

devoient ſe rendre en foule à cette fête.

Sur le devant de l'orcheſtre étoit placée une ſtatue de Shakeſpeare, deſtinée pour la place publique de Stratford où elle fut tranſportée après la fête : c'étoit un préſent de M. Garrick aux Habitans.

Après avoir décoré l'amphitéâtre, les peintres ornèrent les fenêtres de la place publique de pluſieurs deviſes & emblêmes lumineux où étoient peints les principaux caractères tragiques & comiques du théâtre de Shakeſpeare. La petite maiſon où le Poëte étoit né eut le ſien; on voyoit un ſoleil qui perçoit d'épais nuages pour venir éclairer l'Univers ; alluſion à l'humble fortune de Shakeſpeare, qui, par les efforts de ſon génie, étoit parvenu à être la gloire de ſon pays (1).

(1) Pour rendre l'accès de la Ville facile à l'affluence des Curieux, on fit travailler avec beaucoup d'activité à un grand chemin qui ne devoit être fini que dans un an ; & il fut achevé en peu de jours. L'ancien chemin qui traverſe le nouveau, & qui préſente encore quelques ruines des ouvrages des

Ce vaſte édifice & les autres préparatifs néceſſaires, ne purent être achevés qu'un mois plus tard, & la fête ne commença que le 6 Septembre 1769.

Au point du jour toute la ville fut réveillée par une ſalve de canons; auſſi-tôt une troupe de muſiciens, en habit de maſque, parurent dans les rues avec des guitarres & autres inſtrumens, & allèrent jouer des ſérénades ſous les fenêtres des perſonnes les plus conſidérables ; des voix chantoient des couplets adreſſés aux dames.

» Que la beauté ſe lève avec le ſoleil,
» Pour venir payer ſon tribut à Shakeſpeare:
» Que ſon céleſte ſoûrire, ſes expreſſifs regards,
» Donnent de l'éclat à ce beau jour.

» Chaque ſoûrire de la beauté protége le nom du Poëte:
» Quel front oſeroit ſe montrer farouche & ſombre ?
» Le ſouffle de l'envie même ne peut flétrir
» La gloire, que la beauté daigne couronner.

Romains, ayant été long-tems négligé, étoit devenu difficile & dangereux; on le rétablit & on lui donna le nom de *chemin de Shakeſpeare.*

Ils laiſſoient dans chaque maiſon des billets imprimés, qui indiquoient les ſpectacles & les divertiſſemens qui devoient ſe ſuccéder dans la journée (1).

La ſymphonie fut interrompue par pluſieurs décharges de mouſqueteries; à huit heures du matin les Magiſtrats s'aſſemblèrent dans une des principales rues ; ils ſe rendirent à l'Hôtel-de-Ville, où étoit M. Garrick, Grand-Maître de la fête. Ils le ſaluèrent, & lui préſentèrent un médaillon de Shakeſpeare, gravé ſur bois du fameux mûrier dont nous avons parlé, & enrichi d'or. M. Garrick le reçut & l'attacha auſſitôt ſur ſa poitrine; enſuite les portes de l'hôtel de Ville s'ouvrirent.

A dix heures & demie on ſe rendit à l'égliſe où l'orcheſtre de Drurylane exécuta l'Oratorio de Judith; au retour, le Grand-Maître de la

(1) Par une invitation particulière, tout le monde étoit prié de porter les couleurs & rubans choiſis pour ce jour ſolemnel, & on les nomma les *Livrées de Shakeſpeare.*

fête, accompagné d'une grande partie de la nobleſſe, revint en cérémonie juſqu'à l'amphithéâtre, précédé de toute la troupe des chanteurs & muſiciens. Ils chantoient à grand chœur les couplets ſuivans.

» Voici le jour, le jour ſolemnel :
» Banniſſons les ſoins & les ſoucis,
» Que tout ſoit joie & ſainte allégreſſe ;
» C'eſt ici que la nature nourrit le plus chéri de ſes
» enfans :
» Les muſes montèrent les cordes de ſa harpe.
» Que les tranſports paſſent de cœurs en cœurs !
» Aujourd'hui, aujourd'hui, nous foulons une terre
» enchantée,
» Ici Shakeſpeare ſe promena, ici chanta Shakeſ-
» peare.

Sur les trois heures le dîné fut ſervi dans l'amphithéâtre pour près de ſept cent perſonnes diſtinguées des deux ſexes. Après le dîné, l'orcheſtre exécuta différens airs & morceaux de muſique aſſortis à la gaieté de la fête : à l'entrée de la nuit la Ville fut illuminée (1)

(1) On avoit fait venir les lampes de verre de

en même tems que l'amphithéâtre ; l'aſſemblée fut des plus nombreuſes : le bal s'ouvrit.

Un ciel jaloux ne permit pas que la pompe du lendemain fût auſſi brillante qu'elle devoit l'être ; ce jour devoit être ſignalé par une maſcarade compoſée de tous les perſonnages des pièces de Shakeſpeare, qui devoient promener ſa ſtatue dans la ville, ſur un char de triomphe, & s'arrêter enſuite à l'amphithéâtre où M. Garrick étoit chargé de couronner de laurier l'effigie du Poëte.

Sur les onze heures M. Garrick parut ſur le devant de la rotonde, au milieu d'une troupe de chanteuſes rangées à ſes côtés, & après l'ouverture, il débita toute la partie récitative d'une ode (1) qu'il avoit compoſée & qui fut

différentes couleurs qui avoient ſervi l'année précédente pour la fête que la Reine d'Angleterre avoit donnée au Roi de Dannemarck.

(1) Cette ode eſt trop longue pour être traduite ici.

univerſellement applaudie (1); enſuite il fit un diſcours rempli d'éloges de Shakeſpeare, il récita des vers (2) que Milton avoit faits à ſa louange; & il finit par adreſſer une eſpèce de défi aux ennemis du Poëte, d'oſer attaquer ſa gloire.

(1) M. Garrick fit alors pour la première fois l'eſſai d'une méthode nouvelle. Ce fut de déclamer ou de prononcer ſans chanter tout le récitatif contenu entre les airs, & à chaque air, les voix & les inſtrumens reprenoient. Cette expérience fit un effet prodigieux; elle ſeroit applicable à une foule d'occaſions: M. Garrick en a la plus grande idée.

(2) Qu'as-tu beſoin, ô mon Shakeſpeare, pour enfermer ta cendre chérie, qu'un ſiècle travaille à entaſſer les marbres d'un vaſte mauſolée, ou que ton urne ſacrée ſoit enſevelie dans le ſein d'une pyramide élancée juſqu'aux étoiles? Que ſerviroit à ton nom le ſtérile témoignage de ces fragiles monumens? Il durera bien plus, le monument que tu t'es bâti toi-même, enfant chéri de la gloire, grand héritier de la renommée; il excitera d'âge en âge l'étonnement & l'admiration, & cette tombe merveilleuſe, ouvrage de ton génie, où tu repoſes dans toute ta grandeur, ſeroit ambitionnée des Rois!

M. King, célèbre Acteur de Londres, ſe préſenta alors & demanda la permiſſion de parler; il ſe déclara l'ennemi de Shakeſpeare, ce qui donna lieu à une ſcène très-vive & très-gaie, à laquelle on ne s'attendoit point, & qui fit beaucoup de plaiſir.

Après que ce perſonnage macaronique eut diverti l'aſſemblée par ſes ſarcaſmes, M. Garrick reprit la parole, & s'adreſſant aux Dames. » C'eſt vous, leur dit-il, vous ſeules » qui avez remis Shakeſpeare en poſſeſſion de » la ſcène; c'eſt vous qui formâtes une ſociété » pour ſa défenſe; vous, qui les premières lui » avez érigé dans Weſtminſter un monument » qui vous honore autant que lui : c'eſt au » milieu du ſoûrire & des larmes de la beauté » que s'eſt élevé le trône de ſa renommée. Une » tendreſſe, une admiration réciproque ont » toujours uni le Poëte & les Belles; il ven- » gea votre ſexe, & votre ſexe a défendu ſa » mémoire. C'eſt donc à vous que je m'adreſſe » encore, pour le protéger contre les attaques » de ceux qui à force de raffiner leurs ſenti- » mens, ont uſé leur cœur & leur ame, &

» perdu à la fois le goût de la nature, de la » beauté & de Shakeſpeare «. A cette proſe ſuccédèrent des vers où il mêla l'éloge du ſexe à celui du Poëte; on en trouvera quelques paſſages traduits dans la note (1).

(1) » Au nom de Shakeſpeare, j'invoque les Belles, au nom de leur Patron dont je porte l'image chérie ſur mon ſein. (*montrant le Médaillon dont la Ville lui avoit fait préſent.*) — Il aima le beau ſexe avec tranſport, & Shakeſpeare pouvoit ſeul ſentir l'amour que Shakeſpeare a peint. Tout ce qu'il eut de graces, d'imagination & de génie, c'eſt aux Belles, ſur-tout, qu'il le prodigua; c'eſt vous, Belles, qui attirâtes les premiers regards, & reçûtes les plus tendres hommages de ſa muſe: votre zèle reconnoiſſant en a payé ſa mémoire..... Oui, en dépit de l'envie, je me ſens ici rempli d'un noble orgueil.... C'eſt l'arbre de Shakeſpeare qui a produit ce caducée dont ma main s'honore: Il fait paſſer dans mon ame les mêmes tranſports qu'excite dans l'ame du guerrier le bâton de Général, ou le ſceptre dans le cœur des Rois. Le nom de Shakeſpeare ſera cher à tous les ſiècles. Tant que les cœurs ſenſibles connoîtront les mouvemens de la

Le ſoir on devoit tirer un magnifique feu d'artifice, établi ſur la rive oppoſée de l'Avon; la pluie fit manquer les principales pièces; on courut à un bal maſqué, où éclatoient la richeſſe, l'élégance & le goût.

Parmi les caractères qui attirèrent le plus l'attention, on diſtingua ſur-tout Lady Pembroke, Mrſſ. Bouverie & Crewe, trois des plus belles dames de l'Angleterre, vêtues dans le coſtume des ſorcières de Macbeth : rien ne parut plus piquant que le contraſte de la rare beauté de ces jeunes Dames, avec la laideur de leur perſonnage. Falſtaff (1) s'y fit

---

joie & les larmes de la pitié; tant que la beauté aura des charmes, Shakeſpeare eſt ſûr de plaire, & à vous qui faites l'ornement de cette aſſemblée, & aux filles de vos filles qui ſentiront les impreſſions de ſa poéſie : L'enthouſiaſme ſaiſira toujours les Juges aſſis pour le juger, & toujours la beauté ſera la patrone du génie «.

(1) Célèbre perſonnage du Théâtre de Shakeſpeare. Au lieu de paroître au Bal en ſimple *domino*, les Anglois choiſiſſent preſque toujours des habits de caractères, ce qui jette de la variété & de l'inté-

voir ſous ſa draperie comique ; un autre caractère qui fit auſſi beaucoup de plaiſir, fut celui qu'avoit emprunté M. Boſwel, célèbre ami de Paoli : il vint habillé en montagnard de Corſe, le couteau & les piſtolets à ſa ceinture, & le mouſquet en bandouliere, & ſur le devant de ſon bonnet on liſoit en lettres d'or *Paoli & liberté.*

M. Garrick répéta ſon Ode, fit la dédicace du temple de Shakeſpeare, & couronna ſa ſtatue.

Le troiſième jour fut ſignalé par une courſe de chevaux, dont le prix fut une coupe

---

rêt dans la parure de leurs aſſemblées ; ſouvent ils empruntent leurs déguiſemens du Drame ou de l'Hiſtoire. On y voit des Oronoko, des Miranda, &c.

C'eſt par une ſuite du même goût que dans leurs portraits ils ſe font preſque toujours peindre hiſtoriquement : ils choiſiſſent quelqu'évènement intéreſſant de leur vie, quelqu'attitude pathétique & touchante. Cette manière eſt bien moins froide que la vue d'une figure, ou d'un buſte iſole dont l'expreſſion n'eſt liée à aucun rapport, à aucune action.

du

du *Jubilé*, de la valeur de 50 livres ſterling. (1)

Le ſoir, le bal recommença, après un ſuperbe feu d'artifice, tiré devant l'amphithéâtre, & qu'un ciel plus favorable permit cette fois d'exécuter dans toutes ſes parties. Telle fut la clôture du plus brillant Jubilé qui ait jamais été célébré en Angleterre. Il doit l'être de nouveau au bout de ſept ans (en 1776) & recommencer ainſi périodiquement après un pareil nombre d'années. (2)

L'HOMMAGE récent que l'Angleterre vient de rendre à la mémoire de ce grand homme eſt ſans doute inoui; mais malheur à la nation, qu'un pareil ſpectacle laiſſeroit aſſez froide, pour trouver de la folie ou même de l'excès

(1) *Jubiley-cup.*

(2) Cette fête fournit à M. Foote l'idée d'une pièce qu'il intitula *le Jubilé de Stratford*, & qui eut quatrevingt-dix repréſentations à plein ſpectacle.

dans ces honneurs rendus au génie, dans cet enthouſiaſme d'un peuple éclairé pour le plus grand de ſes Poëtes. Avant que de prononcer que les Anglois en ont trop fait pour Shakeſpeare, ou qu'ils s'aveuglent encore ſur ſon mérite après deux ſiècles d'épreuve ; avant que de le juger lui-même, tâchons d'attendre à le connoître, nous, dont une ardeur prématurée précipite & égare quelquefois les jugemens; nous, qu'un premier pas heureux dans la carrière enivre & tranſporte juſqu'au délire pour l'idole du jour ; qui proclamons ſans pudeur du nom de grand Poëte, de grand Acteur, des enfans à peine ſortis du berceau de leur art; & qui bientôt, auſſi cruels dans nos dégoûts, qu'inſenſés dans nos caprices, renverſons, foulons aux pieds ſans pitié l'objet de notre admiration éphémère, étouffant ainſi le talent, tantôt dans des flots d'encens, tantôt ſous la verge impitoyable du mépris.

Que le Gouvernement, plus calme & plus ſage que la légère opinion, écarte tout obſtacle & laiſſe l'homme de génie bâtir librement l'édifice de ſa gloire & ſemer de ſes chef-d'œuvres la trace de ſa vie; qu'il le remarque lorſqu'il paſſe: & quand la mort & le tems ont poſé ſur ſa tombe le ſceau du mérite, qu'il ouvre alors le tréſor des honneurs, & qu'il les verſe ſans meſure ſur la cendre de l'Ecrivain ou de l'Artiſte immortel. Ce n'eſt plus la profuſion, c'eſt l'avare & *meſquine* économie, qui eſt alors à craindre & à blâmer.

Que ſervent en effet au progrès des arts & à la renommée d'un peuple, ces feuilles de laurier qu'un jour flétrit, ces honneurs obſcurs, rendus comme à l'inſçu de la nation, ſans éclat, ſans caractère & ſans aucune empreinte de grandeur? Ils s'élèvent à peine au-deſſus du cercle étroit de nos frivolités, & périſſent bien-tôt comme elles dans la mé-

moire, ſans illuſtrer le grand homme qui en eſt l'objet, ni la nation, qui devroit ſe peindre avec majeſté dans les monumens de ſa reconnoiſſance. Mais un ſuperbe obéliſque, un grand monument d'honneur, qui frappe les regards de la Société entière, élevé à la diſtance d'un ſiècle à l'autre dans le champ des beaux arts, en regénère le ſol, y réchauffe toutes les ſemences du talent, & ſuffiroit preſque ſeul ſans autre culture, pour entretenir la fécondité de pluſieurs générations. Voilà l'utile, le véritable encouragement, le ſeul, peut-être, que le Gouvernement doive aux talens : ſi du reſte il leur accorde cette protection qui défend & conſerve, tous ſes devoirs envers eux ſemblent remplis.

Les Lettres & les Arts n'ont pas droit d'occuper les ſoins journaliers de l'Etat : que la terre ſoit bien préparée ; que le pere de famille écarte ſeulement des ces jeunes chênes

les ronces & l'ombrage qui les réfroidiſſent & les étouffent; que l'air libre circule autour d'eux; & ils s'élèveront alors d'eux-mêmes à la hauteur marquée par la nature & par la vigueur de leurs germes. C'eſt moins de faveur, que de juſtice, que le talent a beſoin.

Ce qui le décourage & le tue, c'eſt lorſqu'après avoir épuiſé ſes forces à produire, à vaincre les difficultés de ſon art; il lui faut encore lutter obſcurément & à forces inégales contre les vices & les paſſions des hommes, flatter le deſpotiſme, les préjugés & les petits intérêts des corps; c'eſt lorſqu'à l'entrée des tranquilles Eliſées des arts, il trouve des ſouterreins tortueux où il faut ramper, des Cerbères qu'il faut aſſoupir, des Caron, qui ne paſſent aux rives fortunées de la gloire, que des artiſtes déja morts, & tous ces fantômes légers & fugitifs de la médiocrité; tandis qu'ils rebutent avec dédain des hommes pleins de vie & nés pour l'immortalité.

DESCENDONS maintenant de cette élévation où Shakeſpeare eſt monté, & franchiſſant l'eſpace de deux ſiècles, allons contempler un moment l'origine & le berceau de ce grand homme.

VIE
DE SHAKESPEARE.

GUILLAUME Shakeſpeare eſt né dans le mois d'Avril de l'année 1564, à Stratford-ſur-l'Avon dans le Comté de Warwick. Sa famille étoit ancienne & conſidérée dans le pays. Jean Shakeſpeare ſon père, poſsèdoit encore au ſeizième ſiècle quelques fiefs donnés par la Couronne à ſon triſayeul en récompenſe de ſes ſervices militaires ſous le règne de Henri VII : Il avoit été lui-même premier Magiſtrat de Stratford. Pour ſuppléer au modique revenu de ſon foible patrimoine, il embraſſa le commerce des laines. Borné dans ſa fortune, & chargé de dix enfans dont notre Poëte étoit l'aîné, il le deſtina à exercer la même profeſſion, & ne lui donna qu'une éducation négligée, conforme à ſes vues.

A peine le laiſſa-t-il quelque-tems à l'école publique de Stratford, où l'on prétend que Shakeſpeare apprit tout ce qu'il a jamais ſu de latin, & bientôt interrompant les études de ſon fils, il le rappella dans la maiſon paternelle.

Le jeune Shakeſpeare revint modeſtement reprendre ſon rang parmi ſes frères, & oublier les premières leçons des Muſes dans les arides & pénibles détails du négoce.

Il n'avoit pas encore atteint l'âge de 17 ans, que, ſoit par obéiſſance aux volontés d'un père, ſoit par une douce & libre invitation de ſon cœur, il s'engagea dans les nœuds du mariage. Il épouſa la fille d'un riche laboureur nommé Hataway, qui faiſoit valoir un bien conſidérable dans le voiſinage.

Son deſtin paroiſſoit décidé, & celui qui devoit un jour illuſtrer l'Angleterre, qui étoit né pour établir ſon empire ſur l'admiration des hommes, & lever ſur leurs cœurs un tribut éternel de larmes, enſéveli dans les murs d'une petite ville &

borné aux ſimples devoirs d'un père de famille, vivoit inconnu à l'univers & ſans doute à lui-même. C'étoit fait de Shakeſpeare; ſes talens extraordinaires alloient périr étouffés dans ſon ſein, lorſqu'un écart de jeuneſſe vint au ſecours de ſon génie, & le jetta violemment de cette route obſcure dans le chemin de la gloire où la nature l'appelloit.

Il s'étoit lié avec quelques jeunes gens ardens comme lui. Un jour, pour inquiéter Sir Thomas Lucy, Gentilhomme du lieu, jaloux à l'excès de ſa chaſſe, ces jeunes gens ignorant ou dédaignant les ſuites d'une pareille imprudence, s'introduiſirent furtivement dans ſon parc & lui dérobèrent un daim. Le Baronnet irrité de ce larcin pourſuivit en juſtice les raviſſeurs. L'indignation que Shakeſpeare en conçut, fit jaillir la première étincelle du feu poétique qui dormoit dans ſon ſein : il eſſaya ſon talent dans une chanſon ou ballade ſatyrique qu'il compoſa contre ſon ennemi. Ainſi Achille enfant & traveſti ſe décela dans le choix des armes qui devoient

un jour le couvrir de gloire. Une ſatyre n'étoit pas un moyen propre à calmer le Gentilhomme. Il redoubla ſes pourſuites, & elles devinrent ſi vives, que Shakeſpeare ſe vit contraint d'abandonner bruſquement ſa profeſſion, ſon pays & ſa famille, pour aller chercher un aſyle dans Londres.

Perdu dans cette grande ville, comme dans un déſert, ſans appui, ſans connoiſſances; ſeul enfin, & ſoumis à la loi impérieuſe du beſoin, que devint Shakeſpeare? Il lui fallut accepter le premier emploi que lui préſenta la fortune. Du tems d'Eliſabeth, les carroſſes étoient rares, & ceux que leur aiſance pouvoit diſpenſer d'aller à pied, ſe rendoient à cheval dans les quartiers de la ville un peu éloignés, où les appelloient leurs affaires ou leurs plaiſirs. On venoit à cheval à la Comédie.

Shakeſpeare errant dans les rues de Londres ſe trouva conduit par le haſard devant une Salle de Spectacle. Tout-à-coup, inſpiré par un inſtinct ſecret, il s'arrête; & bientôt par un effort de courage, s'abaiſſant avec ſa

fortune, il ſe préſente & s'offre à garder les chevaux des perſonnes qui ſe trouvoient ſans domeſtique. Sa fidélité, ſa promptitude lui acquirent en peu de tems la confiance: (1) tel fut le premier degré par lequel il s'éleva à cette hauteur ſublime où l'a placé ſon génie. Ce fut ainſi, pour nous ſervir de ſon expreſſion, *que Shakeſpeare ſecoua l'adverſité, comme le lion ſecoue les gouttes de roſée tombées ſur ſa crinière.*

(1) Son exactitude & ſon intelligence furent en peu de tems ſi bien connues du public, que ne pouvant ſuffire ſeul à garder tous les chevaux qu'on ne vouloit remettre qu'à lui, il fut obligé de louer des enfans pour le remplacer, & veiller ſous ſes ordres: Dès qu'on l'appelloit, ces jeunes ſubſtituts ſe préſentoient, en diſant; *je ſuis un des garçons de Shakeſpeare*. Et même long-tems après que notre auteur ſe fut élancé des portes du Théâtre ſur le trône dramatique; après qu'il eut repris dans la ſociété un rang plus convenable à ſa naiſſance & ſur-tout à ſes talens tant que dura l'uſage de ſe rendre à cheval au Spectacle, les gardiens des chevaux conſervèrent le titre de *garçons de Shakeſpeare*.

Les Comédiens du Globe, (1) qui étoient alors les plus ſuivis, ne le laiſsèrent pas longtems languir à l'entrée de leur Spectacle ; & recueillant en lui un tréſor qui devoit les enrichir, ils s'empreſsèrent de l'admettre dans leur Troupe. Rien ne nous apprend que Shakeſpeare ait excellé dans cette profeſſion, ni même que ſes talens aient ſurpaſſé ceux de ſes Camarades dans l'Art du Comédien. Son nom ſe trouve imprimé ſelon l'uſage & confondu parmi ceux des autres, à la tête de quelques anciennes pièces, mais on ignore quels étoient ſes rôles favoris. On ſait ſeulement qu'il excelloit à rendre celui du Spectre dans ſa Tragédie d'Hamlet. Mais que ſerviroit ce rayon ajouté à tous ceux dont brille ſa gloire ; & qu'importe une feuille de plus dans le laurier immortel qui le couronne comme Poëte & grand Ecrivain ? Ce ſont-là les ſeuls titres qui ont aſſuré ſa grandeur. Ce ſont eux qui lui ſoumirent les cœurs de tous les ſpecta-

(1) C'étoit le nom de leur Salle. En conſidération de Shakeſpeare, la Reine Eliſabeth accorda à la Troupe de nouveaux priviléges.

teurs, & ce qui eſt un triomphe auſſi difficile à obtenir, les petites paſſions de ſes Camarades, qui abbaiſsèrent tout ſentiment de rivalité & de jalouſie, devant le reſpect & l'admition dont ils étoient tous pénétrés pour ce grand homme.

Un génie, qui oſa s'enfoncer ſans guide dans le labyrinthe du cœur humain, dont la nature lui ouvrit les routes les plus ſecrettes : un Ecrivain, qui n'emprunta rien de la foule d'Ecrivains qui l'avoient devancé, ſeroient ſans doute un digne ſujet d'obſervations & de recherches. Ce ſeroit un Spectacle intéreſſant que de le ſuivre dès le premier pas, de le voir s'acheminer vers le terme d'une carrière eſcarpée & périlleuſe; d'obſerver, quel nouveau degré de perfection une année laiſſoit à l'année ſuivante. Mais l'étrange oubli de ſon propre mérite, ou peut-être même, l'ignorance inconcevable qui aveugloit ce grand homme ſur le prix de ſes productions, nous a privés de cet avantage. A peine étoient-elles ſorties de ſes mains, qu'il les abandonnoit comme des en-

ſans de rebut, avec une indifférence égale pour toutes, ſans aucune marque de prédilection, ſans aucune époque de leur naiſſance. Dans le déſordre de cet abandon où l'Auteur a jetté tous ſes ouvrages, tout ce qu'ont pu faire les différens Editeurs, a été de marquer la datte de quelques-uns de ſes Drames par les paſſages qui s'y trouvent. (1)

La plus grande partie de ſes pièces fut repréſentée devant Eliſabeth. Cette Reine lui donna plus d'un témoignage diſtingué de ſon eſtime. Elle lui faiſoit rendre compte devant elle du plan de ſes pièces, & l'aidoit même quelque-

(1) On a une édition du Roi Jean de 1591. Shakeſpeare avoit alors vingt-ſept ans. Romeo & Juliette eſt de 1597. Les deux pièces de Richard ſont de l'année ſuivante. Le cinquième Acte de Henri V, finit par un compliment que le Chœur adreſſe au Comte d'Eſſex, où l'on voit que cette pièce fut compoſée à-peu-près dans le tems que ce Lord commandoit en Irlande les armées de la Reine. Un éloge d'Eliſabeth & de Jacques I dans Henri VIII, fixe cette Tragédie au tems de l'avènement du Roi Jacques à la Couronne.

fois de ſes conſeils. C'eſt à cette Princeſſe qui garda ſur le Trône un célibat précieux à ſon amour-propre, peut-être utile à ſon pays, que le Poëte fait alluſion dans le *Réve d'une nuit d'Eté*, lorſqu'il parle de *cette Veſtale couronnée que l'Occident admire.*

Parmi tous ces caractères différens, ſortis en foule de la plume de Shakeſpeare, Eliſabeth aimoit ſur-tout le caractère original de Falſtaff dans les deux parties d'Henri IV: elle avoit tant de plaiſir à le voir, qu'elle déſira que le Poëte le reproduiſît & le peignît amoureux dans une troiſième pièce. Jamais volonté de Souveraine ne fut plus heureuſement exécutée. Shakeſpeare prend ſa plume féconde ; déja Eliſabeth eſt obéie, & le joyeux Falſtaff a reçu une nouvelle exiſtance dans les Commères de Windſor. (1)

(1) Shakeſpeare avoit d'abord donné à ce caractère comique, le nom d'Old-Caſtle : mais comme cette famille ſubſiſtoit encore, la Reine lui ordonna de le changer. Le Poëte ſubſtitua celui de Falſtaff, qui eſt reſté. Cependant ce ſecond nom

Telle eſt l'influence merveilleuſe des Souverains ſur le genre humain. Ils commandent & les miracles s'opèrent. Le ſceptre des Rois eſt dans leurs mains la baguette magique des Enchanteurs : il crée ou anéantit à leur gré.

Eliſabeth n'eut pas ſeule la gloire de récompenſer les talens de Shakeſpeare. Le Comte de Southampton (1) fameux dans les hiſtoires de ſon tems, par ſon intime liaiſon avec l'infortuné Comte d'Eſſex, ſe montra jaloux de partager avec elle cet honneur ; & Shakeſpeare lui donna à ſon tour une preuve de ſon eſtime en agréant ſes bienfaits, & en

n'étoit pas plus heureux que le premier, il exiſtoit un Sir Falſtaff, Lieutenant-Général & Chevalier de la Jarretière, qui s'étoit diſtingué dans les guerres de France, ſous les Rois Henri V & Henri VI.

(1) Le Comte de Southampton lui donna les marques les plus éclatantes d'eſtime & d'amitié ; ayant ſu que Shakeſpeare étoit tenté d'une acquiſition conſidérable qui ſe préſentoit, il lui envoya un préſent de mille guinées, pour le mettre en état de la faire.

le

lui dédiant deux de ſes Poëmes. (1) Ce fut alors que le père de Shakeſpeare ſongea à s'honorer d'un fils, qu'il avoit peut-être effacé de ſon cœur : il tira des Archives de la Nation l'extrait de ſes anciens titres de nobleſſe, & la vanité du vieillard voulut ſoutenir du faſte d'une généalogie l'éclat que la gloire de ſon fils réfléchiſſoit ſur ſes cheveux blancs.

Les grands hommes ſont en petit nombre & ne paroiſſent que par intervalles : la nature, qui les enfante avec peine, ſemble les porter des ſiècles entiers dans ſon ſein, avant que de les produire. Mais rarement ils viennent, comme des fils uniques, recueillir ſeuls l'héritage de la gloire : ils ſe voient ſouvent naître des frères, qui viennent réclamer leur part de ce patrimoine. On remarque cependant que, ſemblable à ces mères, qui parmi pluſieurs enfans également ſortis de leur ſein, en choiſiſſent un qu'elles careſſent plus amoureuſement que ſes frères ; la nature, de même, parmi pluſieurs grands hommes qu'elle

(1) Vénus & Adonis, Tarquin & Lucrèce.

a produits, en adopte un, qu'elle ſemble diſtinguer & chérir plus que les autres.

Ce ne fut point dans une lice ſolitaire & ſans rivaux que Shakeſpeare moiſſonna ſes lauriers. Trois Poëtes, ſes contemporains, ont laiſſé des noms célèbres & des ouvrages qui ſont encore eſtimés de leur Nation. Beaumont & Fletcher, l'Oreſte & le Pylade du monde poétique, étoient entrés dans la même carrière, & n'étoient pas des concurrens indignes de lui. (1) Ces deux Poëtes s'illuſtroient alors l'un l'autre en confondant

(1) Beaumont & Fletcher compoſèrent enſemble cinquante-quatre pièces dont quelques-unes ſont reſtées au Théâtre : les autres renferment des beautés frappantes, des ſcènes pleines d'intérêt.

Dans ce ſiècle groſſier, lorſque Beaumont & Fletcher offroient au public les tableaux les plus laſcifs; Shakeſpeare plus ami de la décence reſpecta les mœurs. Notre ſiècle plus corrompu que le ſien, y trouvera quelquefois des expreſſions groſſières, mais jamais une ſituation indécente. Il eſt loin de cette licence effrénée qui ſous Charles II ouvrit

leurs talens & leurs travaux, & plus encore par l'exemple d'une amitié trop rare pour l'honneur des Lettres parmi ceux qui les cultivent. Leur conſtance à s'aimer fut peut-être plus merveilleuſe que celle des deux Amis de la fable, puiſqu'elle alla juſqu'au ſacrifice mutuel de leur amour-propre, ſacrifice quelquefois plus pénible que celui de la vie.

Shakeſpeare étoit Roi du Théâtre, lorſque Ben Johnſon ſe préſenta, jeune, inconnu & ſans appui. (1) La Troupe des Comédiens dédaigna ſon premier eſſai & leur ignorance barbare alloit immoler ce talent naiſſant.

ſur le Théâtre une école de débauche, & fit préférer un moment les productions du dérèglement, aux chef-d'œuvres du génie épuré. Beaumont né en 1585 mourut en 1615, ayant à peine 30 ans. Fletcher qui étoit né dix ans plutôt, ſurvécut auſſi de dix ans à ſon ami, & mourut à l'âge de quarante-neuf ans, en 1625.

(1) Ben Johnſon eſt auſſi célèbre que Beaumont & Fletcher, quoique moins original. Né en 1574, d'une famille Ecoſſoiſe, ayant perdu, avant de naître,

Shakeſpeare arrive ; & bien ſupérieur à ces deſpotes littéraires, qui voudroient étouffer

---

ſon père, qui lui-même avoit perdu ſa fortune ſous la Reine Marie, il ſe jetta dans le ſervice & s'y diſtingua. Revenu des Pays-Bas à Londres, il entra au Collége de Saint Jean de Cambridge ; mais ayant eu une querelle, il ſe battit en duel, tua ſon adverſaire, fut condamné, & échappa avec peine à l'échaffaut. Ce fut après cette tragique aventure qu'il ſe livra à l'étude des Lettres.

L'économie n'étoit pas ſa vertu. Il avoit adreſſé au Roi Charles une Requête, où il le prioit d'augmenter de cent marcs la penſion, qu'il tenoit du Roi ſon père. Charles ne ſe preſſa point d'être généreux. Le Poëte ſe vit réduit à une indigence extrême, malade & confiné dans une petite chambre cachée au fond d'un cul-de-ſac de Londres. Ses amis touchés de ſon état en reparlèrent au Roi, qui cédant à leur importunité, lui envoie enfin dix guinées. » Charles » m'envoie dix guinées, dit Johnſon en recevant ce » préſent modique, parce que je ſuis pauvre & logé » pauvrement dans un miſérable cul-de-ſac. Allez » lui dire de ma part, que ſon ame eſt comme moi » logée dans un cul-de-ſac.« Il mourut en 1637 âgé de 63 ans, & fut enterré dans Weſtminſter. On a

quiconque aſpire à régner avec eux; il accueille le jeune Auteur, fait jouer ſa pièce, & donne à l'Angleterre un Poëte dramatique de plus. Les honteux accès de l'envie ne ſe font ſentir qu'aux ames viles.

Shakeſpeare, au ſein de la gloire, ſe reſſouvint du Gentilhomme impitoyable, qui avoit fait autrefois contre ſa jeuneſſe un ſi lâche abus de ſon autorité. Il lui pardonnoit aiſément une perſécution qui étoit la cauſe de ſa grandeur; mais afin qu'une pareille injuſtice ne demeurât pas entièrement impunie, il voulut à ſon tour lui faire reſſentir quelques pointes de ce pouvoir que lui donnoit le génie. Le Poëte l'affubla du perſonnage ridicule du Juge *Shallow*, dans les *Joyeuſes Commères de Windſor*. Il borna là l'effet de ſon juſte reſſentiment. C'étoit traiter

de lui quarante-neuf pièces de Théâtre. Il fut l'ami de Shakeſpeare qui avoit accueilli généreuſement ſa perſonne & ſes ouvrages : mais Johnſon fut quelquefois jaloux.

généreuſement un cruel ennemi, dont la fureur l'avoit autrefois comme proſcrit hors de ſa patrie, & l'avoit expoſé au danger de périr dans l'indigence, en voulant faire expier une faute légère, une étourderie de jeuneſſe, par la priſon ou la mort. Sans doute alors le violent Baronnet avoit oublié le jeune Shakeſpeare & ſongeoit encore moins à redouter ſa vengeance. L'homme de mérite dénué de tout pouvoir, hors d'état de repouſſer l'injuſtice, préſente en apparence une victime facile à égorger, & ſa foibleſſe tente l'oppreſſeur. Mais il s'y trompe quelquefois; les armes dont frappent ces enfans de la gloire ſont inviſibles, & leur atteinte inévitable. Le trait enflammé part enfin de leurs mains, vole s'attacher ſur leurs tyrans, & les cicatriſe de plaies incurables, qu'ils emportent dans l'avenir.

Shakeſpeare enrichiſſoit tous les ans le Théâtre de Londres d'une abondance de chef-d'œuvres, toujours accueillis avec tranſport par un peuple idolâtre de ſon génie. Il paſſa pluſieurs années dans le charme de

ces applaudiſſemens univerſels. Mais plus l'homme eſt grand, & plutôt il ſe détrompe de ces jouiſſances de la vanité. Shakeſpeare fut bientôt raſſaſié de gloire. Bien différent de ces ames foibles & puſillanimes qu'effraye le ſilence de la ſolitude, & qui ne s'enhardiſſent à ſupporter la vie qu'au milieu du tumulte des Villes ; tout ce vain bruit de ſes triomphes le fatiguoit toutes les fois qu'il ſe retraçoit les douceurs d'une retraite paiſible. Il avoit toujours aimé la nature, & depuis qu'il s'étoit vu comme banni de ſon ſein, il s'étoit conſolé dans ſon exil à la peindre. Mais c'eſt dans la vie champêtre qu'il avoit joui de tous ſes charmes. Sans ceſſe cette image de ſes premiers plaiſirs, le doux ſouvenir des lieux qui l'avoient vu naître, importunoient tendrement ſon cœur. Il réſolut d'abdiquer tout ce vain faſte de renommée pour aller reprendre une vie tranquille. Un jour, ſe dérobant tout-à-coup à ſa gloire, il diſparut, & revint ſans éclat dans ſa chère patrie.

Sans doute Shakeſpeare répandit des lar-

mes en ſe réuniſſant à cet objet de ſon amour. O qui n'a pas pleuré comme lui ? Qui n'a pas éprouvé ces doux treſſaillemens dont la nature fait palpiter le cœur, lorſqu'après une longue abſence, nous revoyons les lieux chéris, où nous recevions jadis les careſſes de nos pères, & où pleins d'une joie pure & naïve, nous entreprîmes en folâtrant, la tâche pénible de la vie? Ce n'eſt point avec indifférence que nous marchons dans les endroits qu'ils ont fréquentés, que nous reſpirons dans la demeure où ils ont vécu. Hélas! nous y rencontrons leur image à chaque pas. Si quelque évènement nous en éloigne alors, il nous ſemble que nous nous ſéparions encore d'eux, & qu'ils comptent les jours de notre abſence. Nous déſirons de revenir ſaluer leurs tombeaux; & lorſque nos ſouhaits s'accompliſſent enfin, c'eſt alors que la piété filiale nous fait éprouver une ſorte de plaiſir dans ces mélancoliques entrevues; nous pleurons d'attendriſſement en revoyant ces triſtes connoiſſances.

Shakeſpeare étoit âgé d'environ 46 ou 47

ans, lorſqu'il revint à Stratford. (1) Oubliant, comme un ſonge, & les applaudiſſemens de

(1) On n'a pu fixer l'époque préciſe de ſa retraite. En 1600, il étoit encore au Théâtre. Il obtint même depuis du Roi Jacques I, un privilége qui lui permettoit, ainſi qu'à Fletcher & autres de la même Troupe, *de jouer des Comédies & des Tragédies ſur leur Théâtre du Globe, & dans le reſte du Royaume, juſqu'à ce qu'il plût au Roi d'en ordonner autrement.* On trouve ſon nom parmi ceux des Comédiens qui jouèrent en 1603, le Séjan, Tragédie de Ben Johnſon. Il eſt même très-probable qu'il n'avoit pas encore quitté le Théâtre en 1610, puiſque dans la pièce intitulée la Tempête, il fait mention des iſles Bermudes, qui n'ont été connues des Anglois qu'en 1609, lorſque John Sommers en fit la découverte dans ſon Voyage de l'Amérique Septentrionale.

Il acheta de la famille des Clopton la plus belle maiſon de Stratford, avec les terres qui en dépendoient. Il y fit quelques améliorations & changea l'ancien nom du lieu en celui de *New-place*, (*Place neuve*) qui ſubſiſte aujourd'hui.

Cette maiſon avoit été bâtie par Hugues Clopton,

la Capitale, & les chef-d'œuvres qu'il avoit produits, il y vécut en vrai ſage l'eſpace de

---

Shériff de Londres, ſous Richard III, & Lord-Maire, ſous Henri VII. Ce Gentilhomme dont la vie célibataire fut utile à ſon pays, par quantité d'édifices & de fondations publiques, reſtoit encore aſſez riche pour être libéral à ſa mort. Parmi les charités ſans nombre qu'il laiſſa à Londres & à Stratford, il légua des fonds conſidérables pour marier de pauvres filles, ſoit dans la Capitale, ſoit dans ſa patrie, à condition qu'elles auroient des mœurs & une réputation vierges: établiſſement ſemblable à celui dont ſaint Médard a décoré le village de Salency, & que nous connoiſſons ſous le nom de la fête de la Roſière.

La maiſon de Shakeſpeare échappa aux ravages de l'incendie, qui en 1614, réduiſit en cendres la plus grande partie de Stratford.

Dans les guerres civiles d'Angleterre, lorſque la Reine, épouſe de Charles I, fut obligée de ſe retirer dans le Comté de Warwick, Elle tint ſa Cour à New-place, pendant trois ſemaines, & occupa la maiſon de Shakeſpeare, dont les deſcendans l'ont

ſix à ſept années, dans la ſociété d'un petit nombre d'amis, & de quelques nobles du voiſinage, qui s'honoroient alors de leur liaiſon avec ce grand homme, & qui s'égayoient des reſtes de l'humeur enjouée du Poëte. (1)

poſſédée juſqu'à l'époque de la reſtauration, ou ce domaine fut racheté par les Clopton.

(1) On a conſervé un de ſes impromptu, qui lui étoit échappé au milieu de la gaieté franche & ſociale de leurs entretiens. Un jour qu'un certain M. Combe, fameux dans le canton par ſon uſure & ſes richeſſes, converſoit avec notre Poëte & pluſieurs amis communs; Combe s'aviſa de dire en plaiſantant à Shakeſpeare, qu'il s'attendoit bien à avoir une épitaphe de ſa façon, s'il mouroit avant lui, & que ne pouvant ſavoir ce qu'on en diroit alors, il ſeroit bien-aiſe de l'apprendre de ſa bouche. Shakeſpeare paya ſur le champ ſa curioſité par ces vers:

Ci gît un uſurier puiſſant,
Que nous appellons dix pour cent;
Je gagerois cent contre dix
Qu'il n'ira point en Paradis.

A peine Shakeſpeare avoit atteint ſa cinquante-troiſième année : il étoit à cet âge où les hommes ſe promettent encore un long

Lorſque Belzebut arriva
Pour s'emparer de cette tombe ;
On lui dit : qu'emportez-vous là ?
Hé! c'eſt notre ami, Jean de Combe! (1)

Le vieux Gentilhomme goûta peu la plaiſanterie, quoiqu'il l'eût provoquée lui-même. Il mourut en 1614. On lui érigea un monument ſuperbe avec ſa ſtatue en albâtre. On y lit l'épitaphe ſuivante, contenant le Teſtament de cet uſurier, qui juſtifie bien le ſarcaſme de Shakeſpeare. » Ci gît enterré le corps de » Jean de Combe, Ecuyer, qui a fait différens legs » charitables à la paroiſſe de Strarford. Il a laiſſé une » rente de 100 liv. ſterl. pour être prêtée à 15 pauvres » Commerçans, de trois en trois ans, à condition » que chacun d'eux ſera obligé de rendre cette ſom- » me, au bout de ce terme, & aux intérêts de 50 » ſchelins par an, leſquels ſeront diſtribués en au- » mônes manuelles aux pauvres du lieu. «

(1) *Nous avons trouvé ces Vers traduits.*

avenir. Ses amis ſe réjouiſſoient en meſurant l'eſpace qui lui reſtoit à parcourir, lorſque la mort vint tout-à-coup l'enlever. (1)

(1) Jamais image d'homme célèbre ne fut ſi multipliée chez un peuple, que l'eſt chez les Anglois celle de Shakeſpeare. En bronze, en plâtre, en porcelaine, on retrouve ſur les cheminées, ſur les tables, partout, cette idole chérie. Quelquefois elle ſert à orner des jardins, comme à Stowe & ailleurs. M. Garrick, dans le ſien, a érigé un temple au Père du Théâtre Britannique. Ces vers ſont gravés à l'entrée.

— Tardis ingens ubi flexibus errat
Thameſis, & longâ pretexit arundine ripas:
Hîc, viridi in campo, ſignum de marmore ponam;
In medio mihi Shakeſpeare erit, templum que tenebit.

Aux lieux, où, dans ſon cours, la Tamiſe orgueilleuſe,
Retarde en longs replis ſa route tortueuſe;
Et de ſes bords fleuris admirant les beautés,
Semble endormir ſes eaux ſur ſon riant rivage;
Je veux, au ſein profond de ces lieux enchantés,
Dédier un autel, ſigne de mon hommage,

Shakeſpeare fut inhumé dans la grande Egliſe de Stratford. On lui érigea, dans ce lieu même, un monument en cuivre, aſſez honorable pour ce tems. Il eſt repréſenté aſſis ſous une eſpèce d'arcade, avec un couſ-

Sur l'autel décoré du marbre le plus beau ;
Shakeſpeare offrira ſa préſence immortelle.
Je veux y célébrer ſa fête ſolemnelle :
Il ſera le ſeul Dieu de ce temple nouveau.

On a imprimé ſon Teſtament daté de 1616, qu'on a trouvé dans les Regiſtres de l'Archevêché de Cantorbery. Après avoir diſtribué ſa ſucceſſion entre ſes trois filles, dont la cadette, ſa bien-aimée, eſt la mieux traitée, Shakeſpeare fait pluſieurs legs aux pauvres & à différentes perſonnes, entr'autres, à Heminges, Burbage & Condelle, ſes anciens Camarades de Théâtre, & ſes premiers Editeurs. Il légue ſon épée à Thomas Combe, frère de ce Gentilhomme dont il avoit fait la plaiſante épitaphe ; à ſa femme, ſon beau lit brun à franges, avec ſa garniture, ſa taſſe d'argent. Cette ſimplicité de mœurs dans un ſi grand homme, ajoute encore au reſpect qu'inſpirent ſes ouvrages & fait chérir ſa mémoire.

ſin devant lui; tenant une plume de la main droite, & de l'autre un rouleau de papier. On lit ſur le couſſin le diſtique ſuivant:

Judicio Pylium, genio Socratem, arte Maronem,
Terra tegit, populus mæret, Olympus habet.

Ci gît un grand rival du Chantre de Didon;
Un Socrate en ſageſſe, un Neſtor en raiſon.
Le peuple eſt dans le deuil. O mort à qui tout cède!
L'univers l'a perdu, mais le Ciel le poſsède.

On voit encore quatre vers ſur la pierre qui eſt au-deſſous du mauſolée:

Arrête, foſſoyeur, épargne ma pouſſière.
O béni ſoit, qui la révère!
Mais malheur au fatal bourreau,
Qui troublera, d'une main téméraire,
La paix que j'ai trouvée au fond de ce tombeau.

Shakeſpeare avoit trop de droits à la reconnoiſſance de ſa patrie, pour qu'elle ne lui érigeât pas, dans Weſtminſter, un monu-

ment (1) digne de la gloire que ſes talens avoient répandue ſur elle.

Weſtminſter, lieu vénérable & ſacré, où une nation généreuſe dépoſe avec religion la cendre de ſes grands hommes & les préſente, dans un temple, à la vénération publique; où les Souverains tombés du Trône, n'ont plus, après ce grand revers, d'autres marques de gloire, que d'être admis & de repoſer près d'eux; que ton exemple n'eſt-il ſuivi par les nations qui t'environnent! Ici, les Rois rabaiſſés par la mort à l'égalité humaine, ſe renferment encore en des enceintes inacceſſibles, & dorment dans un éloignement ſuperbe de leurs ſujets. Là, les grands hommes, comme autrefois les enfans chez les Chinois effrayés de leur fécondité, étouffés dans leur berceau ou perſécutés dans leur carrière, ne trouvent que des peuples ingrats, qui jettent & mêlent ſans reſpect leurs cendres avec

(1) Ce monument lui fut élevé dans l'Abbaye de Weſtminſter en 1740, avec cette inſcription: *Guillelmo Shakeſpeare, anno poſt mortem* 124, *amor publicus poſuit.*

la

la pouſſière de la foule ignorée, & les dégradent au moment qu'ils deviennent immortels.

Ne verrons-nous jamais un monument vraiment honorable acquitter notre patrie envers ſes grands hommes, raſſembler autour de l'unique Molière, nos grands Ecrivains; marquer ainſi d'une manière glorieuſe l'intervalle immenſe, qui ſépare ces Princes du Parnaſſe & nous, peuple de Littérateurs, de Poëtes vulgaires, de talens ébauchés & reſtés médiocres, à qui les acclamations de quelques jours, quelques récompenſes Littéraires, une certaine meſure de conſidération publique, & peut-être le bruit d'une génération, doivent ſuffire pour payer nos petits travaux & nos ſuccès imparfaits?

Le monument de Shakeſpeare eſt majeſtueux & ſimple. On y voit ſa ſtatue de grandeur naturelle: ſes traits ſont aimables & pleins de douceur. Il eſt penché ſur un piédeſtal qui porte quelques volumes de ſes pièces. Au bas ſont pluſieurs buſtes de Rois & de particuliers, emblêmes de ſes différens

caractères ; & du milieu de ces Livres ſort un rouleau déployé ſur lequel on lit ces vers tirés de la Tempête. (1)

Ces Temples ſolemnels, ces Palais faſtueux,
Ces giganteſques tours, habitantes des Cieux;
Ce grand globe lui-même, & tout ce qu'il enfante,
Et des êtres divers la foule renaiſſante,
Fuiront, & tout-à-coup à grand bruit s'abîmant,
Tours & monts crouleront dans le vaſte néant,
Comme s'eſt à tes yeux ſoudain évanouie,
Cette vaine aſſemblée, apparence de vie.
Il ne paroîtra plus où brille le ſoleil,
La moindre trace à l'œil de ce grand appareil.

A côté eſt le célèbre Rowe, ſon premier Commentateur.

» Jeuneſſe des deux ſexes à la fleur de vos » ans, & vous, vieillards penchés vers le dé- » clin de l'âge : vous, pâles victimes de l'infor- » tune, & vous, qui vivez heureux dans l'hum- » ble paix d'un état obſcur : & vous, qui, atti- » rés par l'éclat des Cours, environnez le

(1) Voyez la Tempête, Tome II, page 122.

» Trône des Rois ; vous, troupe folle & joyeu-
» ſe, enfans du plaiſir ; & toi mortel miſéra-
» ble, qui verſes les larmes de l'amour em-
» poiſonné par la jalouſie, ou qui gémis dans
» les cuiſantes douleurs d'une conſcience dé-
» chirée par le crime, ou qui pleures les
» coups multipliés dont la main fatale de la
» mort t'a frappé, te laiſſant ſeul & déſeſpé-
» ré au milieu des tombeaux de tes enfans :
» Vous auſſi, qui languiſſez loin de votre pa-
» trie dans les ennuis de l'exil, & vous, qui
» volez chercher la gloire dans les champs de
» bataille, ou qui aſpirant à de plus nobles
» palmes conduiſez la fortune & la deſtinée
» des Etats ; approchez tous, contemplez ce
» marbre : ne reconnoiſſez-vous pas ces traits ?
» Dites, ſi ſa langue, interprête fidèle, n'a pas
» exprimé toutes les ſituations, tous les ſen-
» timens de vos conditions diverſes, ſi elle
» n'a pas révélé tous les ſecrets cachés dans
» votre ſein. Approchez donc, & rangés
» avec reſpect autour de ſon monument, di-
» tes-vous l'un à l'autre ; tels furent les traits
» de Shakeſpeare, de cet homme extraordi-

» naire qui parcourut toutes les routes de la » vie humaine, qui ſentit toutes les paſſions, » & qui dans ſes Ecrits diſtribue au genre-» humain ce riche tréſor d'expérience, qu'il » ne dut pas au tems, mais qui fut le don » de ſon génie. (1) «

Shakeſpeare eut trois filles. Deux furent mariées. L'aînée Judith épouſa Thomas Quincy, dont elle eut trois fils morts ſans poſtérité. Suſanne (2) la cadette, la bien-aimée de ſon père, épouſa le Docteur Jean Halle, Médecin eſtimé. Celle-ci ne laiſſa qu'une fille mariée d'abord à Thomas Nash Ecuyer, & en ſecondes nôces à Sir Jean-Bernard d'Abbington qui mourut ſans enfans; enſorte que la famille de Shakeſpeare eſt éteinte depuis

(1) Vers d'Akenſide.

(2) Un monument élevé à ſa mémoire dans l'Egliſe de Stratford, nous apprend qu'elle mourut le 2 Juillet 1649, âgée de 66 ans. Elle étoit donc née en 1583, ſon père alors n'avoit pas 19 ans, étant de 1664, & Suſanne n'étoit que la cadette des trois.

lòng-tems, & qu'il ne reſte de lui que ſes Ouvrages, immortelle poſtérité! (1)

Sa femme plus âgée que lui lorſqu'il l'épouſa, lui ſurvécut & mourut à 67 ans, l'année même où les deux Comédiens, Hemminges & Condelle (2) publièrent *in-folio*,

(1) » J'aimois ce grand homme, dit de lui Ben » Johnſon, j'honore ſa mémoire, & j'oſe dire que mon » reſpect pour lui va juſqu'à l'idolatrie. C'étoit réel- » lement un honnête homme : d'un caractère franc & » ouvert : il avoit l'imagination forte ; les idées nobles » & vives, & l'expreſſion la plus heureuſe ; ſa plume » couloit avec une facilité ſi prodigieuſe, qu'il avoit » beſoin de tems en tems qu'on arrêtât ſa fougue : il » falloit l'enrayer, comme Auguſte le diſoit d'Haté- » rius. S'il a des défauts, il les rachette par ſes beau- » tés ; & pour un endroit qui a beſoin d'indulgen- » ce, cent autres enlèvent nos éloges. «

Ce témoignage d'un Poëte, ſon contemporain & ſon émule dans la même carrière, vaut ſeul un Panégyrique.

(2) Heminges & Condelle dédièrent leur édition au Lord Pembroke & au Comte de Mongommery, qui avoient été les bienfaiteurs de Shakeſpeare.

la première édition complette des Œuvres Shakeſpeare.

Le ton de leur préface eſt aſſez ſingulier pour mériter qu'on l'offre ici au Lecteur.

Préface des Comédiens, à toutes les Claſſes de Lecteurs.

Depuis le plus ſavant d'entre vous, juſqu'à celui qui ne ſait qu'épeler, vos voix ſe comptent : nous aimerions mieux qu'on les pésât ; ſur-tout quand nous voyons que le ſort d'un Livre dépend de vos lumières ; & non pas ſeulement de vos têtes, mais de vos bourſes auſſi. Enfin, l'ouvrage eſt publié : lire & critiquer ; voilà vos priviléges : nous le ſavons : à la bonne-heure, uſez-en ; mais commencez par acheter. C'eſt la meilleure recommandation d'un ouvrage, dit le Libraire. Achetez donc, & enſuite, de quelque manière que vos têtes ſoient montées, prononcez, jugez, point de grace : jugez pour votre argent. Mettez-vous à ſix ſous, à un ſcheling, à un écu, à tel prix que vous voudrez, mais commencez par acheter : la critique ne fait point aller le négoce, ni le tourne-broche. Souvenez-vous auſſi, que, quoique vous ſoyez les Arbitres des beaux Eſprits, & que vous alliez tous les jours ſiéger à Blackfriars, ou à Cock-Pit, pour faire le procès aux

Si ce Poëte par ſes grands talens ſoulevа contre lui l'envie ; la bonté de ſon cœur,

---

pièces nouvelles, ſouvenez-vous, que celles-ci ont déja ſubi leur jugement, & que l'appel n'a plus lieu. Le décret qui les a purgées & qui en a fixé la valeur, vaut mieux que toutes les lettres de recommandation qu'on achète à beaux deniers comptans. Il eût été à ſouhaiter, nous en faiſons l'aveu, que l'Auteur eût aſſez vécu, pour mettre en ordre & revoir lui-même ſes ouvrages. Mais puiſque la deſtinée en a décidé autrement, & que la mort l'a privé de ce privilége, on ne doit pas ſavoir mauvais gré à ſes amis du ſervice qu'ils s'empreſſent de lui rendre, & de la peine qu'ils ont priſe de raſſembler & de publier ſes Œuvres. Juſqu'ici, vous n'avez eu ſous les yeux que des copies infidèles, & indignement tronquées par les impoſteurs qui vous ont vendu leurs larcins : nous vous les offrons aujourd'hui entières & rétablies dans l'état où l'Auteur les avoit compoſées lui-même.

Qui ſut, plus heureuſement que lui, imiter la nature ? Qui ſut la rendre avec plus d'agrément ? Sa plume & ſa penſée étoient toujours d'intelligence. Il exprimoit ſes idées avec tant de bonheur & de facilité, qu'à peine avons-nous trouvé quel-

la douceur de ſon caractère & ſa modeſtie la déſarmoient toujours, & il força ſes rivaux à lui pardonner ſa gloire, même durant ſa vie. Un jour, les amis de Ben Johnſon, pour le flatter, s'efforçoient de rabaiſſer devant lui le mérite de Shakeſpeare: *Ah, mes amis, s'écria-t-il, ne diſons point de mal des Divinités.*

On diſoit à la Cour de Jacques I. *Allons voir à Stratford Jupiter qui s'humaniſe.*

---

ques ratures dans ſes manuſcrits. Mais, contens d'avoir pu recueillir & mettre ſous vos yeux les productions de ſon génie, ce n'eſt pas à nous qu'il appartient de le louer. Ce ſoin vous regarde, Lecteurs. Nous eſpérons que vous trouverez ici de quoi faire votre profit. La mine eſt ouverte; elle ne pouvoit ni reſter cachée, ni ſe perdre. Liſez donc, & reliſez encore; & ſi alors vous ne le goûtez pas, vous courez grand riſque de ne pas l'entendre. Dans ce cas, nous vous remettons aux ſoins de quelques autres de ſes amis, qui puiſſent vous ſervir de guides. Si vous n'avez pas beſoin de leur ſecours, vous êtes en état de vous guider vous-mêmes, vous & bien d'autres. Voilà l'eſpèce de Lecteurs que nous lui ſouhaitons. JEAN HEMINGES, HENRI CONDELLE.

Google

Tandis que ſa renommée parcourt l'univers, le ſouvenir de ſon ame généreuſe & ſenſible vit dans ſa patrie. On y raconte encore avec attendriſſement un trait de bienfaiſance, qui ſeul feroit adorer ſa mémoire, & lui donne un dernier & précieux avantage ſur ces Ecrivains qui ſemblent avoir mis toute la gloire de l'homme dans les talens, ſans ſe ſoucier de laiſſer après eux aucunes traces de la bonté de leur ame. Un jour, il viſitoit, après une longue abſence, une Dame qu'il avoit connue: il la trouva en deuil de ſon mari, chargée de trois enfans, & ruinée ſans reſſource par un procès qu'elle venoit de perdre. A la vue de cette famille plongée dans la misère, Shakeſpeare ſe ſent ému d'une tendre pitié. Il fuit, il vole chercher des ſecours; & bientôt il reparoît avec une ſomme conſidérable qu'il avoit empruntée: il embraſſe avec tranſport, la mère & les enfans, pleurans dans ſes bras. Tout autre cœur que le ſien, enchanté de lui-même, eût goûté alors le plaiſir de la bienfaiſance; mais lui, mécontent de

ce peu de bien qu'il faiſoit, il s'écrie en pleurant, par un deſir plus généreux encore que ſon action : *Oh, c'eſt à préſent, pour la première fois, que je voudrois être riche !* Voilà, à-peu-près, tout ce qu'on a pu ſauver de l'oubli dans la vie de cet homme illuſtre. L'hiſtoire fait peu d'attention à celle des grands Poëtes & des grands Philoſophes. Elle paſſe preſque toute entière dans le ſilence & l'obſcurité, & ſemée de faits auſſi peu mémorables que la vie du commun des hommes, elle eſt preſque auſſi promptement oubliée. Ce n'eſt que dans leurs écrits qu'ils laiſſent une trace brillante de leur exiſtence.

L'Europe commençoit à ſortir des ombres de ces ſiècles d'ignorance, qui venoient de paſſer lentement ſur ſa ſurface, & attendoit la venue des grands hommes, race céleſte qui devoit bientôt deſcendre du Ciel ſur la terre, comme les Dieux de l'âge d'or, & lui apporter les beaux Arts. C'étoit dans le tems que les Italiens, corrompus par un mauvais goût, couroient après de miſérables jeux de

mots, faiſoient tinter à leurs oreilles des Concetti puériles, & dédaignoient tout ce qui étoit naturel; qu'en France, on ſortoit à peine des repréſentations ſcandaleuſes des Myſtères & d'autres farces, auſſi ſcandaleuſes pour le goût; ce fut alors que parut Shakeſpeare, & que par un vrai miracle, l'Art des Plaute & des Sophocle, éteint depuis deux mille ans, fut reſſuſcité à Londres ou plutôt créé par lui, qu'il reçut l'empreinte de ſon génie, & qu'il mérita d'être nommé, l'art de Shakeſpeare, auſſi-bien que celui de Sophocle.

Créateur de ce genre nouveau, il ſentit qu'il avoit le droit d'agir en maître, & rejetta toutes les loix qui ne s'accordoient pas avec ſes grandes vûes & ſes vaſtes plans. Peintre de l'humanité, il embraſſa tout le genre humain. Il vit que les dernières claſſes de la ſociété pouvoient auſſi-bien que les plus élevées, lui fournir une foule de perſonnages intéreſſans. Tout ce qui étoit homme fut ſacré pour lui & parut digne à Shakeſpeare d'être admis ſur la ſcène avec les Rois, parce que les Rois lui parurent auſſi des hommes. Il les peignit

ſans farder leurs images : jamais il n'en fit ni des Héros, ni des demi-Dieux imaginaires ; mais toujours ſa plume ſincère les repréſenta fidèlement dans ſes écrits, tels qu'ils avoient exiſté ſur le Trône.

A la vue d'un pareil prodige, on ſeroit tenté de croire, qu'un démon familier plus merveilleux encore que celui de Socrate, put ſeul révéler à un jeune homme ſans expérience, preſque ſans éducation, ce grand ſecret de l'Art dramatique, inconnu alors dans tout l'univers, & que des nations entières cherchoient aveuglément depuis long-tems.

Sans modèles & ſeul dans le Champ des Arts, il fut contraint de tirer de lui-même les reſſources dont il avoit beſoin, & d'être ce que la nature l'avoit fait. Il ne connut, du-moins il ne voulut ſuivre d'autres règles, que celles qu'il puiſa dans la connoiſſance profonde du cœur humain, & il s'abandonna ſans crainte à ſon génie. Les circonſtances, il eſt vrai, ſecondoient ſes efforts : quand il s'élevoit à perte de vue, aux yeux de ſon ſiècle, perſonne alors ne

lui crioit qu'il s'égaroit ; & lorſqu'il étoit redeſcendu de cette hauteur, la critique ne venoit point avec ſon ciſeau fatal lui couper les ailes & lui impoſer la loi d'abaiſſer ſon vol. Dans cè tems, les peuples de l'Europe frappés d'étonnement à l'aſpect de ces mortels extraordinaires, étoient plus propres à admirer leurs grands hommes, qu'à les juger; & comme les peuples nouveaux de l'Amérique, ils les prenoient pour des Dieux.

Shakeſpeare eût ſans doute été moins original, ſi au lieu d'ouvrir le premier la carrière dramatique, il étoit venu un ſiècle plus tard. Il auroit trouvé une route déja frayée; il y ſeroit entré & l'auroit peut-être regardée comme l'unique chemin de la perfection. Il eût emprunté de ſes devanciers des beautés qu'il auroit cru ne devoir qu'à lui-même; & il auroit perdu quelques étincelles de ſon génie dans cette imitation involontaire.

L'étude des modèles que nous avons ſans ceſſe devant les yeux corrompt & altère en nous l'originalité de la nature. Nous prenons, à notre inſu, leur manière, leurs défauts ſur-tout &

bientôt, comme les Magiciens de la Féerie, ils nous transforment tout-à-fait ; nous ſommes déja métamorphoſés, que nous croyons être encore nous-mêmes.

Auſſi a-t-on remarqué, que les hommes vraiment originaux, ſont toujours venus les premiers ; ſont nés dans des ſiècles de ſimplicité, dans des tems à demi-groſſiers. Alors, il n'eſt point de bornes poſées, point de règles dans les Arts. Maîtres abſolus des opinions, leur génie, libre dans ſon eſſor, peut être impunément audacieux. Ils n'ont point reçu de loix, ils en impoſent à la poſtérité ; & lorſque quelques ſiècles d'intervalle ont rendu leurs noms encore plus vénérables, les générations qui ſuccèdent, viennent ſe traîner avec ſuperſtition ſur leurs traces : on révère juſqu'à leurs écarts, & ce ſeroit un ſacrilége que d'oſer s'avancer au-delà des limites où ils ſe ſont arrêtés.

C'eſt donc une choſe difficile, pour ne pas dire impoſſible, que d'être original dans un ſiècle très-éclairé. Alors, dès le premier pas, le talent ſe trouve arrêté ſous un amas

de règles & d'entraves; & s'il ſe trouve quelques génies, qui jaloux de leur liberté, oſent ſecouer ces entraves & s'aventurer ſans guide dans une route nouvelle, tout auſſi-tôt les beaux Eſprits, comme autant de fantômes effrayans, environnent & aſſaillent de toutes parts ces chercheurs de mondes.

On peut dire de ces grands hommes, qu'ils ont laiſſé en mourant des fers à leur patrie. C'eſt envain qu'on ſe reclame de la nature: la nature, elle-même, eſt condamnée aux pieds de ces idoles qu'elle avoit jadis inſpirées. La République des Lettres devient aſſervie à des tyrans. Il n'y a plus de liberté, & le génie ne peut ſe racheter de ſon eſclavage, même par des chef-d'œuvres.

Ainſi nous ſommes condamnés à ramper devant les grands hommes qui ſont venus avant nous. Troupeaux marqués du titre d'imitateurs, nous appartenons tous à des maîtres. Nos penſées, les élans de notre ame, tout eſt enchaîné; & cette ſervitude tranſmiſe à nos deſcendans, ſe perpétuera d'âge en âge, juſqu'à ce que quelque déluge de barbares,

quelques étonnantes révolutions, que le tems amène lentement pour les Arts, comme pour les Empires, viennent tout-à-coup changer la ſcène du monde, anéantir les grands modèles & leurs triſtes imitateurs, & reporter les Lettres au point où elles étoient avant Eſchile & Homère.

Quand le genre humain aura croupi pluſieurs ſiècles dans la ſtupidité; alors, il s'élevera ſans doute encore de nouveaux génies, qui pleins d'un feu céleſte, pourront reproduire les Arts, & inventeront de nouvelles règles, leſquelles deviendront à leur tour des loix ſacrées pour une poſtérité lointaine.

Mais, toujours l'imitation de la nature ſera un principe fondamental des beaux Arts; & il n'y a point de progrès à attendre d'une nation qui aura le malheur de s'écarter de ce modèle de toute perfection, en lui préférant les raffinemens & les graces étudiées de l'art. S'il eſt un peuple qui la cherche, qui la demande à ſes Ecrivains, à ſes Artiſtes, qui la révère & qui l'aime dans ſa ſimple & touchante beauté; ce peuple ſera récompenſé d'elle

d'elle par cette vérité dans ſes productions, cette originalité précieuſe, qu'elle n'inſpire qu'à ceux qui l'aiment avec tranſport. Là, les Peintres de la nature verront toujours leurs tableaux accueillis avec des cris d'admiration, s'ils ont retracé fidèlement ſes fières beautés: Là, ſes traits hardis ne ſeront point cenſurés par ces critiques froids & puſillanimes, qui toujours la meſurant avec des règles inſuffiſantes, trouvent giganteſques ſes nobles & majeſtueuſes proportions, & voudroient pour les juger belles, qu'elles fuſſent rabaiſſées aux petites idées qu'ils s'en ſont faites: mais elle n'exiſte nulle part ſous la forme qu'ils lui prêtent; & leur imagination trop débile pour embraſſer cette grande image, eſt condamnée à ne la connoître jamais.

Quand les hommes égarés par leur inconſtance & corrompus par les faux agrémens de l'art, ſe furent dégoûtés des charmes de la ſimple nature; pour réveiller leur amour, ils imaginèrent de l'embellir. Ils crurent la perfectionner en chargeant ſa beauté antique de fleurs & de parures

modernes. A peine fut-il poſſible de la reconnoître ſous ces vêtemens étrangers, & voilà ce qu'ils appellèrent peindre la belle nature; mais ſa beauté eſt comme celle des graces, qu'il faut peindre nues: vouloir l'embellir, c'eſt la défigurer: ſon plus bel ornement, eſt d'être la nature.

DISCOURS

Extrait des différentes Préfaces, que les Éditeurs de SHAKESPEARE *ont miſes à la tête de leurs Éditions.* (1)

LE tems ſeul peut mettre le ſceau à la réputation des ouvrages de génie, & ce n'eſt que par une ſuite d'obſervations, de comparaiſons répétées, qu'on apprend à meſurer

(1) Nous donnons ici l'extrait de ce qui nous a paru le plus intéreſſant dans les Préfaces que Rowe, Pope, Warburton, Theobald, Hanmer, Johnſon, Sewell, &c. ont miſes à la tête des différentes éditions de Shakeſpeare. Nous n'avons ajouté que quelques idées, quelques phraſes néceſſaires au développement ou à la liaiſon de ces morceaux épars.

les forces de l'eſprit humain, à apprécier la valeur de ſes productions.

Shakeſpeare, dont la réputation compte déja deux ſiècles, a paſſé le terme qui décide & fixe ordinairement le mérite littéraire. Le goût a varié, les mœurs ont changé; & tous ces changemens, loin d'affoiblir le ſuccès de ſes Ecrits, n'ont fait qu'accroître & aſſurer ſa gloire. Une foule d'Ecrivains dramatiques ſe ſont ſuccédés ſur la ſcène Angloiſe; aucun ne l'a déplacé du double trône où il reçoit les hommages d'une des nations les plus éclairées de l'Europe. Si l'enthouſiaſme des Anglois pour ce Poëte n'eût été qu'une folle prévention, née de l'ignorance & de l'aveuglement, le tems auroit à la fin diſſipé l'illuſion: les ſentimens qui ne tiennent qu'à la ſurpriſe, ſont bientôt épuiſés; l'ame n'aime à ſe repoſer que ſur les fondemens ſtables du vrai.

Shakeſpeare plaît & plaira toujours, parce qu'il l'emporte ſur tous les Ecrivains, comme Peintre de la vérité & de la nature: il plaît par la magnificence, la fraîcheur, la

fécondité de ſa Poéſie, qui n'eſt point un art, mais, comme les prophéties des Sybilles, ſemble une véritable inſpiration. Il plaît parce qu'il offre à ſes Lecteurs un miroir fidèle de la vie & des mœurs, des tableaux vrais de l'homme dans tous les états, dans tous les mouvemens & toutes les ſituations de ſon ame. Il plaît, parce qu'il a réuni les deux facultés les plus rares de l'invention & les deux ſources principales de l'intérêt dramatiques ; celle de former les caractères, & celle d'imiter au naturel les paſſions & leur langage.

Ses caractères ſont le produit de l'humanité, telle qu'elle ſe préſente dans tous le tems & dans tous les lieux. Ses perſonnages parlent & agiſſent par l'impulſion des paſſions univerſelles qui affectent tous les cœurs.

L'étendue & la généralité de ſes caractères ne nuiſent en rien à la diverſité bien marquée qui les ſépare. On ne trouvera point chez lui ces inſipides copies, qui ayant entr'elles une reſſemblance fatigante, une même phiſionomie & un certain air de famille, ne ſont que la

même image multipliée ſans ceſſe & ſucceſſivement réfléchie l'une de l'autre, & qui s'affoibliſſant toujours deviennent à la fin froides & auſſi effacées, que l'écharpe tiſſue des pâles rayons de la Lune, dont Iris ſe ceint quelquefois dans ſes meſſages nocturnes. Les perſonnages de Shakeſpeare ſont autant d'originaux qui ont une exiſtence à part, comme les individus réels de la ſociété. Tant de vie & de variété y reſpire ; chacun ſe ſoutient & ſe reſſemble ſi conſtamment dans le cours de ſes pièces, que ſi on les imprimoit, a dit Pope, ſans noms de perſonnages, un Lecteur attentif les reconnoîtroit tous & pourroit rétablir leurs noms, ſans avoir à craindre de ſe méprendre.

Réunir dans une intrigue un Amant, ſa Maîtreſſe & ſon rival, les aſſervir à des devoirs tyranniques & contradictoires, les embarraſſer dans une multitude d'intérêts oppoſés; mettre tour à tour dans leur bouche les hyperboles de la joie & les éclats du déſeſpoir; les plonger dans un malheur dont on n'a jamais vu d'exemple & les en retirer par des moyens

également inouis ; charger encore les caractères, en exagérer les vertus & les vices, déguiſer les paſſions les plus naturelles, les incidens les plus ordinaires, de manière que ceux qui les ont vus ſur le Théâtre, ne les retrouvent nulle part dans le monde ; voilà trop ſouvent la carrière où s'épuiſent les efforts de nos dramatiques modernes. Shakeſpeare a pris ſes perſonnages dans la ſociété, dans l'eſpèce humaine, & les a tranſportés vivans ſur le Théâtre ; ſon Dialogue eſt preſque toujours déterminé par les incidents qui l'amènent, toujours naturel & plein de ſimplicité. Ce n'eſt point un entretien Romaneſque & biſarre entre des êtres factices (1) que l'Auteur a gonflés d'un

(1) On peut remarquer que les plus anciens Poëtes d'une nation conſervent ordinairement leur réputation, tandis que ſouvent ceux des générations ſuivantes ſont oubliés, après avoir joui d'une célébrité paſſagère. Les premiers copient la nature immédiatement. La reſſemblance avec l'original eſt parfaite ; mais ceux qui viennent après, & que

que ces opérations inconcevables par leſquelles elle ſemble anéantir elle-même la forme de ſon être, pour s'en donner une autre à ſon gré.

Shakeſpeare, en inventant les caractères d'Hamlet, de Macbeth, du Roi Lear, &c. &c. reſſentit réellement leurs paſſions & tous les combats qui en ſont la ſuite. La lecture de ſes ouvrages a donné lieu à une obſervation générale & pleine de vérité. C'eſt que toute les fois qu'un diſcours d'un perſonnage continue d'être intelligible & convenable, après qu'on a ſubſtitué la troiſième perſonne à la première ſans avoir beſoin de la parenthèſe : *il dit, il répondit*, (1) c'eſt une vraie narration,

(1) L'Auteur Anglois cite en exemple ces deux vers du Cid :

Je demeure immobile, & mon ame abattue,
Cède au coup qui me tue.

Si l'on change le *je* en *il*, on voit que ces vers vont également bien dans la bouche d'un homme qui raconte : d'où il conclut qu'ils ne ſont pas l'ex-

une deſcription; mais rarement le langage de la paſſion même : combien de Poëtes célèbres ne ſoutiendroient pas cette épreuve!

Pourquoi donc, dira-t-on, applaudiſſons-nous tous les jours à des Tragédies qui excitent en effet des ſentimens très-vifs, & qui pourtant ſe trouveroient défectueuſes, ſi on leur faiſoit ſubir l'épreuve dont nous venons de parler? La raiſon en eſt dans l'organiſation de l'homme. Par les ſages & bienfaiſantes inſtitutions de la nature, rien n'eſt ſi aiſé, que d'éveiller dans notre ame les émotions ſympathiques, qui nous portent à nous intéreſſer au bonheur ou au malheur des autres. Pour peu qu'il ſe préſente quelques circonſtances propres à émouvoir la triſteſſe ou la joie, & qui tirant l'ame de ſon état habituel d'indifférence la diſpoſent à une extrême ſenſibilité, il ne faut que le plus léger incident, la plus légère

preſſion vraie du perſonnage même qui reſſent la paſſion :

Il demeure immobile & *ſon* ame abattue,
Cède au coup qui *le* tue.

expreſſion, pour exciter notre intérêt, pour mettre en mouvement notre ſympathie. Or, il ſe trouve dans les Ouvrages dramatiques pluſieurs moyens qui conduiſent l'ame à cet état de tendreſſe, comme l'élégance de l'expreſſion, l'harmonie de la compoſition & la beauté des images : ces cauſes travaillent enſemble ſur l'ame. La vue de certains évènemens que nous chériſſons pour leur reſſemblance avec ceux de notre vie, le rapport qu'ils ont avec la ſituation actuelle de notre cœur, agiſſent rapidement ſur notre imagination ; elle forme & ſe figure des caractères, tels que le Poëte a eu l'intention de les peindre ; prévenu d'une douce ſympathie, notre cœur s'intéreſſe à leurs deſtinées, & ne demande qu'à épouſer leurs paſſions.

Cette illuſion en impoſe toujours aux perſonnes douées d'une imagination vive, & facile à remuer. Elle agit ſur-tout avec force au Théâtre, où l'effet de la pièce eſt ſoutenu & fortifié par tout l'appareil de la ſcène, par le coſtume des habillemens, par le jeu des Acteurs.

Voilà pourquoi des hommes d'un diſcernement éclairé & d'un eſprit ſuffiſamment cultivé, différent quelquefois tant l'un de l'autre, & ſouvent d'eux-mêmes, dans leurs opinions ſur les ouvrages de goût. L'imagination eſt une faculté d'une nature ſi fléxible & ſi variable, que dans un tems elle ſera animée & féconde en images, & dans un autre froide & languiſſante. Dans un de ces momens heureux, elle embellira un ouvrage médiocre des ornemens de ſa propre richeſſe, &, par ce preſtige, elle nous ſurprendra des applaudiſſemens qui ne ſont nullement dûs à l'Auteur. Dans un autre moment de ſtérilité & d'apathie, elle ſera avare & dédaigneuſe & refuſera même le degré d'aſſiſtance, dont elle doit aider tout ouvrage, pour le goûter & juger de ſon prix. Quelques idées nous frappent; ces idées aſſemblent un groupe d'images dans notre ame, elles nous plaiſent; & dans la chaleur de cette opération intérieure, nous n'appercevons pas que le tableau qui nous charme eſt notre ouvrage plutôt que celui de l'Ecrivain: ſommes-nous de ſang froid,

le fantôme qui nous avoit plu, s'évanouit : nous ſommes honteux d'un plaiſir reſſenti ſans cauſe & des éloges que nous avons trop libéralement prodigués.

En général une grande partie du plaiſir que nous font la Poéſie & les ouvrages bien écrits, ne dépend pas moins de la diſpoſition de l'ame, que du mérite intrinsèque de l'ouvrage même : mais fuſſiez-vous dans un état de froideur ou de ſenſibilité, euſſiez-vous l'imagination vive, ou lente & rébelle : Shakeſpeare maîtriſe, émeut votre ame & vous intéreſſe malgré vous. D'où lui vient donc cette puiſſance ? C'eſt qu'au lieu de décrire il imite, & qu'il fait entendre dans la bouche de ſes perſonnages le langage vrai des paſſions ; toutes obéiſſent à ſon génie, les violentes comme les douces, celles qui ſont bienfaiſantes comme celles qui tendent à nuire.

On a bien vu des Auteurs, des Acteurs, réuſſir à en imiter quelques-unes : mais falloit-il en exprimer d'autres ; ils devenoient roides & empruntés, & n'avoient plus ni vérité, ni naturel. Tel ſera capable

de rendre d'une manière énergique les caractères de courage & d'intrépidité, qui ne pourra deſcendre & ſe plier aux caractères plus ſenſibles & plus tendres; un autre, au contraire, ſe pénètrera ſans peine de ces affections douces, qui ne pourra s'élever à la hardieſſe du héros, ni à la grandeur d'ame du patriote. D'autres ſavent ſe paſſionner dans une grande occaſion & parler le langage de la nature dans une ſituation forte & pathétique. L'antiquité n'a point eu d'Ecrivain qui ait poſſédé ce talent comme Euripide. Son ame entière ſemble agitée, tourmentée par la violence de la paſſion qu'il imite. Ce n'eſt plus Euripide, c'eſt Médée, c'eſt Oreſte qu'on entend & qu'on voit. Shakeſpeare a la gloire d'égaler le Poëte Grec dans ces élans, dans ces morceaux de véhémence & d'énergie : mais il a de plus qu'Euripide, le talent plus rare d'imiter la paſſion dans tous ſes degrés & ſous toutes ſes faces; il ſait en modérer ou en accelerer l'impétuoſité, à proportion de l'influence que doivent avoir ſur elle les autres cauſes, les autres évène-

mens acceſſoires. Doué d'une ſenſibilité rare & d'une étonnante fléxibilité d'ame, qui prend toutes les impreſſions, toutes les formes, il eſt comme le Protée de l'Art dramatique.

Peu importe après cela qu'on diſe, que les pièces de Shakeſpeare ne ſont à la rigueur ni des Tragédies, ni des Comédies. Elles ſeront ſi l'on veut des compoſitions d'un genre à part, mais elles n'en ſont pas moins le tableau de ce monde dans ſon état naturel & dans ſon cours ordinaire, où le bien & le mal, la triſteſſe & la joie ſe ſuivent & ſe mêlent dans une multitude infinie de combinaiſons; elles ſont la fidèle image de la ſociété, où la fortune de l'un eſt la ruine de l'autre, où l'homme de plaiſir court gaiment à ſes vignobles, tandis qu'un ami ſuit en pleurant le cercueil de ſon ami.

Dans ce cahos d'objets & d'évènemens divers, les anciens Poëtes choiſirent pour ſujet de leurs fictions, les uns les crimes des hommes, les autres leurs folies; ceux-ci les grandes viciſſitudes de la vie, ceux-là ſes détails domeſtiques, ſes incidens familiers. Delà

ces

ces deux genres d'imitation connus ſous les noms de Tragédie & de Comédie, & qui tendent à produire des effets contraires par des moyens oppoſés. On a fait un reproche à Shakeſpeare d'avoir confondu ces deux genres, regardés ordinairement comme incompatibles. On a dit: » Les pleurs de Melpomène » & la gaité de Thalie ne ſe concilient point en» ſemble : l'ame navrée des impreſſions pro» fondes de la terreur, de l'indignation, de » la pitié, n'eſt point en état de goûter les » plaiſanteries d'une ſcène comique : Elle ne » peut, fléxible comme les traits du moder» ne Roſcius, (1) ſe diviſer également entre » le rire & la douleur. «

Cette méthode eſt ſans doute contraire aux préceptes établis par Ariſtote, à l'exemple conſtamment ſuivi par les anciens ; mais vouloir condamner Shakeſpeare d'après ces règles, c'eſt juger un Républicain ſur les loix d'une Monarchie étrangère. Si ce grand

(1) Voyez la gravure du célèbre Garrick repréſenté entre les deux Muſes du Théâtre.

homme étoit né dans Athènes, & qu'il eût oſé introduire ſur la ſcène ces repréſentations plus grandes, plus vaſtes que celles d'Euripide & de Sophocle, à la vue de ces imitations ſi fidèles, ſi reſſemblantes au ſpectacle du monde, eſt-il certain qu'Ariſtote n'eût encore voulu adopter d'autres principes, que ceux de Sophocle & d'Euripide? Et quand il ſe ſeroit égaré juſqu'à méconnoître ce genre nouveau, en ſeroit-il moins beau, moins conforme à la nature?

C'eſt par un véritable abus, que la critique s'eſt emparée de l'empire des Lettres, & qu'elle s'arroge le droit de ſubjuguer les opinions, de conſacrer un genre, & de proſcrire tel ou tel autre à ſon gré: c'eſt une ſuperſtition que de s'aſſujettir à cette chimérique autorité, & il eſt toujours permis d'appeller du tribunal du critique qui impoſe des loix, aux loix mêmes de la nature.

Si l'on objecte, que ces changemens de ſcène & de ton, ne ſervent qu'à interrompre le développement & le progrès des paſſions, que l'évènement principal ne peut plus être amené

par la gradation régulière des incidens qui le préparent, & que l'émotion ſans ceſſe affoiblie par des contraſtes oppoſés, doit s'anéantir à la fin, & nuire à l'intérêt & à l'effet de la pièce; on peut répondre, Shakeſpeare à la main, qu'il ſait triompher des obſtacles qu'il s'eſt créés lui-même; qu'il ſait par la force de ſon génie maîtriſer l'imagination au point de produire toujours l'effet qu'il ſe propoſe; que le rire & les pleurs ſont à ſon commandement, & que notre ame dans ſes mains reçoit ſucceſſivement toutes les affections qu'il lui plaît d'inſpirer; que c'eſt ce mélange même, qui rapproche davantage ſes Drames de la vérité, & de ce qui ſe paſſe tous les jours ſous nos yeux. On peut répondre que ſa méthode fut bonne, puiſque les hommes de toutes les nations conviennent, qu'il n'eſt point de pièces qui faſſent plus d'effet & d'illuſion à la repréſentation que les ſiennes : & que dans le ſilence même du cabinet, leur lecture inſpire plus d'intérêt, plus d'émotion, que celles d'aucun autre Poëte. (1)

(1) C'eſt d'ailleurs un ſacrifice que Shakeſpeare

Tous ſes ſujets, ſoit hiſtoriques, ſoit fabuleux, ſont attachans, ſont tous pleins de cet intérêt preſſant qui nous entraîne vers le dénouement. Nul Ecrivain, depuis Homère, n'a poſſédé autant que lui le talent d'exciter en nous cette curioſité vive & inſatiable, qui ne s'arrête & ne repoſe point, qu'elle ne ſoit ſatisfaite.

L'appareil & la pompe du Spectacle dont il a chargé ſes pièces, ont le même but. A meſure que l'eſprit s'éclaire, le plaiſir paſſe

---

fut forcé de faire au goût du peuple qu'il vouloit intéreſſer. La Tragédie n'étant au fond, que l'hiſtoire miſe en action, les Anglois ne veulent rien perdre des incidens & du ſpectacle que le ſujet peut faire naître. Auſſi le Poëte n'a-t-il preſque pas lié toutes ces ſcènes épiſodiques à l'action, & on pourroit les détacher de la pièce, ſans quelle en ſouffrît. Il ne les employoit que pour égayer & repoſer l'ame des Spectateurs, fatiguée des ſecouſſes violentes quelle avoit reçue des ſcènes terribles ou pathétiques; bien sûr de reprendre ſon empire dès qu'il le voudroit, & de faire pâlir de terreur ces viſages, qu'il venoit d'épanouir par une ſcène comique.

des yeux à l'oreille ; mais au déclin des Arts, il repaſſe de l'oreille aux yeux. Les hommes pour qui Shakeſpeare écrivoit, ſe connoiſſoient mieux en cérémonies publiques, en pompes triomphales ou funèbres, qu'en poéſie ; & peut-être avoient-ils beſoin de quelques incidens extérieurs & viſibles pour bien ſaiſir & ſuivre le Dialogue. Shakeſpeare cherchoit à plaire ; il en ſavoit les moyens : il a tellement captivé le goût de ſa nation, que ſur le Théâtre Anglois, les Acteurs ne doivent pas moins agir que parler, & que les plus beaux vers ſans action, glaceroient le Spectateur. (1)

Shakeſpeare a des défauts, ſans doute, qu'on ne peut ſauver des arrêts de la critique : mais il n'a beſoin d'autre indulgence, que de celle qu'on doit à tous les chef-d'œuvres de l'homme. Pour ceſſer de s'étonner que ſes

(1) Voilà pourquoi nous trouvons tant de ſpectacle dans ſes pièces. Tous ces tableaux, toutes ces images repréſentent le naturel, augmentent l'illuſion, & plaiſent aux Anglois.

défauts ſoient oubliés ou ſoufferts par une nation qui connoît le Caton d'Adiſſon, il ſuffit de ſavoir lire Adiſſon & Shakeſpeare ou de les voir jouer l'un & l'autre. Le *Caton* eſt plein d'une foule de beautés, qui font eſtimer ſon Auteur : mais nous n'y trouvons rien, qui nous faſſe connoître les ſentimens & les actions de l'homme : ce ſera ſi l'on veut la plus belle production du jugement uni à la ſcience : mais l'Othello de Shakeſpeare eſt le fruit mâle & vigoureux de l'obſervation fécondée par le génie. Caton offre un tableau impoſant de mœurs factices, & de ſentimens héroïques exprimés en vers élégans & harmonieux ; mais c'eſt en vain que la crainte reſſerre, ou que l'eſpérance épanouit le cœur du héros : les mouvemens dont il eſt agité, ne ſe communiquent point à l'ame du Spectateur. L'art à chaque moment décèle le Poëte, & ſous le Caton qui paroît ſur la ſcène, on voit ſans ceſſe Adiſſon.

On peut comparer ſon ouvrage, & celui de tout Poëte correct & régulier qui lui reſſemble, à un jardin bien deſſiné, planté avec

art, parfumé de fleurs. On s'y plaît un moment, on ſoûrit en entrant à tous ſes agrémens : mais ſa froide ſymétrie laiſſe le cœur ſans émotion, & l'imagination ſans intérêt. La compoſition de Shakeſpeare offre une vaſte forêt dont l'impoſante majeſté attache & captive l'imagination par une variété immenſe, où les chênes étendent leurs branches inégales, où les pins s'élevent dans les airs, quelquefois entremêlés de ronces & d'épines ſauvages, mais dans mille endroits ombrageant à leur pied le myrthe & la roſe. Au lieu de ces petites raretés, précieuſes par l'élégance des formes & par l'éclat du poli, Shakeſpeare ouvre une mine inépuiſable d'or & de diamans, incruſtés quelquefois dans la terre, & mêlés de quelques ſubſtances groſſières.

Parmi les reproches dont l'envie a fait tant de bruit, il en eſt pluſieurs qui ne méritent pas de réponſe, & d'autres où ſon procès, s'il eſt jugé, ne l'eſt pas ſans appel. On l'accuſe, par exemple, d'avoir violé les unités dramatiques, & d'avoir peu reſ-

pecté ces règles inſtituées par l'autorité réunie des Poëtes & des Critiques ; mais ſi l'on examine ſans prévention les principes ſur leſquels on a fondé les unités de tems & de lieu, peut-être ces règles perdront-elles un peu de la vénération qu'elles ont obtenue, & l'on trouvera qu'elles donnent plus de peine au Poëte, que de plaiſir au Spectateur.

» On regarde comme impoſſible de ſuppoſer » qu'une action, qui a duré des mois & des an- » nées, puiſſe ſe paſſer dans l'eſpace de trois » heures ; ou que le Spectateur puiſſe croire » qu'il reſte aſſis dans un théâtre, tandis que des » Ambaſſadeurs vont d'une Cour à l'autre, » tandis qu'on lève des armées, qu'on aſſiége » des villes. Une fauſſeté évidente révolte l'eſ- » prit, & la fiction perd ſon charme, dès qu'elle » s'éloigne de la vraiſemblance.

» Les limites étroites du tems, ajoute-t-on, » ont néceſſairement déterminé celles du lieu. » Le Spectateur qui a vu le premier acte à Ale- » xandrie, ne peut ſuppoſer qu'il ſe trouve à » Rome au ſecond : il ſait, à n'en point dou- » ter, qu'il n'a pas changé de place & que

» les lieux n'ont pû changer d'eux-mêmes. «

Voilà les objections triomphantes, dont la critique accable le Poëte qui ſe permet ces irrégularités; mais il eſt tems de leur répondre, d'après l'autorité de Shakeſpeare & de la raiſon, qu'ils érigent en principe inconteſtable, une aſſertion démentie tous les jours par le ſentiment, & qu'ils bâtiſſent des raiſonnemens & des règles ſur une véritable chimère.

Jamais en effet l'illuſion n'eſt parfaite, jamais aucune repréſentation n'a été priſe pour l'action réelle.

Quel Spectateur, au moment où la toile ſe léve, s'imagina jamais être réellement à Alexandrie, & qu'en venant au ſpectacle, il a fait le voyage d'Egypte, ou qu'il eſt contemporain de Cléopatre & d'Antoine? Certes, un homme dont l'eſprit ſe prêteroit à toutes ces ſuppoſitions, pourroit les pouſſer beaucoup plus loin. S'il prend une fois le théâtre pour le Palais des Ptolemées, qui l'empêchera de le prendre, au bout d'une demi-heure, pour le Promontoire d'Actium? L'illuſion, dès qu'elle a

franchi ce premier pas, ne doit plus s'arrêter ni connoître de bornes certaines. Le Spectateur, perſuadé que ce Comédien qu'il connoît eſt Alexandre ou Céſar, qu'une ſalle éclairée par des bougies eſt la plaine de Pharſale ou les bords du Granique, eſt néceſſairement dans un état de délire & jetté loin des limites de la raiſon & de la vérité. Il eſt impoſſible qu'un homme, dont l'imagination ſera exaltée à ce point, ſonge à compter les minutes, & à meſurer le tems la montre à la main.

La vérité eſt, que les Spectateurs ſont toujours dans leur bon ſens, & qu'ils n'oublient jamais que le théâtre, eſt un théâtre, & les Acteurs, des Comédiens. Ils viennent pour voir repréſenter une action; cette action doit ſe paſſer quelque part, mais les divers incidens qui complettent une fable, peuvent être placés dans des lieux éloignés l'un de l'autre. Où eſt en effet l'abſurdité de ſuppoſer, que le même lieu qu'on connoît pour être un théâtre moderne, repréſente Athènes dans un inſtant, & Syracuſe dans un autre?

De même qu'on ſuppoſe le lieu, on peut étendre le tems. La plus grande partie de la durée qu'exige la fable de la pièce, s'écoule dans les entr'actes; car la portion de l'action, qui eſt repréſentée dans chaque ſcène, n'a qu'une durée égale à celle de la réalité même. Si dans le premier acte les préparatifs de la guèrre contre Mithridate ſont ſuppoſés ſe faire à Rome, l'évènement de la guerre peut bien au dénouement être ſuppoſé ſe paſſer au Pont même. Nous ſavons qu'il n'y a ni guerre, ni préparatifs; que nous ne ſommes ni à Rome, ni au Pont; que ce n'eſt ni Mithridate, ni Lucullus qui ſont devant nous. Le Drame nous préſente des imitations ſucceſſives d'actions ſucceſſives; pourquoi la ſeconde imitation ne nous repréſenteroit-elle pas une action arrivée pluſieurs années après la première; ſi toutes les deux ſont tellement liées l'une à l'autre, qu'il n'y ait que le tems qui les ſépare. Le tems eſt de tous les modes de l'exiſtence, celui qui obéit le plus facilement à l'imagination: un eſpace de pluſieurs

années ſe conçoit auſſi aiſément, que le paſſage de quelques heures.

Si l'on demande, quelle impreſſion peut faire un Drame auquel on ne croit pas; on répond, qu'il nous intéreſſera toujours comme la peinture vraie d'une action ou d'un état réel, comme la repréſentation fidèle des affections que le Spectateur éprouveroit, s'il étoit dans la ſituation où ſe trouvent les perſonnages. Si nous ſommes émus, ce n'eſt pas que nous penſions, que ce ſont des malheurs réels dont nous ſommes témoins. L'illuſion ne vient pas de ce que nous croyons malheureux les Acteurs qui ſont devant nos yeux; mais de ce qu'en ce moment nous nous imaginons malheureux nous mêmes: nous gémiſſons ſur la poſſibilité & non ſur la préſence de l'infortune, comme une tendre mère pleure ſur ſon enfant qui lui ſoûrit, en ſongeant que la mort peut le lui enlever. Le plaiſir que nous donne la Tragédie, naît du ſentiment même que nous avons de la fiction: Si nous croyions voir en effet des trahiſons & des meurtres,

nous en ſerions révoltés & nous fuirions les ſpectacles avec horreur.

Toute imitation produit en nous un ſentiment de peine & de plaiſir, non parce qu'on la prend pour la réalité, mais parce qu'elle la rappelle à notre idée. Lorſque l'imagination eſt agréablement remuée par la peinture d'un beau payſage, imaginons-nous pour cela, que nous allons jouir de l'ombre des arbres que nous voyons peints, & nous rafraîchir aux fontaines que nous offre le tableau? Non; mais nous penſons au plaiſir qu'il y auroit à voir couler ces fontaines, à entendre leur murmure, à repoſer ſous ces ombrages, à reſpirer leur fraîcheur.

Il eſt évident que l'eſprit n'eſt jamais trompé par l'imitation, au point de la prendre pour la réalité; & dès-lors, on peut, ſans bleſſer la raiſon, ſuppoſer qu'une eſpace de tems plus ou moins long s'eſt écoulé entre les actes, & que l'Auditeur d'un Drame ne tient pas plus de compte de la durée de l'action, que celui qui lit une hiſtoire, où dans une heure il voit paſſer ſous ſes yeux la vie

entière d'un Héros, & les révolutions d'un Empire.

Outre ces deux unités impoſées par les anciens; & dont les pénibles entraves ont fait tant de fois gémir les modernes, il en eſt une troiſième, ſeule eſſentielle dans les ouvrages dramatiques, c'eſt l'unité d'action. Celles de tems & de lieu, fondées ſur de fauſſes ſuppoſitions, contraires à la vérité & au mécaniſme de nos opérations intellectuelles, ne ſervent qu'à rétrecir l'étendue naturelle du Drame, à diminuer par-là ſa variété, ſon intérêt & nos plaiſirs, & à faire tomber dans mille invraiſemblances, ſouvent plus choquantes, que celles qu'on veut éviter. On doit donc peu regretter que Shakeſpeare ait ignoré ces prétendues règles, ou que les connoiſſant, il les ait dédaignées.

Il eſt dans le génie de la poëſie un eſprit d'indépendance, trop jaloux de ſa liberté, pour ſouffrir qu'on l'enferme dans cette multitude de règles : quiconque voudra le ſoumettre à tant d'entraves, lui fera perdre à la fois ſa force & ſa grace, ces dons de la nature, que

ne peuvent donner la ſcience & les maîtres. C'eſt comme ſi, pour avoir d'excellent miel, vous coupiez les aîles à vos abeilles, & que les empriſonnant dans leur ruche, vous en ſemiez l'entrée de fleurs de votre choix, & que vous auriez jugées les plus ſuaves & les plus propres à donner des ſucs exquis. Il faut qu'elles vaguent dans vos champs & dans vos jardins, qu'elles choiſiſſent elles-mêmes les fleurs qui leur plaiſent; c'eſt à elles qu'il faut laiſſer le ſoin de les diſtinguer à leurs odeurs, à leurs eſprits, de conſtruire l'édifice merveilleux de leurs cellules, & de compoſer leur miel avec des travaux infinis, & avec un diſcernement dont elles ſeules ſont capables.

Pour mieux apprécier les travaux de tout Artiſte, il faut les reporter au ſiècle où il a vécu, & comparer ſes ſuccès avec ſes moyens. On aime à ſavoir ce qu'il tient de ſes talens naturels, & ce qu'il doit à des ſecours étrangers.

L'Angleterre, au tems de Shakeſpeare, luttoit encore contre la barbarie : la Littérature

& l'étude étoient bornées aux Savans de profeſſion & aux perſonnes du plus haut rang : le commun de la nation étoit ſans lumières & ſans goût. Pour intéreſſer de pareils Auditeurs, il falloit mêler aux évènemens ordinaires de la vie quelques aventures étranges & fabuleuſes. La Poéſie dramatique plus que toute autre production de l'eſprit eſt dans l'obligation de ſe rabaiſſer au ton de la multitude, parce que ſes ſuccès dépendent davantage des ſuffrages & de la faveur populaires.

Shakeſpeare céda quelquefois à ce torrent invincible : il ne pouvoit en tout s'élever au-deſſus de ſon ſiècle, ſous peine de n'avoir aucun ſuccès. D'ailleurs, il étoit Comédien & obligé de ſe plier aux intérêts & aux caprices de la troupe à laquelle il appartenoit. Détenu dans ces entraves de toute eſpèce, il obéiſſoit malgré lui à l'aſcendant de ſon ſiècle & à la néceſſité de ſon état. Mais ſouvent il briſoit ſa chaîne ; & même dans ce rôle de contrainte & d'humiliation, ſon génie reſſemble à ces héros que les Romans repréſentent traveſtis en ſimples Bergers ; un certain air de grandeur

le

le trahit toujours & décèle ſa haute origine. La plupart des expreſſions libres & indécentes, qui ſe rencontrent dans ſes écrits, ſont l'ouvrage des Comédiens qui les ont ajoutées & multipliées après ſa mort; & il eſt à remarquer qu'il mit toujours ces pointes & ces miſérables équivoques dans la bouche d'hommes groſſiers & ignorans. Si dans le *Marchand de Veniſe*, on voit un payſan débiter de méchans bons mots, Shakeſpeare a introduit un homme ſenſé qui s'écrie! » Qu'il » eſt aiſé à un fou de jouer ſur les mots! «

Paſſez-lui ces taches, qui ſont l'empreinte de ſon ſiècle, nul Auteur depuis Homère n'a autant inventé; aucun n'a pouſſé ſi loin ſes ſuccès dans le genre qu'il avoit découvert, & n'a enrichi ſon pays & ſon art d'autant de créations nouvelles.

C'eſt lui, qui eſt appellé à juſte titre le créateur du Théâtre de ſa nation, Théâtre vraiment original & nouveau, qui n'eſt point une imitation ni de celui des Grecs, ni d'aucun Théâtre de l'Europe. Avant lui il n'avoit paru dans la Tragédie ni dans la

Comédie aucun eſſai ſupportable : pour connoître ſeulement de nom les ouvrages de ce genre antérieurs aux ſiens, il faut recourir aux Antiquaires, aux Bibliographes, qui ne les recherchent qu'à cauſe de leur rareté. Shakeſpeare tira du néant toutes les parties eſſentielles du Drame, & les porta au plus haut point de perfection. L'Art dramatique reçut de ſon génie toute l'énergie, tout le charme, tout l'intérêt dont il eſt ſuſceptible : la forme, les caractères, le dialogue, la pompe, la vérité du Théâtre Anglois, tout lui appartient. Il eſt encore le vrai modèle du ſtyle tragique, & de cette harmonie qui ſe fait ſentir dans les vers blancs, de cette variété qui les diſtingue des vers héroïques, & qui en les rapprochant du langage ordinaire, les rend plus propres à fixer l'attention ſans fatigue, & plus convenables à l'action & au dialogue.

Shakeſpeare a proportionné le ſtyle à la grandeur du ſujet, à la force de la ſituation, à la qualité des perſonnages. Toujours jaloux d'être naturel & vrai, il a

ſenti la néceſſité d'introduire cette variété de ton dans ſes pièces. Comme il peint tous les états, toutes les conditions, tous les degrés des paſſions, il a fallu tantôt élever, tantôt rabaiſſer les idées & l'expreſſion. L'homme paſſionné & l'homme de ſens froid, ne doivent pas parler le même langage. Le Monarque au ſein de ſa famille, & dans l'ombre de la vie domeſtique, s'exprime avec plus de ſimplicité, que ſous le dais du Trône : il ne traite pas ſon épouſe & ſes enfans avec cet air d'appareil & de majeſté qui lui ſied au milieu d'une aſſemblée de Miniſtres & d'Ambaſſadeurs étrangers. Dans les grands intérêts, dans une ſituation forte, dans une deſcription noble & impoſante, Shakeſpeare écrit en vers de dix ſyllabes pleins de métaphores, d'images, & d'idées énergiques. Dans une ſcène où la paſſion eſt calme, ce ſont encore des vers de dix ſyllabes, mais moins pompeux & moins brillans, ſouvent entremêlés d'autres vers de meſure différente. Si la ſcène n'eſt occupée que par des perſonnages ſubalternes, ils par-

lent en proſe ſimple & familière. Ainſi le ſtyle eſt toujours aſſorti au ſujet de la ſcène, à la qualité du perſonnage, & à l'état de ſon ame; & l'on ne voit point chez lui des détails domeſtiques & des idées communes maſquées d'un ſtyle guindé qui ment à la vérité & à la nature.

Quelquefois ſous ſa plume les termes communs reçoivent une ſignification toute nouvelle, qui n'eſt autoriſée ni par l'uſage, ni même par l'analogie; ſoit que, comme a dit un Anglois, la langue manquât ſous ſon génie; ſoit que dominé par le ſtyle ampoulé qui régnoit alors, & dont il ſentoit le vice, il ſe crût obligé de déguiſer quelquefois une expreſſion trop familière par un tour forcé; ſoit qu'emporté par la fougue de ſon imagination & par l'aſcendant de ſon ſujet, lorſqu'il jettoit ſes penſées ſur le papier, il ſaiſît les premières expreſſions qui s'offroient à lui, & que rencontrant pluſieurs de ces équivalens qui appartiennent à une idée principale, il les jugeât auſſi-tôt parfaitement ſynonimes & les prît l'un pour l'autre ſans diſtinction ni ſcru-

pule. Mais en général on le trouve ſi naturel, ſi coulant, ſi pur & ſi correct, qu'il eſt encore aujourd'hui un modèle pour le ſtyle & pour la langue. Quelques exceptions n'ôtent rien à ſa gloire, & l'on peut vanter la fécondité d'un terrein, quoiqu'il s'y rencontre quelques côteaux arides qui ſe refuſent à la culture.

La bonne compagnie, ou celle qui ſe couronne par ſes mains de ce titre, court ſans ceſſe après le néologiſme. Les Savans cherchent à s'écarter des tours & des formes ordinaires du langage : les petits Maîtres dédaignent un terme qui leur ſeroit commun avec le vulgaire, lors même qu'il eſt juſte. Il eſt dans chaque langue une manière de s'exprimer qui tient le milieu entre la groſſièreté & l'affectation, dont la propriété fait le mérite, qui eſt conforme à l'analogie des principes de la langue, & dont elle s'écarte peu dans ſes variations. C'eſt là le ſtyle qui ne vieillit jamais, qui conſerve ſa clarté, & une eſpèce de charme que les années ne lui ôtent point. Ce fut celui qu'employa Shakeſpeare dans ſon Dialogue comi-

que : auſſi l'entend-on aujourd'hui avec plus de plaiſir, qu'aucun de ſes contemporains.

La force de ſon comique a de même triomphé des révolutions arrivées depuis deux cens ans dans les mœurs. Comme ſes perſonnages ſont toujours mûs par les paſſions qu'éprouve le cœur de l'homme, leurs plaiſirs & leurs peines ſeront toujours ſentis par le Spectateur de tous les tems & de tous les lieux : les formes paſſagères, les nuances ſuperficielles, qui ne tiennent qu'à l'écorce de l'homme, au goût du tems, aux modes fugitives peuvent plaire & briller un moment : mais bientôt elles s'effacent & diſparoiſſent : les traits caractériſtiques des paſſions ſont les couleurs de la nature ; elles pénètrent la maſſe entière du tableau, & durent autant que le modèle.

On a long-tems agité ſi Shakeſpeare a dû ſa ſupériorité à ſes forces naturelles, ou s'il a été guidé par les préceptes de la critique & ſoutenu par l'exemple des anciens.

Il paroît certain, qu'il ne reçut qu'une éducation très-imparfaite, & qu'il connoiſſoit

fort peu les langues mortes : Ben Johnſon convient, qu'il n'avoit qu'une médiocre teinture de latin, & qu'il ignoroit abſolument le Grec. On ne peut ſuſpecter le témoignage de cet Auteur, qui écrivoit dans un tems où Shakeſpeare & ſes talens étoient expoſés aux yeux de toute la nation. En général on peut aſſurer qu'il liſoit fort peu d'originaux étrangers & qu'il ne les a connus que dans les mauvaiſes verſions qui exiſtoient de ſon tems.

Mais perſonne ne doute, qu'il ne fût très-inſtruit dans la Littérature nationale. Il avoit certainement lu ce qu'il y avoit alors de traductions des Anciens : ſa Comédie des *Mépriſes* eſt tirée des Menechmes de Plaute, la ſeule qu'on eût traduite alors : il a mis en ſcène quelques vies de Plutarque. C'eſt de ces Traductions, des Chroniques & des Nouvelles de ſon tems, qu'il emprunta pluſieurs de ſes ſujets, & il paroît qu'il choiſit de préférence les plus populaires, ceux dont les aventures étoient le plus généralement connues. Son auditoire n'auroit pu le ſuivre dans les détours d'une

intrigue Théatrale, s'il n'avoit tenu dans ſes mains le fil de l'hiſtoire.

On peut s'étonner avec Pope de la multitude prodigieuſe des connoiſſances répandues dans ſes ouvrages; mais la plupart ne ſont pas du genre de celles qu'il eût trouvées dans les livres.

Il eſt un eſprit d'obſervation, un diſcernement exquis, que ne donnent ni la lecture, ni les préceptes, & qui caractériſent ordinairement tous les eſprits ſupérieurs. Shakeſpeare en fut doué; il obſerva l'humanité avec une pénétration à laquelle rien n'échappoit. Ce n'étoit pas dans le cabinet qu'il étudioit l'homme; c'étoit dans la ſociété, dans les occupations & les amuſemens de la campagne, dans les atteliers des Artiſans: ce fut-là qu'il prit ſes couleurs, & qu'il apprit à compoſer ces tableaux de la vie humaine, reſſemblans & vrais, & d'une fraîcheur éternelle. C'eſt de cette ſource inépuiſable & de la vaſte étendue qu'il a donnée à ſes plans, que ſortent cette inſtruction générale, & cette morale domeſtique, dont ſes pièces ſont remplies. On a dit d'Eu-

ripide, que chacun de ſes vers étoit un axiome pratique. On peut recueillir (1) des écrits de Shakeſpeare un ſyſtême complet de ſageſſe économique & civile. Depuis les Rois juſqu'aux dernières claſſes du peuple, il a connu, il a peint toutes les nuances, toutes les variétés de la nature humaine. Ce n'eſt cependant pas dans la beauté de ces paſſages particuliers que ſon génie ſe montre davantage. Louer ce Poëte par des citations iſolées, ce ſeroit imiter le pédant d'Hieroclès, qui ayant une maiſon à vendre, en portoit ſous ſon manteau une pierre, qu'il préſentoit comme un échantillon de l'édifice.

(1) Suckling, Davenant, Hales & Ben Johnſon ſe trouvant enſemble, Ben Johnſon lança quelques traits ſur l'ignorance de Shakeſpeare; Hales ſe leva & lui dit avec chaleur: » Si Shakeſpeare n'a pas connu » les Anciens, on ne peut pas le ſoupçonner de les » avoir pillés: mais feuilletez-les tous, M. Johnſon, » & citez-nous, ſur quelque ſujet que ce puiſſe être, une » beauté de leurs ouvrages; moi, je m'engage à mon- » trer ſur le même ſujet une beauté au moins égale » dans Shakeſpeare. «

Ce n'eſt pas ſeulement au ſein d'une ville, & ſur le ſopha de la molleſſe, qu'il faut lire & méditer Shakeſpeare. Celui qui voudra le connoître, doit errer dans la campagne, le long des ſaules qui avoiſinent le hameau, s'enfoncer dans l'épaiſſeur des forêts, gravir ſur la cime des rochers & des montagnes; que de-là il porte ſa vue ſur la vaſte mer, ou qu'il la fixe ſur le payſage aërien & *Romantique* (1) des

(1) Nous n'avons dans notre langue que deux mots, peut-être même qu'un ſeul, pour exprimer une vue, une ſcène d'objets, un payſage, qui attachent les yeux & captivent l'imagination : Si cette ſenſation éveille dans l'ame émue des affections tendres & des idées mélancoliques, alors ces deux mots, *Romaneſque & Pittoreſque*, ne ſuffiſent pas pour la rendre. Le premier très-ſouvent pris en mauvaiſe part, eſt alors ſynonime de chimérique & de fabuleux : il ſignifie à la lettre, un objet de Roman, qui n'exiſte que dans le pays de la féerie, dans les rêves biſarres de l'imagination, & ne ſe trouve point dans la nature. Le ſecond n'exprime que les effets d'un tableau quelconque, où diverſes maſſes rapprochées forment un enſemble qui frappe

nuages, alors il ſentira quel fut le génie de Shakeſpeare, ce génie qui peint tout, qui anime tout. Tout dans la nature, depuis la voûte immenſe du firmament juſqu'à la fleur iſolée

---

les yeux & le fait admirer, mais ſans que l'ame y participe, ſans que le cœur y prenne un tendre intérêt. Le mot Anglois eſt plus heureux & plus énergique: En même-tems qu'il renferme l'idée de ces parties grouppées d'une manière neuve & variée, propres à étonner les ſens, il porte de plus dans l'ame le ſentiment de l'émotion douce & tendre qui naît à leur vue, & joint enſemble les effets phyſiques & moraux de la perſpective. Si ce vallon n'eſt que *pittoreſque*, c'eſt un point de l'étendue qui prête au Peintre & qui mérite d'être diſtingué & ſaiſi par l'art. Mais s'il eſt *Romantique ;* on deſire de s'y repoſer, l'œil ſe plaît à le regarder & bientôt l'imagination attendrie le peuple de ſcènes intéreſſantes: elle oublie le vallon pour ſe complaire dans les idées, dans les images qu'il lui a inſpirées. Les tableaux de Salvator Roſa, quelques ſites des Alpes, pluſieurs Jardins & Campagnes de l'Angleterre ne ſont point *Romaneſques ;* mais on peut dire qu'ils ſont plus que *pittoreſques*, c'eſt-à-dire, touchans & *Romantiques.*

dans la bruyère, reçoit de lui le trait & la forme qui le caractériſent ; & le voyageur marchant, Shakeſpeare en main, au milieu d'une foule d'objets nouveaux pour lui, les reconnoîtroit tous aux images que le Poëte en a tracées. (1) Shakeſpeare compoſant pour la ſalle d'une miſérable taverne, forma des plans vaſtes & dignes de toute la magnificence des théâtres Grecs & Romains, & ſon génie donna ſon immenſité au champ phyſique & moral de ſes tableaux.

On ignore ſi Shakeſpeare a fait lui-même imprimer une ſeule de ſes Pièces; ſeulement on en compte juſqu'à treize, qui paroiſſent avoir été imprimées pendant ſa vie.

C'eſt une pitié, que de voir combien ſes Ouvrages ont été mutilés & défigurés en-

(1) On remarque, que l'homme, en avançant en âge, ſent diminuer ſon goût pour les repréſentations dramatiques : Shakeſpeare plaît & intéreſſe de plus en plus, parce que l'homme en vieilliſſant y trouve de plus en plus la vérité & la peinture de ſon cœur.

tre les mains des premiers Editeurs même de ſon vivant. On mettoit ſur ſon compte une foule de déclamations ampoulées, de morceaux vuides de ſens, ſans but & ſans objet, qu'il plaiſoit aux Acteurs d'ajouter à leurs rôles, & qu'ils faiſoient paſſer de leur bouche ſur les manuſcrits. Shakeſpeare s'eſt plaint lui-même de cet abus dans ſa Tragédie d'Hamlet, où il exprime ſon vœu, que les Acteurs chargés des rôles de payſans vouluſſent bien ſe contenter de les jouer tels qu'ils les avoit compoſés, & lui-même il corrigea quelques-unes de ces additions.

Dans les anciennes Editions de Romeo & Juliette, on ne rencontre pas la moindre trace de ces pointes & de ces obſcénités qu'on y a trouvées depuis. Dans la plupart des autres Pièces, les ſcènes du bas peuple ſont infiniment plus courtes (1).

(1) Pope a vu une de ces copies particulières, qui avoit appartenu aux Théâtres, comme on en pouvoit juger par les tirets qui ſéparent les Rôles &

D'autres Copiſtes ſupprimoient les plus beaux morceaux; ſubſtituoient les noms des Acteurs à ceux des perſonnages; inſéroient dans le texte les renſeignemens donnés aux Décorateurs pour le jeu de leurs machines, & aux Acteurs pour leurs entrées & leurs ſorties.

Les deux Comédiens, Editeurs de l'*in-fol.* de 1623, ont introduit dans ſes pièces une diviſion arbitraire, qui ne ſe trouve point dans les manuſcrits plus anciens qu'elle. Un acte eſt la partie plus ou moins conſidérable d'une pièce de théâtre qui ſe paſſe de ſuite & dans le même lieu : le moindre changement de lieu, le moindre intervalle de tems, annoncent un nouvel acte. Comme il peut y avoir plus ou moins d'intervalles dans la durée de l'action réelle, il en doit être de même dans l'action imitative : la loi des cinq actes eſt accidentelle & purement arbitraire; Shakeſpeare en étoit perſuadé, il s'eſt conduit en conſé-

les noms des Acteurs placés à la marge : on y voit ajoutés, en caractères écrits à la main, quelques-uns de ces mêmes paſſages qu'on chercheroit inutilement dans les imprimés.

quence. Ses Pièces furent écrites & imprimées d'abord ſans ces ſections méthodiques ; on devroit encore s'y conformer dans leur repréſentation, ſe contenter de quelques courtes pauſes, & ſe régler ſur le changement du lieu de la ſcène ou ſur l'intervalle du tems intermédiaire qui doit ſe paſſer ; c'eſt le ſeul moyen, dit M. Johnſon, de remédier à mille abſurdités, comme celles de s'arrêter dans les endroits où l'action continue, ou de l'interrompre mal-à-propos pour introduire de la muſique, des maſcarades ; tantôt de bouleverſer les ſcènes ; tantôt de mêler & confondre pluſieurs caractères en un ſeul, faute d'un nombre d'Acteurs ſuffiſant pour jouer la pièce ; & par une ſuite de ce déſordre, de mettre, comme on faiſoit, dans la bouche d'un perſonnage des réponſes qui ne lui appartiennent point, parce qu'un Acteur dominant vouloit ſe faire honneur d'un morceau favori, & l'enlever à un ſubalterne.

Lorſqu'on réſolut de raſſembler tous les membres épars de Shakeſpeare, & d'en former un corps, chaque théâtre fut mis à contribu-

tion : on fouilla tous les répertoires des Comédiens; on confronta tous ces manuſcrits défigurés de la main de chaque Acteur, qui étoit maître d'allonger ou de raccourcir les rôles ſuivant ſon caprice : car alors le théâtre étoit pour un Auteur le lit de Procuſte : on y contractoit, on y diſtendoit les membres du malheureux, juſqu'à ce qu'il eût pris la forme & la meſure marquée par ſes tyrans.

Ils ajoutoient aux ſcènes qui faiſoient rire le peuple; ils en intercaloient de leur façon; ils retranchoient dans d'autres tout ce qu'il leur plaiſoit d'appeller des longueurs : les changemens faits par un Acteur étoient encore changés par l'Acteur qui ſuccédoit. Le dépôt du génie de Shakeſpeare a couru riſque de périr enſeveli ſous l'amas toujours croiſſant de fautes, d'abſurdités, de contre-ſens & d'altérations, dont l'accabloit chaque Comédien : c'eſt ce qui a fait dire à M. Pope, que ſi nous avions reçu dans un état auſſi déplorable les ouvrages d'Homere & de Ciceron, ils nous paroîtroient peut-être plus remplis d'incohérences & d'abſurdités, que ne l'étoient ceux

de

de Shakeſpeare, avant que des yeux ſavans & attentifs euſſent démêlé les traits de ce grand Poëte, & qu'il eût été purgé des taches groſſières, dont l'ignorance avoit ſouillé le pur éclat de ſon génie.

Pluſieurs habiles Editeurs ont eu le courage de remplir cette tâche inglorieuſe ; Sewell, Theobald, Rowe, Pope, Hanmer, Warburton & Johnſon, à force de travail, à force de comparer les textes, & de s'aider des anciens manuſcrits, ſont enfin parvenus à réparer les injures du tems & des hommes, & à rétablir la gloire du Poëte. Cependant il reſte encore quelques paſſages obſcurs, des plaies incurables, des additions douteuſes, des morceaux indignes de ſa plume, dont il eſt peut-être innocent, mais dont il lui faut répondre, parce qu'à la rigueur ils pourroient lui avoir échappé dans un tems, où il étoit forcé de ſacrifier quelquefois à la ruſticité de ſon ſiècle, & au mauvais goût du public auquel il avoit intérêt de plaire. Nous donnerons ces paſſages à la fin de notre traduction, pour

remplir avec ſcrupule l'engagement que nous avons pris d'être fidèles, & pour ménager à la médiocrité un point de vue conſolant qui ſoulage ſes yeux fatigués de l'éclat & des beautés de Shakeſpeare. Ces paſſages ne ſeront pas nombreux : jamais il ne reſte longtems éclipſé dans ces ombres; & ſon génie, comme celui d'Homere, reſſemble à l'Océan, qui, lorſqu'il deſcend & s'abaiſſe, laiſſe toujours ſur ſes rivages des marques qui montrent la hauteur à laquelle il s'eſt élevé.

NOUS n'ajouterons rien à ces réflexions des Anglois ſur leur Poëte. Nos Lecteurs impatiens de l'entendre lui-même, ne s'arrêteroient pas volontiers à parcourir nos penſées & nos conjectures. Notre tâche eſt de le traduire plutôt que de le juger, & cette tâche déja pleine de périls & de difficultés, trouve encore des obſtacles étrangers dans les préventions nationales. Preſſés entre deux pré-

jugés également accrédités, l'un à Paris, l'autre à Londres; au lieu d'une indulgence encourageante, nous n'avons en perſpective que la cenſure des deux nations; & le ſuccès ſemble nous être impoſé comme une loi rigoureuſe & une ingrate néceſſité.

A Londres, quelques Anglois ont d'avance déſeſpéré de l'entrepriſe. Il eſt vrai que cette opinion n'eſt pas dénuée de vraiſemblance, & c'eſt ici une des luttes les plus pénibles que jamais Traducteur ait haſardée contre un original étranger. Mais quand le courage s'unit à la réſolution de n'épargner ni tems ni ſoins pour approcher de la perfection, bien des difficultés s'applaniſſent, bien des monſtres s'évanouiſſent. Le tems & le travail ſuppléent au talent, & la goutte de pluie, aſſidue & patiente, mine & creuſe enfin le rocher.

D'ailleurs, cette prévention défavorable s'eſt autoriſée de l'impuiſſance des efforts qu'on a déja tentés, & les Compatriotes de

Shakeſpeare juſtement mécontens des premiers eſſais, ont conclu de ces tentatives malheureuſes, l'impoſſibilité abſolue du ſuccès.

D'autres Anglois allarmés de notre goût ſévère & trop ſouvent excluſif, de l'intervalle qui ſépare les mœurs, les uſages & le Théâtre des deux nations, & de l'eſprit de rivalité qui les anime encore & les porte quelquefois à outrer leur ſatyre réciproque, ont pu ſouhaiter que leur Poëte reſtât à jamais inconnu dans le ſein de leur iſle. Contens d'adorer ſeuls leur idole chérie, ils en auroient voulu défendre l'approche à tout étranger, de peur de la compromettre en l'expoſant toute entière à des regards profanes. Nous n'avons pas dû reſpecter ces frivoles égards. Quel intérêt les nations éclairées auroient-elles de laiſſer ainſi le voile ſur le mérite de leurs grands Ecrivains, par une eſpèce de ſuperſtition auſſi indigne d'elles, que contraire à l'avantage des Lettres & au progrès de l'eſprit humain. Mais qu'ils ſe raſ-

ſurent. Jamais les taches de Shakeſpeare n'éclipſeront ſes beautés & ſa gloire : il a aſſez de richeſſes pour appaiſer la critique la plus déchaînée : elle s'aſſoupira plus d'une fois ſous le charme de ſon génie, & les larmes que la beauté donnera encore à Shakeſpeare ne ſeront pas toutes verſées à Londres. Notre nation fait ſentir & avouer les vertus & les talens qui ne lui appartiennent pas. Les progrès du Commerce & de la Philoſophie, nous ont appris, que ſi notre Terre jouit d'un Ciel favorable & d'une riante fécondité, le reſte du Globe n'eſt pas maudit ni ſauvage ; & que dans l'empire des Lettres, comme dans l'univers Phyſique, il eſt dans tous les genres des échanges avantageux à faire de nos productions contre celles des autres contrées.

Ce ſeroit là l'utile ſoin & un objet de ſpéculations précieuſes, qui devroient occuper les Ecrivains de l'Europe polie, & ſuccéder enfin à cet eſprit de rivalité qui tient autant de l'envie que de l'émulation. Trop ſouvent encore découle de leur plume un fiel de cen-

ſure & d'injuſtice, qui flêtrit les talens exotiques, offenſe les grands Hommes nés ſous un autre Ciel, & jette un grain d'amertume de plus dans le levain des haînes nationales. Il n'eſt aucun peuple qui puiſſe prétendre à la monarchie univerſelle des Arts & ſe flatter de l'eſpoir d'enchaîner les autres nations à ſes pieds. Que les Ecrivains ſe dépouillent pour jamais de ces reſſentimens ſans cauſe & de ces puériles animoſités. Il eſt honteux que le progrès des Arts & de la bienveillance ſociale ſoit retardé, ſur-tout par les mains qui ſe vantent de travailler à éclairer le monde & à réconcilier l'homme avec l'homme.

A Paris, de légers Ariſtarques ont déja peſé dans leur étroite balance le mérite de Shakeſpeare, & quoiqu'il n'ait jamais été traduit ni connu en France, ils ſavent quelle eſt la ſomme exacte & de ſes beautés & de ſes défauts. Sans avoir jamais lu ce Poëte, ſans même entendre ſa langue, ils vont le peignant d'un mot comme un Sauvage, à qui il a échappé quelques traits heureux, bien

forts & bien noirs, mais qui n'a rien de précieux à offrir à une nation délicate & polie. Les Oracles de ces petits Juges effrontés des Nations & des Arts ſont reçus ſans examen & parviennent, à force d'échos, à former une opinion.

D'autres Cenſeurs, Politiques Littéraires, remplis de preſſentimens ſiniſtres, ne ceſſent de crier : » La Littérature Angloiſe eſt » un poiſon pour nous. Les abeilles légè- » res de notre Parnaſſe, qui ne vivent que de » fleurs & de ſucs choiſis, ne s'accommodent » point des nourritures fortes qui croiſſent » ſur les bords de la Tamiſe ; la triſte pro- » fondeur de ces Inſulaires, l'énergie de » leurs penſées & de leur expreſſion eſt le cri » d'une ſenſibilité barbare, qui ne peut ſym- » pathiſer avec la douceur de la nôtre ; » ſi Shakeſpeare encore eſt introduit en » France, il faut nous attendre à ne plus » voir ſur notre Théâtre que des monſ- » tres, des enterremens, des flots de ſang, » des attrocités, une nature ſans choix.

» (1) Nos grands Poëtes ſeront inſultés & » méconnus par une race étrangère & nou-

(1) Quand nous citons ſi ſouvent la nature, ce n'eſt point la nature froide, ſans phyſionomie & ſans mouvement, ni ces formes triviales qui ne ſont que biſarres, que nous recommandons à l'imitation de l'Artiſte & du Poëte. Le point où l'intérêt ceſſe, l'inſtant où le dégoût commence, non celui qu'affecte une claſſe d'êtres énervés par une délicateſſe ridicule, mais le dégoût légitime des hommes décens & ſenſibles, ſont le terme où l'imitation doit s'arrêter; tout le reſte eſt ſuſceptible de vie. Le champ du Poëte en particulier eſt le cœur humain. L'homme dans la fougue des paſſions, dans la criſe des guerres, dans ſes amours, dans ſes haînes, l'homme ſous toutes les faces, cruel, tendre, féroce, compâtiſſant, emporté, ſera toujours intéreſſant, s'il eſt peint avec vérité, *ſoit que la bure ou la pourpre le couvre.*

Lorſqu'une paſſion bouleverſe l'ame, ſi cette paſſion

» velle, qui confondra tous les genres &
» enſévelira nos Chef-d'œuvres ſous l'amas
» de ſes noires & biſarres productions. «

Vous ne partagez point ces vaines allarmes, ô vous, Mânes révérés de nos grands Poëtes dramatiques. Dépouillés des préjugés & des petits intérêts de nos Critiques & sûrs de votre immortalité, vous préférez l'étranger qui a ſu inventer dans votre Art, au fade encens, aux froides copies de vos ſerviles imitateurs: Et ſemblables aux Romains, vous

---

eſt forte, énergique, eſt-elle plus belle dans le cœur d'un Roi, que dans celui du moindre de ſes ſujets? Poëtes, retracez-nous le cœur humain. Quelque abject que ſoit l'état du perſonnage que vous nous préſentez, s'il a un caractère, s'il eſt placé ſous le jour qui lui convient, il intéreſſera. La nature eſt une, comme la vérité: l'une ne comporte pas plus que l'autre, l'épithète de *belle*.

voyez entrer dans le Capitole les Dieux des autres nations, ſans trembler pour vos Autels & pour le Culte de la patrie.

AVIS

SUR CETTE TRADUCTION.

C'est une Traduction exacte & vraiment fidèle que nous donnons ici ; c'eſt une copie reſſemblante, où l'on retrouvera l'ordonnance, les attitudes, le coloris, les beautés & les défauts du tableau. Par cette raiſon méme, elle n'eſt pas & ne doit pas étre toujours rigoureuſement littérale : ce ſeroit étre infidèle à la vérité & trahir la gloire du Poëte. Il y a ſouvent des métaphores & des expreſſions qui, rendues mot-à-mot dans notre langue, ſeroient baſſes ou ridicules, lorſqu'elles ſont nobles dans l'original : car en Anglois il

eſt très-peu de mots bas. Les noms de tous les animaux, de tous les détails de la ſociété, de la vie du peuple, comme de celle des grands, tous les objets de la nature ſont nobles dans cette langue, qui n'a attaché la baſſeſſe qu'à ce qui choque & dégoûte réellement les ſens. Ainſi le devoir d'être fidèles nous impoſoit celui de ſubſtituer à une métaphore qui, en François, ſeroit devenue abjecte & populaire, une métaphore équivalente qui conſervât la dignité de l'original, & de chercher un autre mot, pour rendre le mot qui ſe trouveroit bas dans notre langue, ſi on le traduiſoit, comme traduiſent les Dictionnaires.

Il y a dans SHAKESPEARE *une foule de beautés de mètre & d'harmonie imita-*

tive : quelques-unes auront disparu sans doute dans notre Traduction : il est impossible de les faire passer toutes dans une langue étrangère : nous en avons sauvé cependant le plus qu'il nous a été possible, lorsqu'elles ont laissé quelque prise à notre langue pour s'en saisir. Ceux qui connoissent les deux idiomes verront que du moins nous avons presque toujours été fidèles à l'arrangement des phrases, ce qui peut-être est moins difficile avec SHAKESPEARE *qu'avec aucun Poëte moderne, & ce qui prouve avec quelle justesse il sentoit & s'exprimoit. Il nous a paru que ses tours & ses inversions conservées, n'en avoient que plus d'énergie & de grace dans notre langue. Si quelquefois on est arrêté par une expression moins*

noble, on verra qu'elle tient au caractère, & que nous l'avons préférée à un terme plus relevé, pour conſerver à l'original ſa couleur, & au caractère ſa vérité.

Nous ſerons toujours prêts à recevoir avec docilité & reconnoiſſance les conſeils & les lumières de la nation Angloiſe ſur leur Poëte. Nous n'avons pas la préſomption de croire qu'il n'ait pu nous arriver de nous méprendre ſur quelques paſſages difficiles pour les Anglois mêmes, ſur des équivoques de langue, qui ſont comme un centre de pluſieurs routes diverſes, & ſouvent mêmes oppoſées. Dans ces obſcurs labyrinthes, il eſt permis de s'égarer, ſans encourir le reproche d'ignorance. Perſuadés que jamais Traduction n'a été faite avec autant de ſoin & de fidélité, nous

pouvons réclamer ſans rougir les ſecours publics dans tout ce qui a pu ſurpaſſer nos forces, & notre vœu conſtant ſera toujours la plus grande perfection poſſible de l'ouvrage.

On remarquera en France quelques termes ou vieillis ou nouveaux peut-être, que nous avons haſardés. Il ne nous appartient pas d'avancer qu'un excès de délicateſſe ſur cet article, ne ſeroit pas le plus bel avantage de notre langue : auſſi n'avons-nous jamais ſongé à nous arroger le droit de perfectionner l'inſtrument : mais nous avons cru pouvoir recourir à cette liberté dans le déſeſpoir de la néceſſité & pour mieux conſerver le trait original. Si la critique a la généroſité de nous indiquer quelque reſſource d'expreſſion

que notre vue bornée n'ait pas apperçue, nous profiterons auſſi de ſes bienfaits dans une nouvelle édition.

OTHELLO,

OU

LE MORE DE VENISE.

PERSONNAGES.

LE DUC DE VENISE.

BRABANTIO, *noble Vénitien.*

GRATIANO, *frère de Brabantio.*

LODOVICO, *parent de Brabantio & de Gratiano.*

OTHELLO, *le More, Général au ſervice de la République.*

CASSIO, *Lieutenant d'Othello.*

JAGO, *Enſeigne d'Othello.*

RODERIGO, *Gentilhomme Vénitien, Amoureux de Deſdemona.*

MONTANO, *prédéceſſeur du More dans le Gouvernement de l'Iſle de Chypre.*

UN DOMESTIQUE *du More.*

UN HÉRAUT.

DESDEMONA, *fille de Brabantio, épouſe d'Othello.*

ÉMILIA, *Femme de Jago, attachée à Deſdemona.*

BIANCA, *Maitreſſe de Caſſio.*

SÉNATEURS, OFFICIERS, MESSAGERS, MUSICIENS, MATELOTS *& ſuite.*

La Scène, au premer Acte, eſt à Veniſe; le reſte de la Pièce ſe paſſe dans l'Iſle de Chypre.

OTHELLO,

OU

LE MORE DE VENISE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une rue de Veniſe. Il eſt nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

RODERIGO & JAGO *paroiſſent couverts de leurs manteaux à la Vénitienne.*

RODERIGO.

NE m'en parlez jamais (1). Je trouve indigne à vous qui diſpoſez de ma bourſe, comme ſi les nœuds

(1) Nous adoptons l'uſage des Anglois qui dans l'impreſſion laiſſent un eſpace blanc, toutes les fois qu'un Interlocuteur réfié-

en étoient dans vos mains, vous, Jago, ſçachant ce qui ſe paſſoit.....

JAGO.

Mais vous ne voulez pas m'entendre. Si jamais je ſoupçonnai rien de cette intrigue, haïſſez-moi.

RODERIGO.

Vous m'aviez peint votre haîne pour lui comme implacable.

JAGO.

Mépriſez-moi, ſi je ne l'abhorre. Trois Nobles de cet Etat, pour m'obtenir le grade de ſon Lieutenant, ont daigné le prier eux-mêmes, ont baiſſé devant lui leur tête nue; & foi de brave homme, je ſçais m'apprécier; mon mérite n'eſt point au-deſſous de cette place: mais lui, plein de ſon orgueil, & idolâtre de ſes idées, il les a payés, avec emphaſe, de vaines défaites, de phraſes hériſſées de mots étranges, de termes de guerre, & finalement a éconduit mes protecteurs: » *Je vous* » *le proteſte*, leur a-t-il dit, *j'ai choiſi mon Officier* «? Et cet Officier, quel homme eſt-ce? — Vraiment un grand calculateur, un Michel Caſſio (1), un

chit ou s'arrête un moment entre deux phraſes. Le — marque le paſſage d'une idée ou d'un ſentiment à d'autres idées ou ſentimens qui ont un objet différent.

(1) Nous avons préféré ici l'édition d'Oxford, Nous traduiſons ſur toutes les éditions comparées; le plus communément nous ſuivons celle de Johnſon.

Florentin, homme efféminé, eſclave de ſon beau viſage, qui jamais ne conduiſit un eſcadron dans la plaine, qui ne connoît pas plus les diviſions d'une armée, que celle dont la vie ſe paſſe entre la quenouille & le fuſeau. Mais un fameux théoriſte, ſavant le livre en main!... Nos Sénateurs en ſimarre raiſonneront guerre auſſi-bien que lui. Pur jargon ſans pratique, c'eſt toute ſa ſcience militaire. Voilà l'homme qui a eu le choix du More : et moi, que ſes yeux virent agir à Rhodes, en Chypre, dans d'autres contrées chrétiennes & infidèles, je me vois rebuté & payé de vaines paroles : » *Je ſai que je vous* » *dois ; prenez patience : je m'acquitterai un jour ;* & il » faut que je me taiſe ! « C'eſt ce ſpéculateur, c'eſt lui, qui au jour de la récompenſe ſera ſon Lieutenant ; et moi, je reſte l'Enſeigne (titre que Dieu confonde !) de ſa Moreſque ſeigneurie!

RODERIGO.

Par le ciel, j'aurois mieux aimé être ſon bourreau.

JAGO.

Mais à cela nul remède. Tel eſt aujourd'hui le cours du ſervice. La promotion ſuit la brigue & la faveur : elle ne monte plus comme autrefois par les degrés de l'ancienneté qui toujours portoient le ſecond au rang du premier. Maintenant jugez vous-même, & voyez ſi à ma place, il eſt poſſible que j'aime le More ?

RODERIGO.

Je ne reſterois donc pas à ſon ſervice.

JAGO *le regard animé.*

Ecoutez, & vous ſerez ſatisfait. Je reſte avec lui pour lui rendre les ſervices que je lui dois. Nous ne pouvons tous être maîtres, & tous les maîtres ne peuvent être fidèlement ſervis. Vous trouverez nombre d'eſclaves officieux, rampans, qui, chériſſant leur ſervitude, uſent les jours de leur vie comme la bête de ſomme au ſervice du maître, ſans autre profit que le fourrage de la journée. Sont-ils vieux? on les chaſſe. Châtiez-moi ces honnêtes eſclaves. Il en eſt d'autres qui portant ſur le front le maſque & les ſignes d'un profond dévouement, tiennent au fond leur affection tournée ſur eux-mêmes. S'ils prodiguent à leurs chefs de ſimples apparences de zèle, c'eſt qu'ils proſpèrent à leurs dépens; mais dès qu'ils ont doré les franges de leurs vêtemens, ce n'eſt plus qu'à eux ſeuls qu'ils rendent hommage. Ceux-là ont un peu d'ame, & c'eſt dans cette claſſe que je me range. Comme vous vivez pour Roderigo ſeul, il eſt certain que ſi j'étois le More je ne voudrois pas vivre pour Jago. En le ſervant je ne ſers que moi, & le ciel eſt mon juge! Ce n'eſt pas moi qui lui montre de l'affection, du zèle; ce n'eſt que mon viſage, pour mes vues particulières. Allez, quand

mon action visible sera l'image naïve de ma pensée, quand mon extérieur fera voir le fond de mon ame, attendez-vous à me voir aussi porter mon cœur nud sur ma main, pour l'offrir en proie aux yeux des méchans & des sots. Non, non, je ne suis point ce que je parois être.

RODERIGO.

Quel suprême bonheur pour ce More aux lèvres épaisses, s'il réussit à l'enlever de la maison paternelle !

JAGO.

Eveillez son père : jettez l'allarme dans ses foyers. Empoisonnez la joie du More ; faites retentir les rues de son nom : enflammez les parens de sa belle : au sein du paradis où il repose, envoyez-lui des insectes dévorans ; tourmentez sa jouissance : & s'il faut qu'il savoure le bonheur, qu'il le goûte du moins mêlé d'amertume & de trouble.

RODERIGO.

Voici la maison de son père ; je vais l'appeller à grands cris.

JAGO.

Appellez avec des cris d'effroi, des accens de terreur, comme dans un incendie que la négligence & la nuit ont répandu au sein d'une cité peuplée.

RODERIGO *s'écriant.*

Holà, holà, Brabantio ! Seigneur Brabantio ! holà !

JAGO.

Eveillez-vous : allons, Brabantio ! des voleurs ! des voleurs ! parcourez votre maiſon ; cherchez votre Fille : viſitez tout ! au voleur ! au voleur !

SCÈNE II.

BRABANTIO, *réveillé par ces cris, paroît à un balcon élevé.*

BRABANTIO.

ET quelle eſt donc la raiſon de ces effrayantes clameurs ? qu'y a-t-il ?

RODERIGO.

Seigneur, tout votre monde eſt-il chez vous ?

JAGO.

Vos portes ſont-elles bien fermées ?

BRABANTIO.

Comment ! pourquoi ces queſtions ?

JAGO.

Seigneur, vous êtes volé : au nom de l'honneur paſſez votre robe : le poignard eſt ſur votre cœur : vous avez perdu la moitié de votre ame : en ce moment, à l'heure même, un noir vautour ſe repaît de votre jeune & blanche Colombe. Levez-vous,

hâtez-vous, ſonnez le tocſin, réveillez la ville aſſoupie; ou le Démon va cette nuit faire de vous un grand-père. Debout, vous dis-je.

BRABANTIO.

Hé quoi, avez-vous donc perdu la raiſon?

RODERIGO.

Vénérable Seigneur, reconnoiſſez-vous ma voix?

BRABANTIO.

Moi, non. Quel homme êtes-vous?

RODERIGO.

Je m'appelle Roderigo.

BRABANTIO.

Plus ſiniſtre en eſt votre préſence. Déja je vous ai défendu de roder autour de mes portes. Ne vous ai-je pas déclaré avec une honnête franchiſe que ma fille n'eſt pas pour vous: & aujourd'hui dans la folie de votre ivreſſe, à l'iſſue d'un ſouper, échauffé de vins mal-faiſans, vous venez me braver, & méchamment effrayer mon ſommeil!

RODERIGO.

Seigneur, Seigneur, Seigneur....

BRABANTIO.

Mais comptez bien que j'ai aſſez de courage, & par ma place aſſez de pouvoir, pour vous faire repentir de cet outrage.

RODERIGO.

Modérez-vous, Seigneur.

BRABANTIO.

Que me parlez-vous de vol? C'eſt ici le centre de Veniſe : ma maiſon n'eſt pas un bois.

RODERIGO.

Grave Brabantio, c'eſt avec une ame & des intentions pures que je viens à vous....

JAGO.

Seigneur, vous êtes un de ces hommes qui ſont prêts à déſerter Dieu, ſi Satan les appelle. Parce que nous venons vous rendre ſervice, vous nous prenez pour des bandits. Hé bien, puiſque vous le voulez, vous verrez votre fille mère de monſtres Africains. Oh l'étrange famille de neveux bigarrés qui pulluleront autour de vous? La belle poſtérité qui va ſe mêler à votre race!

BRABANTIO.

Quel infame miſérable es-tu?

JAGO.

C'eſt un homme, Seigneur, qui vient vous annoncer qu'à l'heure même où je vous parle, dans les bras l'un de l'autre votre fille & le More ne font qu'un (1).

(1) Font *la bête à deux dos, pour dire, faire l'amour.*

BRABANTIO.

Tu es un malheureux.

JAGO *d'un ton ſoumis.*

Vous, un Sénateur!

BRABANTIO.

Tu me répondras de ton inſolence. Je te connois, Roderigo.

RODERIGO.

Seigneur, je conſens à répondre de tout. Mais de grace confirmez-nous ce que je commence à ſoupçonner : eſt-ce d'après votre choix, de votre aveu, que votre belle Deſdemona ſort à cette heure indue, dans les plus noires ténèbres de la nuit ? Que ſans eſcorte, & ſans autre garde qu'un vil ſerviteur à gages (1), un gondolier, elle va offrir ſes charmes aux profanes embraſſemens d'un More laſcif? Si vous en êtes inſtruit ; & que vous y conſentiez, nous vous avons fait ſans doute un ſanglant outrage ; mais ſi c'eſt de nous que vous l'apprenez, mon procédé parle pour moi, & repouſſe votre injuſtice.

Dictionnaire des Proverbes François, par G. D. B. Edit. *in*-12. 1710. Bruxelles.

(1) On ſait que les Gondoliers ſont encore à Veniſe les agens de l'amour.

Ne croyez pas que dépourvu de tout ſentiment d'égards, de politeſſe, je vouluſſe me jouer ainſi de votre Excellence. Votre fille, je le répète, ſi elle s'eſt abſentée ſans votre aveu, a commis une étrange déſobéiſſance, ſacrifiant ſon devoir, ſa beauté, ſes talens, ſa fortune à un vagabond, étranger ici & dans le reſte du monde. Eclairciſſez-vous ſans délai. Si vous la trouvez dans ſa chambre ou dans votre maiſon, déchaînez contre moi la juſtice & les loix de l'Etat, pour vous avoir ſi cruellement abuſé.

BRABANTIO *troublé.*

Frappez la pierre. Vîte, allumez un flambeau. Appellez tous mes gens. Cette aventure ſe rapporte aſſez à mon ſonge : l'idée ſeule de ſa vérité oppreſſe déja mon cœur. Des lumières, des lumières.

(*Brabantio ſe retire de la fenêtre, & rentre bruſquement : Bientôt après on entend un grand bruit dans le palais.*)

JAGO *à* RODERIGO.

Adieu, je dois à préſent vous quitter. En reſtant, je ne pourrois éviter d'être produit comme témoin contre le Général, rôle auſſi peu ſéant à ma place que dangereux pour moi. Si cette affaire lui attire quelques diſgraces, je ſais que le Sénat n'oſera le deſtituer dans ces tems critiques. L'intérêt de la guerre de Chypre, qui eſt l'objet du moment, l'a

rendu néceſſaire : la profonde étude qu'il en a faite, lui prête tant d'importance, que de l'aveu de tous les Nobles, ils n'ont perſonne, perſonne dans l'Etat, auſſi propre à conduire cette expédition. En conſéquence, quoique je le haïſſe comme je hais les peines de l'enfer, ma poſition, la néceſſité m'y contraignent; il faut que je faſſe parade de zèle, & que j'étale les ſignes de l'attachement; des ſignes, ſur mon ame, rien de plus. Pour être sûr de le trouver, dirigez vers le (1) Sagittaire la recherche du vieillard; j'y ſerai avec le More. Adieu.

(*Jago ſort.*)

SCÈNE III.

BRABANTIO *paroît; des Domeſtiques tenant des torches le précèdent.*

BRABANTIO.

Mon malheur n'eſt que trop vrai ! Elle eſt partie; & ce qui me reſte de jours d'une vieilleſſe déshonorée n'eſt plus qu'amertume & douleur. Roderigo, où l'avez-vous vue? — Oh malheureuſe fille!... Avec le More, dites-vous? — Qui voudra être pe-

(1) Nom d'un hôtel de Veniſe.

re ? Comment avez vous ſû que c'étoit elle ? Oh ! tu m'as trompé ! & combien j'étois loin de penſer..... Eh que vous a-t-elle dit ? Allumez plus de flambeaux. Eveillez tous mes parens. Sont-ils mariés, le penſez-vous ?

RODERIGO.

En vérité : je crois qu'ils le ſont.

BRABANTIO.

O ciel! — Comment eſt-elle ſortie ? — O trahiſon de mon ſang ! — Pères, ne jugez plus déſormais du cœur de vos filles ſur les vertus qu'elles montrent à vos yeux. (1) Mais n'eſt-il pas un charme, un art

(1) Dans ces tems-là on croyoit au pouvoir des philtres amoureux, & cette accuſation étoit admiſe dans les Tribunaux de Veniſe. Ce genre de crime avoit même ſa peine marquée dans une loi expreſſe. *De-i Maleficii ed Herbaria*, Chap. 17, du Code intitulé : *Dela Promiſſion del Maleficio : Statuimo Etiamdio che ſe alcun homo o femina harra fatto Maleficii, i quali ſe dimandano vulgarmente amatorie, o veramente alcuni altri maleficii, che alcun homo o femina ſe haveſſon in odio, ſia fruſta e bollado, E che hara conſeglieto, patiſca ſimile pena.*

En Angleterre auſſi, du tems de Shakeſpeare, il exiſtoit une loi qui condamnoit à un an de priſon & ſix heures de pilori, pour la première fois, & en cas de récidive, à la mort, quiconque étoit convaincu d'avoir par quelque enchantement, charme ou ſortilége, inſpiré un amour illégitime. *Warburton.*

magique avec lequel on peut corrompre la virginité & les penchans de la jeuneſſe ? Roderigo, n'avez-vous pas lu quelque part qu'il exiſtoit un art de ce genre ?

RODERIGO.

Oui, en vérité, Seigneur, je l'ai lu.

BRABANTIO.

Appellez mon frère. — Oh, que je voudrois maintenant vous l'avoir donnée ! — Allons, prenons ce chemin, Vous un autre. — Savez-vous où nous pourrons la ſurprendre avec le More ?

RODERIGO.

J'eſpère pouvoir les découvrir, ſi vous voulez nous donner main-forte & me ſuivre.

BRABANTIO.

Ah, je vous prie, conduiſez-nous. A chaque maiſon je veux appeller : je puis commander au beſoin : Prenez vos armes, courons : Raſſemblez quelques Officiers de marque. Allons, marchons : — Honnête Roderigo, je veux mériter les peines que vous prenez pour moi.

Ils ſortent tous par différentes rues.

SCÈNE IV.

Une autre rue devant le Sagittaire.

OTHELLO *entre avec une contenance noble & tranquille, ſuivi de* JAGO: *des Serviteurs portent devant lui des flambeaux.*

JAGO.

DEPUIS que je ſuis la profeſſion des armes, il m'eſt arrivé de tuer des hommes : & cependant je tiens qu'il eſt dans l'eſſence de la conſcience humaine une horreur pour l'homicide prémédité : Je n'ai pas même quelquefois aſſez de reſſentiment & de fiel pour me ſecourir moi-même. — Dix fois j'ai été tenté (1) de lui piquer les flancs de mon épée.

OTHELLO *d'un air calme.*

La choſe vaut mieux comme elle s'eſt paſſée.

JAGO.

Soit. Cependant ſa langue s'eſt donné carrière ; il a vomi tant de propos révoltans, injurieux à votre honneur, que le peu de bonté que je poſsède a eu peine à me contenir. Mais, dites-moi, je vous prie, Seigneur, êtes-vous ſolidement marié ? Songez-y

(1) A Brabantio.

bien,

bien, le (1) *Magnifique* eſt très-aimé; ſa voix dans les Conſeils eſt auſſi prépondétante que celle du Duc même : il va vous forcer au divorce ; ou il vous opprimera de tout le poids des loix, fortifié encore de ſon crédit perſonnel.

OTHELLO.

Laiſſe-le ſe tourmenter pour me nuire ; les ſervices que j'ai rendus à la Seigneurie parleront plus haut que ſes plaintes. On ne ſait pas encore un fait que je publierai, ſi j'apprens qu'on attache de l'honneur à la vanité ; c'eſt que je tire mon origine d'ancêtres aſſis ſur un trône. Ainſi mes attentats peuvent répondre le front couvert, & ſe juſtifier dans une poſture digne de la fortune que j'ai conquiſe. Car retiens bien ceci, Jago: ſans la tendreſſe que j'ai pour l'aimable Deſdemona, je ne voudrois pas (2)

(1) Titre commun à tous les Sénateurs de Veniſe.

(2) Alluſion à la cérémonie où le Doge de Veniſe épouſe la mer. *Johnſon.*

Othello n'a dit qu'un mot, & ſon caractère eſt déja connu. Un homme que n'a point corrompu le ſéjour des villes, indépendant comme l'air qui l'environne, d'une ame grande & fière, portant ſa fortune au bout de ſon épée, & ſa ſécurité dans ſon courage & ſa bonne-foi, franc & loyal, intrépide & généreux : tel eſt Othello, tel il ſera, juſqu'à ce que les paſſions terribles, dont il a le germe en lui-même, viennent bouleverſer ſon ame.

au prix de tous les tréſors de la mer, donner ni frein ni contrainte à ma condition libre & ſans liens ſur la terre. — Mais vois, quelles ſont ces lumières qu'on apperçoit ſur la place?

SCÈNE V.

CASSIO, *& quelques Officiers paroiſſent au loin, au milieu de pluſieurs flambeaux.*

JAGO.

Cette troupe, c'eſt le pere en allarmes qui accourt avec ſes amis. Vous feriez mieux de rentrer.

OTHELLO.

Moi, non: il faut qu'on me trouve. Mon caractère, mon titre, & ma conſcience ſans reproche me montreront tel que je ſuis. — Sont-ce en effet ceux que tu dis?

JAGO.

(1) Par Janus, je penſe que non.

(1) Le fourbe Jago garde ſon caractère en jurant par ce Dieu à deux viſages. Mais ce ſerment ne peut donner lieu à aucun ſoupçon contre lui; parce que ne pouvant dans les ténèbres diſcerner sûrement les objets à la lueur incertaine des flambeaux & dans l'éloignement, il eſt tout naturel qu'il s'adreſſe de préférence à ce Dieu de l'équivoque. *Warburton.*

OTHELLO *qui les reconnoît.*

Les ſerviteurs du Duc, & mon Lieutenant! — Que la nuit répande ſa faveur ſur vous, Amis! Quelles nouvelles?

CASSIO.

Général, le Duc vous ſalue, & il demande votre préſence dans ſon palais, à l'inſtant, dans l'inſtant même.

OTHELLO.

Soupçonnez-vous pour quel ſujet?

CASSIO.

Quelques nouvelles de Chypre, autant que je puis conjecturer; une affaire ſans doute importante. Cette nuit même les galères ont dépêché juſqu'à douze meſſagers, tous à la file l'un de l'autre. Déja nombre de (1) Conſeillers ſont levés, & raſſemblés dans le palais Ducal. On vous a vous-même appellé, demandé pluſieurs fois avec empreſſement; & voyant qu'on ne vous trouvoit point à votre demeure, le Sénat nous a fait prendre trois routes différentes, pour vous chercher de tous côtés.

OTHELLO.

Il eſt bon que ce ſoit vous qui m'ayez rencontré.

(1) Des Nobles qui forment le Grand-Conſeil de Veniſe. *Theobald.*

Je ne veux que rentrer pour dire un mot dans ce logis, & je pars avec vous.

(*Othello entre dans la maiſon.*)

CASSIO.

Enſeigne, que fait-il en ce lieu?

JAGO.

Sur ma foi, il a fait cette nuit & conduit à ſon bord une priſe de grande valeur; ſi elle eſt déclarée légitime, il a jetté l'ancre pour toujours.

CASSIO.

Je ne vous entens point.

JAGO.

Il eſt marié.

CASSIO.

Et à qui?

JAGO.

Marié à... Allons; Général, partons-nous?

(*Othello reparoît.*)

OTHELLO.

Venez, Amis.

CASSIO.

Voici une autre troupe qui vous cherche auſſi.

SCÈNE VI.

BRABANTIO & RODERIGO, *paroiſſent avec des Magiſtrats, & un grand nombre de ſerviteurs armés qui les éclairent.*

JAGO.

C'est Brabantio ! Général, tenez-vous ſur vos gardes : il vient avec de mauvais deſſeins.

OTHELLO.

Hola ! demeurez à cette diſtance.

RODERIGO *à* BRABANTIO.

Seigneur, c'eſt le More !

BRABANTIO *avec furie.*

Tombez ſur lui, le traître !

(*Les deux partis mettent l'épée à la main.*)

JAGO.

A vous, Roderigo : Allons, vous & moi. —

OTHELLO.

Remettez vos brillantes épées; le ſerein de la nuit peut les ternir. Vénérable Brabantio, vous commanderez mieux ici avec vos années qu'avec vos armes.

BRABANTIO.

O toi, infâme raviſſeur, où as-tu recelé ma fille? Ame infernale, tu l'as ſubornée par tes maléfices! Car j'en appelle à tous les êtres raiſonnables: Si l'aſcendant d'un pouvoir magique ne l'avoit enchaînée, ma fille! une fille ſi jeune, ſi belle, ſi heureuſe, ſi ennemie du mariage qu'on la vit dédaigner les amans les plus riches & les plus faſtueux de notre nation, eût-elle oſé jamais s'expoſer à la riſée publique, & fuir des bras paternels au ſein baſané d'un monſtre tel que toi, capable d'effrayer, non de plaire? Univers, ſoyez mon Juge. N'eſt-il pas évident que tu as pratiqué ſur elle un charme impie? que tu as enſorcelé ſa tendre jeuneſſe par l'abus des minéraux, ou des philtres qui renverſent le jugement? — Ce point ſera diſcuté, il le ſera. Il eſt probable. Oui, il eſt manifeſte. Je te ſaiſis donc, & je t'arrête comme corrupteur de l'innocence, comme exerçant un art proſcrit, & en horreur à l'Etat. — Mettez la main ſur lui; s'il réſiſte, ſoumettez-le au péril de ſa vie.

OTHELLO *avec un geſte fier.*

Hola! retenez vos mains, vous qui prenez ma défenſe, & vous auſſi. Si mon devoir étoit de combattre, je l'aurois ſu connoître, ſans avoir beſoin qu'on m'en faſſe la leçon. (*à Brabantio.*)

Où voulez-vous que je me rende pour répondre à votre accuſation ?

BRABANTIO.

En priſon, juſqu'à ce que le tems preſcrit par la loi, & les formes du Tribunal t'appellent pour te défendre.

OTHELLO.

Comment, ſi j'obéis, comment ſatisferai je aux ordres du Duc ? Il m'appelle pour une affaire d'Etat preſſante : Voilà ſes meſſagers à mes côtés, prêts à me conduire devant lui.

UN OFFICIER *à* BRABANTIO.

Rien n'eſt plus vrai, digne Seigneur ; le Duc eſt au Conſeil, &, j'en ſuis sûr, on y attend votre Excellence.

BRABANTIO.

Comment ! le Duc au Conſeil ? à cette heure de la nuit ? (*Montrant le More.*)

Qu'il y ſoit conduit à l'inſtant. Ma cauſe n'eſt point d'un intérêt frivole. Le Duc même, & tous mes Collégues du Sénat ne peuvent s'empêcher de reſſentir cet affront comme leur injure perſonnelle. Si de tels attentats demeuroient impunis, des eſclaves, des infidèles deviendroient bientôt nos maîtres & ceux de la République. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE VII.

La Scène change. On voit la Salle du Sénat : LE DUC *& tous les* SÉNATEURS *en Simarres ſont aſſis à une table bordée de lumières : Pluſieurs* OFFICIERS *ſe tiennent à quelque diſtance.*

LE DUC *feuilletant des lettres.*

Ces avis n'offrent point entr'eux ce rapport qui confirme les nouvelles.

PREMIER SÉNATEUR.

En effet, ils s'accordent peu : mes lettres annoncent cent ſept galères.

LE DUC.

Et les miennes cent quarante.

SECOND SÉNATEUR.

Et les miennes diſent deux cent : mais quoiqu'elles varient ſur le nombre, comme il arrive toujours que le même objet jugé de loin par les hommes produit des différences dans leurs récits, toutes cependant confirment, qu'une flotte Ottomane tient a mer & ſe porte ſur l'Iſle de Chypre.

LE DUC.

J'y trouve aſſez de vraiſemblance pour y arrêter nos idées: je ne me raſsûre point ſur quelques mépriſes des yeux. Je m'attache au fonds du récit, & le ſentiment d'une juſte crainte le rend certain pour moi. (*Des Matelots ſe font entendre en-dedans.*)

MATELOTS.

Hola, hola! des nouvelles, des nouvelles.

UN OFFICIER *les introduiſant.*

Un Exprès de la flotte.

LE DUC.

Encore! — Eh bien, qu'apportes-tu?

LE MATELOT.

L'eſcadre Turque menace l'Iſle de Rhodes: j'ai ordre de venir l'annoncer à l'Etat.

LE DUC *aux Sénateurs.*

Que penſez-vous de ce changement?

PREMIER SÉNATEUR.

Qu'il ne peut être vrai; cet avis ne peut ſoutenir l'examen de la raiſon. C'eſt un piége dreſſé pour nous donner le change. Quand on conſidére l'importance de Chypre pour le Turc; qu'on daigne ſeu-

lement réfléchir que cette Iſle l'intéreſſe plus que Rhodes ; d'ailleurs que n'offrant pas les mêmes défenſes de l'art, dénuée de cette enceinte formidable dont Rhodes eſt revêtue, elle peut être emportée avec moins d'efforts ; ſi de ces circonſtances réunies on forme une opinion, il eſt impoſſible de croire le Turc ſtupide au point de laiſſer derrière lui la place qui demande ſon premier ſoin, & de négliger une riche & facile conquête, pour courir après un danger ſtérile.

LE DUC.

Non, il eſt de toute certitude que le Turc n'en veut point à Rhodes.

UN OFFICIER.

Voici des nouvelles encore plus fraîches.

(*Un autre Meſſager ſe préſente.*)

LE MESSAGER.

Les Ottomans, Magnifiques Seigneurs, gouvernant ſur l'Iſle de Rhodes, ont reçu dans ce parage un ſecond renfort qui vient de ſe joindre à leur flotte.

PREMIER SÉNATEUR.

Oui, je l'avois prévu. — De quelle force, ſuivant votre eſtime ?

LE MESSAGER.

De trente voiles ; & ſoudain virant de bord, ils

portent ſans détour ni feinte leur ligne & leurs deſſeins ſur Chypre. Le Seigneur Montano votre fidèle & brave Commandant, avec l'aſsûrance de ſa foi, vous envoie cet avis, & vous prie d'en croire ſon rapport.

LE DUC.

Nous voilà donc certains que c'eſt Chypre qu'ils menacent. Marcus Luccicos n'eſt-il pas dans Veniſe?

PREMIER SÉNATEUR.

Il eſt actuellement à Florence.

LE DUC.

Mandez-lui en notre nom qu'il parte, qu'il accoure. Hâtez-vous.

(*On entend quelque rumeur aux portes.*)

PREMIER SÉNATEUR *regardant.*

Voici Brabantio accompagné du vaillant More.

SCÈNE VIII.

BRABANTIO & OTHELLO *entrent au Sénat*, CASSIO, RODERIGO, JAGO, *des* OFFICIERS, *& une ſuite.*

LE DUC.

BRAVE Othello, il s'agit encore d'oppoſer votre bras au Turc, cet ennemi commun. (*A Brabantio.*) Je ne vous voyois pas, Seigneur, ſoyez le bienvenu : vos conſeils nous manquoient, & nous avons cette nuit beſoin de votre ſecours.

BRABANTIO.

Et moi j'ai eu beſoin du vôtre. Que Votre Grandeur me pardonne ; ce ne ſont point les fonctions de ma place, ni aucun avis du ſujet qui vous raſſemble, qui m'ont précipité hors de mon lit ; l'intérêt public n'a plus de priſe ſur mon ame. Ma douleur perſonnelle eſt ſi violente & ſi profonde, qu'elle abſorbe & engloutit tout autre chagrin, ſans qu'elle ceſſe d'être toujours la même.

LE DUC.

Et quel eſt donc votre malheur ?

BRABANTIO.

Ma fille! ô ma fille! —

SECOND SÉNATEUR.

Quoi, ſeroit-elle morte?

BRABANTIO.

Elle l'eſt pour moi, elle m'eſt ravie; elle eſt ſéduite, ſubjuguée par des preſtiges, par des breuvages achetés des Empyriques. Car que la nature puiſſe tomber d'elle-même dans cet excès d'égarement, lorſqu'elle eſt ſaine & pure, qu'elle a des yeux pour voir, & des ſens pour juger, non, ſans le ſecours de la magie cet égarement eſt impoſſible. —

LE DUC.

Quel que ſoit l'homme qui par ces manœuvres criminelles priva votre fille de ſa raiſon, & vous a privé d'elle, vous lirez de vos yeux le livre ſanglant des loix, ſeul vous prononcerez la peine écrite dans ſon texte ſévère; oui, le coupable fût-il notre propre fils.

BRABANTIO.

Je vous rends graces, Seigneur: voilà l'homme; ce More, que vos ordres exprès ont, dit-il, mandé devant vous pour une affaire d'Etat.

TOUS LES SÉNATEURS *étonnés.*

Lui? Nous en ſommes pénétrés de douleur.

LE DUC *à Othello.*

Et vous, qu'avez-vous à répondre à cette accuſation?

BRABANTIO *vivement.*

Rien; Qu'elle eſt vraie.

OTHELLO.

Très-puiſſans, Très-graves, & Reſpectables Seigneurs, vous mes Nobles, mes Généreux Maîtres, que j'aie tiré de ſa maiſon la fille de ce vieillard, le fait eſt vrai; il eſt encore vrai que je l'ai épouſée: voilà mon offenſe préſentée dans toute ſon étendue: rien de plus. Sauvage & plein de rudeſſe dans mes diſcours, je ſuis peu doué du talent de parler le langage choiſi de la paix: car depuis que l'âge de ſept ans eut commencé à donner du nerf à ces bras, ils ont fait toujours leurs plus chers exercices ſous la tente militaire, & dans les champs de bataille, ſi vous en ôtez le tems des neuf lunes dernières; ainſi tout ce que je puis raconter de ce grand univers n'a guères pour objet que des ſiéges, ou des combats: vous voyez que je ſaurai mal orner ma cauſe en parlant moi-même pour ma défenſe. Cependant, ſi votre patience daigne m'écouter, je vous ferai ſans apprêt le récit ſimple & nud de toute l'hiſtoire de mes amours, je vous dirai par quels maléfices, puiſque tel eſt le crime dont je ſuis accuſé,

par quels taliſmans, par quels charmes & quel magique pouvoir j'ai gagné le cœur de ſa fille.

BRABANTIO.

Une fille ſi timide, jamais raſsûrée, ſi modeſte, qu'elle ſe troubloit au ſon de ſa voix, & n'oſoit faire un mouvement ſans rougir, elle! faire violence à la nature, & au mépris de ſon âge, de ſon pays, de ſon nom, de tout enfin, ſe prendre d'amour pour un objet qu'elle ne pouvoit enviſager ſans effroi! — Il faut un jugement dépravé ou imbécille pour avancer que la nature accomplie ait pu errer ainſi contre toutes ſes loix; ce monſtrueux écart annonce aſſez qu'on en doit chercher la ſource dans les ſecrets d'un art infernal. J'inſiſte donc, & j'affirme encore que c'eſt par la force de mélanges qui enivrent le ſang, ou de quelques ſucs animés par des formules ſacriléges, que ce More a ſu triompher d'elle.

LE DUC.

L'affirmer, ce n'eſt pas en fournir la preuve; il en faut de plus poſitives, de plus certaines que ces légers ſoupçons empruntés d'une opinion vulgaire, & ces conjectures vagues que vous citez contre lui.

PREMIER SÉNATEUR.

Mais, vous, Othello, parlez: avez-vous par des moyens iniques & violens ſoumis & empoiſonné les

affections de cette jeune perſonne; ou l'avez-vous vaincue par la prière, & l'invitation naturelle qu'un cœur adreſſe à un cœur?

OTHELLO.

Envoyez au Sagittaire, Seigneurs, je vous en conjure, daignez la mander ici; & laiſſez-la parler elle-même de moi devant ſon père. Si vous me trouvez coupable dans ſon récit, non-ſeulement ôtez-moi la confiance & le grade que je tiens de vous; mais que votre decret tombe ſur ma vie même.

LE DUC.

Qu'on faſſe venir Deſdemona.

(*quelques Officiers ſortent.*)

OTHELLO.

Enſeigne, conduiſez-les: vous connoiſſez le lieu.

(*Jago s'incline & part.*)

Et en attendant qu'elle arrive, avec la ſincérité dont je confeſſe au ciel les erreurs de ma vie, je vais expoſer à votre reſpectable Aſſemblée comment j'ai fait des progrès dans le cœur de cette jeune Dame, & elle dans le mien.

LE DUC.

Parlez, Othello.

OTHELLO.

Son père m'aimoit; il m'invitoit ſouvent: toujours

jours il me queſtionnoit ſur l'hiſtoire de ma vie, année par année, ſur les batailles, les ſiéges où je m'étois trouvé, les hazards que j'avois courus. Je repaſſai toute ma vie, depuis les jours de mon enfance juſqu'au moment de mon récit : c'étoit un détail long & varié d'aventures déſaſtreuſes, de touchantes infortunes tant dans les camps que ſur les mers, de périls imminens où, penché ſur la brèche meurtrière, je n'échappai que d'une ligne à la mort. Il fallut dire, comment j'avois été pris par l'inſolent ennemi & vendu pour l'eſclavage; comment je me vis racheté des fers. Suivit toute l'hiſtoire de mes voyages, ou j'eus à parler d'antres ſombres, d'oiſifs déſerts, d'immenſes ſouterreins, de rochers, de montagnes dont la tête touche aux cieux : tel fut le progrès de mon récit, où je citai encore les Cannibales qui ſe dévorent les uns les autres, & ces hommes (1) monſtrueux dont la tête eſt ſurmontée par leurs épaules. Pendant tous ces détails Deſdemona ſérieuſe & attentive ſe penchoit pour m'écouter; mais ſans ceſſe les ſoins du ménage venoient l'interrompre; & dès qu'elle avoit pu les expédier à la hâte, elle rentroit auſſitôt, & d'une oreille avide dévorant mon diſcours elle tâchoit d'en reprendre le fil.

(1) Ce fait ſe liſoit alors dans les Voyages de Mandeville, livre en réputation du tems de Shakeſpeare. *Johnſon.*

Je profitai de cette remarque. Je ſaiſis un jour, une heure commode; & je trouvai le moyen de diſpoſer ſon cœur à me faire une prière : c'étoit de lui raconter de ſuite tout mon pélerinage dans l'univers, dont elle avoit bien entendu quelques évènemens, mais jamais l'hiſtoire entière. J'y conſentis, & ſouvent je lui ſurpris des larmes, quand je rappellois quelque aventure malheureuſe qu'avoit eſſuyé ma jeuneſſe. Mon récit achevé, elle me donna pour mes malheurs une abondance de ſoupirs : elle s'écria, » qu'en vérité c'étoient des évènemens étranges ! » mais des plus étranges ! que mon ſort étoit digne » de pitié ; digne de la plus tendre pitié ! Elle » ſouhaitoit ne l'avoir pas entendu ; & cependant » elle ſouhaitoit que le ciel l'eût fait naître homme » & miſe à ma place «. — Elle me remercia, & me dit, ſi j'avois un ami qui l'aimât, de lui apprendre ſeulement à raconter mon hiſtoire, & qu'il ſauroit comment la rendre ſenſible. A cette ouverture de ſon cœur : je parlai, elle m'aima pour les dangers que j'avois courus ; je l'aimai pour la pitié qu'elle donnoit à mes malheurs. Voilà ma ſeule magie. — Deſdemona s'avance ; laiſſez-la confirmer elle-même ce que j'ai dit (1).

(1) Tout ce diſcours eſt de génie & montre la profonde connoiſſance que Shakeſpeare avoit du cœur humain. On venoit

SCÈNE X.

DESDEMONA *entre, jeune, belle, parée de perles & de diamans ſuivant l'uſage de Veniſe. Son front eſt ſerein, ſon maintien annonce la pudeur.* JAGO *l'accompagne ſuivi des* OFFICIERS *du Sénat.*

LE DUC.

JE ne voudrois pas que ma fille eût entendu ce récit. Cher Brabantio, ſaiſiſſez ce qui reſte de bien dans un mal irréparable. Avec le ſeul tronçon de ſes

---

de découvrir le nouveau monde. Cette grande découverte occupoit l'attention de toute l'Europe. Les relations ou les menſonges des Voyageurs faiſoient le ſujet de toutes les converſations, dans le monde poli, comme dans le peuple. Il eſt dans la nature, qu'une jeune fille, renfermée dans la maiſon paternelle, timide & ſenſible, écoutât avidement le récit d'évènemens & la peinture d'objets dont elle n'avoit aucune idée, & que ſon ame ſe remplît d'admiration & d'intérêt pour l'homme qui avoit échappé à tant de périls, & exécuté des actions grandes par elles-mêmes, & que ſa jeuneſſe & la timidité de ſon ſexe exagéroient encore à ſon imagination. Le tendre intérêt de la pitié diſpoſe au ſentiment de l'amour ; & Deſdemona paſſe de l'admiration à la tendreſſe. On remarquera auſſi qu'élevée ſuivant les principes de Veniſe, elle n'avoit vu que peu ou point d'hommes. Delà ſa ſenſibilité & ſa ſimplicité ingénue, qui ne

armes rompues, l'homme eſt encore plus fort qu'avec ſes mains déſarmées.

BRABANTIO *jettant des regards indignés ſur Deſdemona, puis ſur le More.*

Daignez l'entendre elle-même, Seigneur : ſi elle avoue qu'elle ait été de moitié dans une telle alliance, tombe la deſtruction ſur ma tête ſi mes injuſtes reproches s'adreſſent encore à lui ! — Approchez, fille exemplaire. Parlez, diſtinguez-vous à qui de nous dans cette illuſtre Aſſemblée vous devez l'obéiſſance ?

DESDEMONA.

Mon Noble Père, je vois que mon obéiſſance doit ici ſe partager : je vous dois la vie & l'éducation ; l'éducation & la vie que je tiens de vous m'enſeignent à vous révérer. Juſqu'ici, ſoumiſe au devoir d'une fille, je vis en vous un ſouverain : mais voilà mon époux. Ma mère quitta ſon père pour vous.

ſe démentiront point durant tout le cours de la pièce. La couleur noire n'étoit pas non plus pour elle une nouveauté. On verra dans la ſuite, que ſa mère avoit une More à ſon ſervice. Ainſi ſon amour pour un brave More n'a rien d'étrange ni d'invraiſemblable. Habituée dès l'enfance à la compagnie d'une More, elle a dû être moins révoltée de cette couleur dans un âge plus avancé.

La même obéiſſance qu'elle vous rendit, je la dois, & je demande qu'à ſon exemple il me ſoit permis de la rendre au More, déſormais mon ſouverain.

BRABANTIO *étouffant ſon reſſentiment.*

Dieu ſoit avec vous! J'ai fini.— (*au Duc.*) Paſſons, s'il vous plaît, Seigneur, paſſons aux affaires d'Etat. — J'euſſe mieux fait d'adopter un enfant que de lui donner la vie : — More, approche : je te l'abandonne ici de tout mon cœur, cette créature que je voudrois — mais déja tu la poſsèdes — que de tout mon cœur je voudrois pouvoir ſauver de toi.— Quant à vous, tréſor de ſageſſe, vous me faites ſentir la joie de n'avoir pas d'autres enfans. Ton évaſion m'eût appris à les tenir en tyran dans des chaînes de fer.— J'ai fini, Seigneur.

LE DUC.

Laiſſez moi rendre vos vrais ſentimens : laiſſez-moi vous rappeller une vérité faite pour incliner votre cœur à la clémence, & le ramener vers ces deux Amans.— Quand on a épuiſé les remèdes, & que ſur l'ame eſt tombé le coup fatal que ſuſpendoit encore l'eſpérance, tous les chagrins ſont finis. Déplorer un malheur paſſé, c'eſt le sûr moyen de le reproduire ſans ceſſe. Ne peut-on ſauver un bien que

la fortune nous enlève ? Si la conſtance nous reſte, elle ſe rit des inſultes de la fortune. L'homme qui voit d'un front ſerein emporter ſon tréſor, en conſerve un dans ſon ame, & trompe le voleur ; mais celui qui s'épuiſe en regrets inutiles, ſe vole lui-même.

BRABANTIO *d'un ton amer & ironique.*

Sans doute ! Laiſſons le Turc nous enlever l'Iſle de Chypre, & nous ne l'aurons pas perdue tant que nous aurons le front ſerein. — On ſupporte aſſez les maximes, quand on n'a d'autre peine que celle de les écouter avec toutes ces vaines conſolations qui n'affectent que l'oreille : mais c'eſt un double fardeau que d'avoir à ſupporter à la fois & ſon chagrin & ces maximes, quand pour appaiſer ſa douleur on eſt réduit aux triſtes ſecours de la patience. Toutes ces maximes arbitraires dans leur application, également fortes en ſens contraire, ſont tour à tour du baume ou du fiel ſur la plaie : mais les mots ne ſont que des mots : je n'ai jamais oui dire, Seigneur, que le cœur mortellement bleſſé fût guéri par l'oreille. — Je vous en conjure, paſſons aux affaires de l'Etat.

LE DUC.

Le Turc menace l'Iſle de Chypre avec une flotte formidable. Othello, vous connoiſſez mieux que

perſonne les reſſources de la place. Nous y tenons, il eſt vrai, un Officier inſtruit, digne en tout de ſon emploi ; mais l'opinion, maitreſſe ſouveraine des évènemens, croit, en vous donnant ſon ſuffrage, aſsûrer le ſuccès. Scachez donc qu'il vous faut interrompre les douceurs de votre félicité nouvelle, pour marcher à cette expédition pleine de fatigues & d'allarmes.

OTHELO.

Graves Sénateurs, ce tyran qui dompte l'homme, l'habitude, a changé pour moi la couche de fer des camps en lits enflés de duvet. Je reſſens cette ardeur, cette alacrité naturelle qu'éveillent en moi les pénibles entrepriſes : je me charge de cette guerre contre les Ottomans, & le front incliné devant vous, je ne demande plus qu'un état pour mon épouſe, un traitement honorable, un ſort en un mot qui réponde à ſa naiſſance.

LE DUC.

Comment ? elle habitera la maiſon de ſon père.

BRABANTIO.

Je ne le prétens pas ainſi !

OTHELLO.

Ni moi !

DESDEMONA.

Et moi, je ne voudrois pas non plus y demeurer, pour aigrir mon père, & le mettre ſans ceſſe en courroux en reſtant ſous ſes yeux. Généreux Duc, prêtez à mes raiſons une oreille favorable, & protégez de votre ſuffrage ma requête ingénue.

LE DUC.

Que deſirez-vous, Deſdemona?

DESDEMONA.

Que j'aye aſſez aimé le More pour paſſer avec lui ma vie, c'eſt ce que peuvent atteſter au monde l'abandon entier de moi-même, & les orages où j'expoſe mon ſort. Mon cœur s'eſt ſoumis aux rares qualités de mon époux: en regardant Othello je ne vis que ſon ame; & j'ai conſacré la mienne à ſes vertus guerrières, & mon ſort à ſa gloire. Ainſi, chers Sénateurs, ſi, tandis qu'il part pour la guerre, je reſte ici délaiſſée comme un meuble de paix; je me vois fruſtrée des avantages qui me le font aimer, & qui furent le gage de notre union: il me faudra ſupporter dans une pénible ſolitude tout le reins de ſa cruelle abſence. Laiſſez-moi partir avec lui.

OTHELLO.

Vos voix, Seigneurs: je vous en conjure, accor-

dez-lui ce qu'elle deſire. Je ne le demande point pour l'intérêt de mon amour, ni dans l'impatience d'aſſouvir les premiers tranſports d'une paſſion nouvelle; c'eſt pour elle que je le demande, c'eſt pour me montrer indulgent & favorable à ſes vœux. Et parce que je l'aurois près de moi, voudrois-je négliger vos grandes & ſérieuſes affaires ? Que le ciel préſerve vos ames juſtes de le croire. Non, quand les jeux du folâtre amour corrompront mes devoirs, quand dans une molle inertie, l'ivreſſe du plaiſir m'empêchera de former des plans, ou de combattre, je conſens qu'alors vos femmes rangent parmi leurs uſtenſiles de ménage mon caſque dégradé; & puiſſent tous les affronts aviliſſans s'élever enſemble contre ma renommée!

LE DUC *à Othello & Deſdemona.*

Décidez vous-mêmes, l'un & l'autre, ſi elle doit reſter ou vous ſuivre. Le danger preſſe, l'Etat vous appelle : que votre célérité réponde à ſes allarmes. Il faut partir cette nuit.

DESDEMONA.

(*Avec un mouvement de crainte.*)

Cette nuit, Seigneur?

LE DUC.

Cette nuit même.

OTHELLO.

De tout mon cœur.

LE DUC.

Demain, Seigneurs, nous nous raſſemblerons à neuf heures du matin. Othello, laiſſez un Officier auprès de nous; il vous portera votre commiſſion, & ſe chargera des autres ſoins qui intéreſſent votre poſte, ou vos affaires.

OTHELLO.

Je laiſſe mon Enſeigne, ſi vous daignez l'agréer; c'eſt un homme plein d'honneur & de fidélité: je remets mon épouſe à ſa conduite; je lui confie toutes les dépêches que vos Excellences jugeront à propos de m'adreſſer.

LE DUC.

Vous en êtes le maître. — Je vous ſalue tous; (*A Brabantio.*)
Et vous, noble Seigneur, s'il eſt vrai que la vertu ſoit toujours belle, le viſage de votre gendre eſt encore plus beau, qu'il ne paroît noir.

(*Les Sénateurs ſe lèvent.*)

UN SÉNATEUR.

Adieu, brave More. Rendez heureuſe Deſdemona.

BRABANTIO.

Veille ſur elle, More ; tiens un œil ouvert ſur ſes pas : (1) elle a trompé ſon père ; elle pourra bien te tromper auſſi.

OTHELLO.

Ma vie ſur ſa foi ! (*Le Duc ſort avec les Sénateurs.*) Honnête Jago, il faut que je te laiſſe ma Deſdemona. Donne-lui, je te prie, ta femme pour compagne ; & choiſis pour me l'amener le tems le plus favorable. — Venez, Deſdemona, je n'ai qu'une heure pour vous parler de mon amour, de nos intérêts, & des ſoins de la vie. Il nous faut obéir au tems. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE X.

RODERIGO & JAGO *demeurent.*

RODERIGO.

JAGO. —

JAGO.

Eh bien, homme d'honneur, que dites-vous de ceci ?

(1) Ce mot ſiniſtre ſorti de la bouche d'un père tombe dans le cœur d'Othello & s'y développera dans la ſuite.

RODERIGO.

Devinez-vous le deſſein que je médite?

JAGO.

Mais, de gagner votre lit, & de vous livrer au ſommeil.

RODERIGO *indiquant du doigt le canal.*

Je veux à l'inſtant me noyer dans cette mer.

JAGO.

Oh, ſi vous vous noyez, mon amitié pour vous eſt finie: & pourquoi, homme inſenſé?

RODERIGO.

La folie eſt de vivre, lorſque la vie eſt un tourment: & quand la mort ſeule peut guérir nos maux, nous acquérons la liberté de mourir.

JAGO.

O lâche! depuis quatre fois (1) ſept ans j'ai promené ma vue ſur ce monde; & depuis que j'ai ſu diſcerner un bienfait d'une injure, je n'ai pas encore trouvé d'homme qui sût bien s'aimer lui-même. Si jamais on m'entend dire que je veux me noyer

(1) Jago pouvoit avoir environ quarante ans; les années qu'il compte ſont celles de l'expérience.

pour l'amour d'une concubine de More, je conſens à deſcendre de la dignité d'homme à l'eſpèce du ſinge.

RODERIGO.

Que puis-je faire ? Il eſt vrai, je rougis d'avoir une ame ſi tendre ; mais il n'eſt pas au pouvoir de ma vertu de m'en corriger.

JAGO.

La vertu ! ſottiſe : il eſt toujours en notre pouvoir d'être tels ou tels. Notre corps eſt le jardin, notre volonté, le jardinier qui le cultive. Qu'il y sème l'ortie, ou des graines ſalutaires, l'hyſſope ou le thim, des plantes variées ou d'une ſeule eſpèce ; qu'il le rende ſtérile par ſon oiſiveté, ou que ſon induſtrie le féconde, c'eſt en lui que réſide la puiſſance de donner au ſol ſa forme, & de la changer à ſon gré. Si la balance de la vie n'avoit pas le poids de la raiſon à oppoſer au poids des paſſions, la fougue du ſang & la baſſeſſe de nos penchans nous porteroient aux plus abſurdes inconſéquences : mais nous avons la raiſon pour calmer la fureur des ſens, réprimer l'aiguillon de nos deſirs, & domprer nos paſſions effrénées ; d'où je conclus, que ce que vous appellez amour ne croît dans notre ſein que comme une ronce ſauvage, ou un rejetton paraſite.

RODERIGO.

Voilà ce qui n'eſt pas concevable.

JAGO.

Oui, cet amour n'eſt qu'une pure efferveſcence du ſang, que permet la volonté. Allons, ſoyez homme. Vous noyer! Ce ſont les dogues qu'on noye, avec leurs aveugles enfans. Je me ſuis déclaré votre ami; &, je le proteſte, votre mérite m'attache à vous par des chaînes indiſſolubles. Jamais je n'aurois pu vous poſter mieux que vous n'êtes maintenant. Mettez de l'argent dans votre bourſe; ſuivez ces guerres: déguiſez votre jeuneſſe: empruntez les traits d'un autre âge. Je le répète, mettez de l'argent dans votre bourſe. Il eſt impoſſible que la paſſion de Deſdemona pour le More dure long-tems; — Faites proviſion d'eſpèces; — Ni l'amour du More pour elle. Le début en fut trop violent dans la belle: vous la verrez finir par une rupture auſſi bruſque. — Garniſſez votre bourſe, vous dis-je. Ces (1) Mores ſont volages dans leurs deſirs. — Empliſſez-moi bien votre bourſe. Le fruit qu'il trouve aujourd'hui doux comme la manne (2) des roſeaux, bientôt

(1) Les Mores avec un tempérament impétueux, ſont les plus inconſtans de tous les hommes.

(2) Le mot Anglois eſt *Lohoks*, ſirop très-doux que les Arabes ont introduit dans la médecine. *Warburton.*

lui ſemblera plus amer que la coloquinte. — Dès qu'elle ſera raſſaſiée des careſſes du More, elle verra l'erreur de ſon choix. — Il faut du changement à ſon cœur, il en faut ; ainſi muniſſez-vous d'or. — Avez-vous tant à cœur de vous damner ? Pourquoi vous jetter dans la mer ? Damnez-vous par une folie plus agréable. — De l'argent encore une fois, le plus que vous pourrez. A moins que la ſainteté du fragile vœu qui lie un Barbareſque errant à une ruſée Vénitienne, ne ſoit trop forte pour mon génie ſecondé de toute la puiſſance de l'enfer, vous la poſſéderez : ainſi de l'argent, de l'argent. Fi, loin de vous l'idée de vous noyer ! Elle choque le bon ſens. Cherchez, cherchez à mourir de plaiſir entre les bras de votre idole, plutôt qu'à vous noyer & quitter la vie ſans elle.

RODERIGO.

Promettez-vous de ſervir avec chaleur mes eſpérances, ſi je conſens à en attendre le ſuccès ?

JAGO.

Vous êtes sûr de moi. — Allez, raſſemblez de l'argent. — Je vous l'ai dit vingt fois, & vous le dis, & le redis encore, je hais le More. Mes raiſons partent du cœur ; les vôtres ne ſont pas moins légitimes. Uniſſons-nous dans notre vengeance contre lui. Si vous pouvez le déshonorer, vous vous

procurerez un plaiſir ; & à moi un paſſe-tems agréable. Plus d'un évènement qui ne demande qu'à éclore, repoſe encore dans le ſein du tems. Contractez, allez, réaliſez : nous en raiſonnerons plus long-tems demain. Adieu.

RODERIGO.

Où nous retrouverons-nous demain matin ?

JAGO.

Où ? — A mon logement.

RODERIGO.

Je m'y rendrai de bonne-heure.

JAGO.

Partez, ſalut. —

(*Avec un geſte myſterieux de la main.*)

Entendez-vous, Roderigo ?

RODERIGO.

Quoi ?

JAGO.

Ne ſongez plus à cette mer. Entendez-vous ?

RODERIGO.

J'ai changé de penſée. Je vais vendre toutes mes terres. (*Il ſort.*)

SCÈNE

SCÈNE IX.

JAGO *ſeul, & d'un ton de mépris.*

VA, pars, emplis ta bourſe. — C'eſt ainſi que je ſais trouver la mienne dans la dupe qui m'écoute : & ne ſeroit-ce pas profaner mon expérience, ce tréſor que j'ai acquis, que d'aller dépenſer le tems avec un pareil idiot ſans plaiſir ni profit pour moi ? J'abhorre le More : & c'eſt l'opinion de Veniſe qu'entre les rideaux de mon lit il a rempli mon office ; j'ignore ſi ce bruit eſt vrai : mais pour un ſimple ſoupçon de ce genre, je veux agir comme j'agirois pour la certitude du fait. — Il m'eſtime ; mes deſſeins n'en opéreront que mieux ſur ſon cœur. — Caſſio eſt l'homme qu'il me faut. — Voyons enſuite.... Gagner ſa place, & donner un plein eſſor à mes deſirs de vengeance. — Double fourberie. — Mais comment, comment? — Voyons. Au bout de quelque-tems inſinuer dans l'oreille abuſée du More, que Caſſio prend trop de libertés avec ſa femme. — Caſſio a une fraîcheur, une ſanté qui prêtent aux ſoupçons. Il eſt formé pour rendre les femmes infidèles. Le More eſt d'un naturel franc & ouvert, prêt à croire les hommes honnêtes dès qu'ils ſe donnent la peine de le paroître : il ſe laiſſera ſans réſiſtance conduire à la liſière, comme l'âne ſtupide

obéit à la main qui le mène. — Je l'ai.... (*posant le doigt sur son front.*) le voilà conçu.... L'enfer & la haîne feront éclore à la lumière ce fruit monstrueux. (*Il sort.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Capitale de l'Iſle de Chypre : on découvre le rivage & une partie de la mer qui eſt agitée par la Tempête. Dans le lointain eſt un Port ; un bruit de vents & d'orage ſe fait entendre. MONTANO, *Commandant en Chypre, paroît, & aborde deux* OFFICIERS.

MONTANO.

DE la pointe du Cap, que découvrez-vous à la mer?

PREMIER OFFICIER.

Rien au monde, tant les vagues ſont hautes & tumultueuſes ! Entre la mer & le ciel l'œil ne ſauroit placer une voile.

MONTANO.

Il me ſemble que la voix des vents a retenti

horriblement ſur terre; jamais plus fougueux ouragan n'ébranla nos remparts. S'il s'eſt ainſi déchaîné ſur les eaux, quels flancs de chêne pourroient garder leur emboîture, quand des monts de flots viennent fondre ſur eux ? Qu'allons-nous apprendre des effets de l'orage ?

SECOND OFFICIER.

La diſperſion de l'eſcadre Ottomane. Avancez ſeulement ſur le rivage écumant : voyez-vous les flots grondans frapper les nues ? Les lames chaſſées par le vent, ſoulevées, gonflées en maſſes énormes, ſemblent élancer l'onde ſur l'ourſe brûlante, & éteindre les étoiles qui gardent le pole immobile. Je n'ai point encore vu de ſemblable tourmente châtier la mer de ces parages.

MONTANO.

Si les Turcs n'ont gagné l'abri de quelque rade, les voilà ſubmergés : il eſt impoſſible de ſoutenir ce gros tems au large.

SCÈNE II.

Un TROISIÈME OFFICIER *entre.*

TROISIÈME OFFICIER.

DES nouvelles, Amis; nos guerres ſont finies : la tempête effrénée a fracaſſé les Turcs; & abîmé leurs projets. Un fort vaiſſeau de Veniſe a vu la détreſſe & le triſte naufrage s'étendre ſur la plus grande partie de leur flotte.

MONTANO.

Quoi ! dites-vous vrai ?

TROISIÈME OFFICIER.

Le navire eſt déja ſous le mole, un bâtiment de Verone; Michel Caſſio, Lieutenant d'Othello le vaillant More, débarque au rivage ; le More lui-même eſt en mer : muni d'une commiſſion expreſſe, il vient commander en Chypre.

MONTANO.

J'en ſuis ravi; c'eſt un digne Gouverneur.

TROISIÈME OFFICIER.

Mais ce même Caſſio, en exprimant ſa joie du déſaſtre des Turcs, a cependant l'œil triſte, inquiet;

il fait des vœux pour le ſalut du More. Leurs vaiſſeaux ont été ſéparés par cette violente & noire tempête.

MONTANO.

Plaiſe au ciel de le ſauver ! J'ai ſervi ſous cet étranger, & il commande en vrai ſoldat. Avançons ſur la plage pour voir le navire qui vient d'aborder, & pour porter nos regards au-devant du brave Othello, juſqu'au point où les flots & le bleu des airs ſe confondront à nos yeux en une ſeule & même étendue.

PREMIER OFFICIER.

Sans doute, allons; dans cette heure d'attente les évènemens peuvent ſe ſuivre comme les inſtans.

SCÈNE III.

CASSIO *entre.*

CASSIO.

GRACES au vaillant Officier de cette Iſle belliqueuſe qui rend ainſi juſtice à la valeur du More ! O que le ciel prenne ſa défenſe contre les élémens ; car je l'ai perdu ſur une dangereuſe mer ?

MONTANO.

Monte-t-il un bon vaiſſeau?

CASSIO.

Une barque ſolidement pontée; ſon pilote eſt intrépide, & conſommé dans la manœuvre: auſſi l'eſpérance n'eſt pas morte dans mon cœur; elle s'enhardit contre la crainte à la vue des reſſources.

DES VOIX *à une grande diſtance.*

Une voile, une voile, une voile!

CASSIO.

Quel eſt ce bruit?

UN OFFICIER.

La ville eſt déſerte: des rangées de peuple couronnent l'arc du rivage; tous crient, *une voile.*

CASSIO.

C'eſt le Gouverneur que voit mon eſpérance derrière cette voile. (*Le canon tire.*)

L'OFFICIER.

Entendez-vous la ſalve d'amitié? Ce ſont nos alliés du moins.

CASSIO.

Allez, je vous prie, & revenez nous apprendre quels nouveaux étrangers arrivent dans ce port.

L'OFFICIER.

J'y cours. (*Il ſort.*)

MONTANO.

Dites-moi, cher Lieutenant, votre Général eſt-il marié ?

CASSIO.

L'union la plus heureuſe..... Il a conquis une jeune fille au-deſſus des deſcriptions & des récits de l'errante renommée; chef-d'œuvre, où ne ſauroit atteindre l'art des plus brillans pinceaux. Dans toutes les qualités, dans toutes les graces dont l'a revêtue la nature, elle offre le modèle de toutes les perfections !

SCÈNE IV.

L'OFFICIER *entre.*

CASSIO.

HÉ bien, qui a pris terre ?

L'OFFICIER.

Un Officier nommé Jago, l'Enſeigne du Général.

CASSIO.

Il a fait une heureuſe & rapide traverſée ! Ainſi les

tempêtes elles-mêmes, les mers en courroux, & les vents mugiſſans, & les tranchans écueils, & les ſables amoncelés, traîtres cachés ſous les eaux pour enſevelir au paſſage la nef innocente, tous ces agens de la mort, comme s'ils étoient ſenſibles à la beauté, oublient leurs natures mal-faiſantes, & laiſſent paſſer vivante la divine Deſdemona!

MONTANO.

Quelle eſt cette Deſdemona?

CASSIO.

Celle dont je vous parlois; la reine de notre Général qui l'a remiſe à la conduite du hardi Jago. Son arrivée ici devance nos penſées; en ſept jours de paſſage! Grand Dieu! garde Othello. Enfle ſa voile de ton ſouffle puiſſant: permets que ſon léger vaiſſeau apporte la joie ſur cette rade: qu'il vienne ſentir les vives extaſes de l'amour dans les bras de Deſdemona, rendre de nouveaux feux à nos courages éteints, & répandre la confiance dans notre Iſle?

SCÈNE V.

La Tempête commence à s'appaiſer.

DESDEMONA *entre accompagnée de* JAGO, *de* RODERIGO *déguiſé, & d'*ÉMILIA.

CASSIO.

O voyez ! le tréſor que portoit le vaiſſeau eſt deſcendu ſur le rivage. Peuples de Chypre, fléchiſſez vos genoux devant elle. Salut à vous, noble Deſdemona : que la faveur des cieux vous précède, vous ſuive, vous environne de toutes parts !

DESDEMONA.

Je vous rends graces, brave Caſſio ; quelles nouvelles pouvez-vous m'apprendre de mon époux ?

CASSIO.

Il n'eſt pas encore arrivé ; mais ce que je ſais, c'eſt qu'il ne court aucun danger, & que vous le verrez bientôt dans le port.

DESDEMONA.

Cependant..... Ah ! j'ai des craintes.... Comment avez-vous été ſéparés ?

Digitized by Google

CASSIO.

C'eſt ce vaſte combat des cieux & des mers qui a ſéparé nos vaiſſeaux & nous. — Mais, écoutons; un navire !

LES VOIX DU PEUPLE *au loin.*

Un navire, un navire ! (*On entend des ſignaux & des acclamations.*)

UN OFFICIER.

Sans doute nos compatriotes : ils ſaluent la citadelle.

CASSIO.

Allez aux nouvelles. — Cher Enſeigne, (*à Emilia.*) & vous, Madame, ſoyez les bien-venus. (*Il embraſſe Emilia.*) Bon Jago, ne vous offenſez point de ma hardieſſe; je dois à mon éducation cette liberté familière.

JAGO.

Si elle étoit pour vous auſſi prodigue de ces baiſers, qu'elle l'eſt pour moi de paroles, vous ſeriez bientôt raſſaſié.

DESDEMONA.

Hélas, elle ne parle jamais.

JAGO.

Beaucoup trop, ſur mon ame. Toujours je l'éprouve, quand je me ſens du penchant au ſommeil. Devant vous, Madame, je l'avoue, ſa langue ſe taît : mais ſon cœur murmure; elle me querelle dans ſes penſées.

ÉMILIA.

Votre reproche eſt peu fondé.

JAGO *durement.*

Allez, allez, hors du ſeuil de vos portes, vous paroiſſez des maſques charmans : mais vous êtes toutes des tigres pour vos ſuivans; dans vos maiſons des voix toujours retentiſſantes ; des Anges quand vous outragez, des furies quand on vous offenſe : le jour, vous diſſipez le tems dans vos ménages, & la nuit.... vous en êtes économes.

DESDEMONA.

Fi ! bouche médiſante.

ÉMILIA.

Je ne vous confierai pas le ſoin de mon éloge.

JAGO.

Gardez-vous de m'en charger.

DESDEMONA.

De quelles couleurs orneriez-vous le mien ?

JAGO.

Dame aimable, diſpenſez-moi de l'entreprendre. Je ſuis ſatyrique, ou muet.

DESDEMONA.

N'importe, eſſayez. — On a couru vers le port ?

JAGO.

Oui, Madame.

DESDEMONA.

Je ne me ſens pas gaie. Hélas! en m'efforçant de le paroître, je cherche à tromper mes ennuis. — Allons, que direz-vous de moi?

JAGO.

(1) J'y ſonge : mais ma penſée réſiſte & ſemble tenir à mon cerveau ; il faut l'en arracher avec effort.

---

(1) Cette ſortie de Jago contre le ſexe, pourra paroître déplacée & groſſière. Cependant tout ce Dialogue n'eſt pas ſans art. On y remarque la vérité du moyen que Shakeſpeare emploie pour diſtraire Deſdemona des inquiétudes & de l'impatience qu'elle éprouve ſur le ſort d'Othello. Au lieu de mettre dans ſa bouche des exclamations communes & larmoyantes ſur ſes craintes, ſur les dangers de ſon époux ; l'idée de faire diverſion à ſes ennuis en queſtionnant Jago ſur l'opinion qu'il a des femmes eſt plus vraie & plus dans la nature.

On remarquera encore comme Jago affecte une franchiſe brutale, propre à donner le change ſur ſon caractère. Il prend ici le ton d'un militaire ſauvage & impoli, mais incapable de diſſimulation & de fourberie, qui vous dit des duretés en face, & par-là même n'eſt pas à craindre en votre abſence. Après avoir bruſqué ſon épouſe, il tombe ſur le ſexe entier. Un éloge lui coûte. Forcé de s'expliquer, il ſe montre incrédule ſur la vertu des femmes. Caſſio en eſt dupe, & le prend pour un homme groſſier, mais vrai. —— Deſdemona paroît bien femme ici ; malgré toute ſon inquiétude ſur le retard de l'arrivée d'Othello, elle ne peut cacher le déſir quelle a de

Cependant ma muſe enfante, & voici ce qu'elle produit.

Si la femme unit l'eſprit à la beauté,
La beauté eſt faite pour qu'on en jouiſſe, & l'eſprit en ſait faire uſage.

DESDEMONA.

L'idée eſt biſarre. — Et quand elle eſt laide & ſpirituelle ?

JAGO.

Laide avec de l'eſprit ? Elle ſaura bien
Trouver un Amant qui s'accommodera de ſa laideur.

DESDEMONA.

C'eſt pis encore.

ÉMILIA *avec vivacité.*

Mais ſuppoſez une belle idiote.

---

voir ſon portrait, même fait de la main d'un homme groſſier ; en ſecret elle ſe flatte quelle ſera ménagée. Trompée dans ſon attente, elle y paroît ſenſible, & naïvement demande du-moins quelques éloges pour la vertu. Il y a auſſi de l'adreſſe à ſuſpendre l'arrivée d'Othello, pour le faire déſirer & le rendre plus intéreſſant.

Cette tirade contre les femmes, eſt, dans l'original, en vers rimés & imprimés en caractère italique, comme des eſpèces de diſtiques ou d'apophtegmes.

JAGO.

De belle idiote ? Il n'en eſt point :
La plus idiote en ſait toujours aſſez pour être mère.

DESDEMONA.

Vieux propos des hommes, dans l'ivreſſe d'une joie groſſière. Et quel trait méchant réſervez-vous à celle qui eſt laide & ſotte ?

JAGO.

Laide & ſotte tant qu'il vous plaira :
Elle ſaura tous les malins tours que l'eſprit ſuggère aux belles.

DESDEMONA.

Comble d'ineptie ! qui méritoit le moins eſt la moins mal-traitée. Comment louerez-vous-donc la femme qui, avec l'autorité de ſa vertu, contraint la méchanceté même de rendre hommage à ſon mérite.

JAGO.

Une femme belle, ſans être vaine :
Qui poſſédant le don de la parole, n'en abuſe jamais :
Qui jamais ne cède à ſes penchans,
Et la bourſe pleine d'or, n'en eſt pas plus étourdie :
Celle qui courroucée & la vengeance ſous la main
Commande à ſa colère & pardonne l'offenſe ;

(1) Celle qui a le bon ſens de n'être pas dupe de l'ambition,
Et de reſter la première dans ſon village,
Plutôt que d'aller ramper la dernière à la Cour.
Celle qui ſait penſer, ſans laiſſer échaper ſes penſées :
Qui traîne ſur ſes pas une foule d'Amans,
Et ne ſe détourne jamais pour leur lancer un coup d'œil :
Cette femme fut un phénix, ſi jamais ce phénix exiſta...

DESDEMONA.

Et quelle eſt ſa place?

JAGO.

(2) D'être aſſiſe au comptoir d'une hôtellerie,
Et d'aſſembler les idiots autour d'elle.

DESDEMONA.

O quelle fin odieuſe & choquante! Emilia, vous êtes ſon épouſe, mais évitez de prendre ſes leçons :

(1) Le ſens littéral eſt : *Celle qui jamais ne fut aſſez fragile en ſageſſe, pour échanger la tête d'un brochet, contre la queue d'un ſaumon :* c'eſt un proverbe Anglois, & Italien auſſi, dont le ſens eſt, dit Pope, que le Sage préférera toujours le premier rang d'une condition inférieure, au dernier d'une condition plus élevée.

(2) Jago après avoir fait l'énumération des qualités d'une femme accomplie, finit par ajouter, que ſi cette merveille exiſtoit jamais, elle ne ſeroit bonne qu'à être aſſiſe au comptoir d'une hôtellerie & à aſſembler les idiots autour d'elle. Deux traits qui marquent encore dans Jago la mauvaiſe opinion qu'il a du Sexe, & ſon humeur ſatyrique.

Qu'en

Qu'en dites-vous, Caſſio? N'eſt-il pas un cenſeur bien tranchant & bien libre?

CASSIO.

Son ſtyle eſt âpre, Madame: vous l'aimerez mieux ſoldat que bel eſprit.

(Deſdemona fait quelques pas vers le port. Caſſio lui donne la main & s'éloigne avec elle.)

JAGO *les obſervant de loin.*

Tu juges bien. — Il s'empare de ſa main nue. — Ha? penche toi à ſon oreille. — Oui, ſuperbe Caſſio, avec ce fil ſi frêle, toi-même es la proie que je veux prendre. — Soûris de plaiſir devant elle; bon, pourſuis. — C'eſt dans ta galanterie même que je veux t'envelopper. — Tu parles bien: rien de plus vrai. — Si pour ces fadaiſes tu te vois dépouillé de ta Lieutenance, mieux eût valu baiſer moins ſouvent tes doigts qui ont preſſé ſa belle main — & qui la cherchent encore. — A merveille! le baiſer eſt vif, la galanterie excellente! — Rien de plus vrai. —

(Il applaudit de la tête à ce que dit Caſſio.)

Comment, encore! tes doigts preſſés ſur tes lèvres? — Je voudrois, tant je t'aime, qu'ils fuſſent des tiſons ardens!

(Une trompette ſe fait entendre.)

Ha! le More arrive. J'entens ſa trompette.

CASSIO *s'avançant.*

Sans doute, c'eſt lui-même.

DESDEMONA.

Courons au-devant de lui, allons le recevoir.

CASSIO.

Déja le voici qui s'avance.

SCÈNE VI.

OTHELLO *entre avec ſa ſuite.* DESDEMONA *vole dans ſes bras.*

OTHELLO *avec tranſport.*

O MA belle guerrière!

DESDEMONA.

Mon cher Othello!

OTHELLO.

Ma ſurpriſe eſt égale à mon raviſſement, de vous trouver ici arrivée avant moi! Oh! mon ame eſt toute joie! Ah! ſi toujours la tempête doit être ſuivie de pareils calmes, que les vents ſe déchaînent juſqu'à réveiller la mort au ſein des abîmes; que la frêle barque en tout ſens agitée monte élancée ſur des alpes de flots; & de la hauteur des cieux retombe précipitée au fond des enfers! Ah ſi j'étois à l'heure de mourir, c'eſt maintenant que je mourrois au comble du bonheur: car après le bonheur qui remplit mon ame, je crains bien qu'il ne m'en reſte plus de pareil à eſpérer dans le cours inconnu de mes deſtins.

DESDEMONA.

Que le ciel ne le permette pas! Mais plutôt puiſſent notre amour & notre félicité, aller toujours croiſſant avec le nombre de nos jours!

OTHELLO.

Exaucez ſon vœu, Puiſſances Céleſtes! Je ne ſaurois parler à mon gré du bonheur que je ſens: Il m'oppreſſe la voix. Ah c'eſt trop de joie! Ah que ce baiſer, & cet autre encore.... (*Il l'embraſſe avec raviſſement.*) ſoient toute la diſpute que jamais nos cœurs élèvent entre nous!

JAGO *à part.*

Ho vous voilà montés à l'uniſſon: mais je veux mêler dans cette harmonie un accord qui ſoit au ton de mon ame honnête.

OTHELLO.

Venez, allons à la citadelle: Amis, nos guerres ſont terminées: les Turcs ſont engloutis. Comment ſe portent nos vieilles connoiſſances de l'Iſle? O ma bien-aimée, vous êtes sûre d'être bien accueillie en Chypre: j'ai trouvé beaucoup d'affection parmi eux. O ma chère, je ne ceſſe de parler; & l'excès de ma joie me jette dans le délire. Bon Jago,

je vous prie, allez au port, & faites débarquer mon bagage : ramenez avec vous le pilote à la ciradelle ; c'eſt un brave marin, & ſon mérite a droit à nos égards. Venez, Deſdemona : nouveau bonheur de vous trouver arrivée en Chypre !

(*Othello & Deſdemona ſortent avec leur ſuite.*)

SCÈNE VII.

RODERIGO & JAGO *demeurent.*

JAGO.

VENEZ me retrouver au quai, venez, ſi vous avez du cœur : ne dit-on pas que des hommes puſillanimes ſe ſentent, quand l'amour entre dans leur ame, plus de nobleſſe & de courage qu'ils n'en ont reçu de la nature ? Ecoutez-moi. Le Lieutenant veille cette nuit au corps-de-garde : avant tout, je dois vous prévenir que cette Deſdemona eſt décidément épriſe de lui.

RODERIGO.

De lui ? cela n'eſt pas poſſible.

JAGO *poſant ſes doigts ſur ſes lèvres.*

Tenez ainſi vos doigts ſur votre bouche; & laiſſez votre ame s'inſtruire. Remarquez avec quelle violence elle a d'abord aimé les More; & ſur quoi? Sur ſes forfanteries, & tous le menſonges biſarres qu'il lui débitoit. Mais l'aimera-t-elle toujours pour ces contes inſipides? Vous êtes trop ſage pour le croire. Il faut à ſes yeux un aliment qui nourriſſe ſon amour; & quelles délices trouvera-t-elle à les fixer ſur un monſtre? — Quand les tranſports ſont aſſoupis par la jouiſſance; pour ranimer leur flamme & redonner à la ſatiété de nouveaux deſirs, ils ont beſoin d'agrémens dans la figure, de ſympathie dans les goûts, dans les âges, dans les traits de beauté; autant de qualités qui manquent à ſon More. Faute de ces convenances néceſſaires, ſa délicateſſe va ſentir que ſon cœur s'eſt abuſé; bientôt la répugnance ſuccède; & du dégoût elle en vient à déteſter le More: la nature, la nature ſeule ſaura bien l'inſtruire, & la pouſſer à quelque nouveau choix. Maintenant, Roderigo, d'après des principes ſi évidens & ſi ſimples, quel homme eſt placé à portée de cette bonne fortune avec autant d'avantage que Caſſio? C'eſt un fourbe liant comme le ſerpent. La conſcience ne lui donne d'autre gêne que celle de prendre un voile de décence,

de bonté, pour ſatisfaire plus sûrement ſes vices cachés & ſes penchans obſcènes : le fourbe eſt ſubtil & délié, habile à prendre l'occaſion ſur le fait : il a un œil qui ſait feindre toutes les apparences flatteuſes, ſans que jamais la réalité les ſuive. C'eſt un inſigne fourbe : d'ailleurs le fourbe eſt fait à peindre ; il eſt jeune ; il a tous ces dehors ſéducteurs qui tentent les regards de la jeuneſſe étourdie & novice : plus dangereux que la peſte ! Un fourbe accompli : & déja l'eſprit féminin l'a ſû connoître.

RODERIGO.

Je ne puis croire ce que vous dites ; elle eſt douée du naturel le plus vertueux.

JAGO.

Fauſſe monnoie ! le vin qu'elle boit eſt fait de grappes. Si elle avoit été ſi chaſte, ſi vertueuſe, elle ne ſe fût jamais amourachée du More. Vertu de grimace ! N'avez-vous pas vu ſa main careſſer celle de Caſſio ? L'avez-vous remarqué ?

RODERIGO.

Oui, je l'ai vu ; mais ce n'étoit qu'un ſigne de civilité ordinaire.

JAGO.

De corruption ; j'en jure par cette main : C'eſt l'indice, le prélude myſtérieux de toute l'hiſtoire des voluptés & des penſées impures. Leurs lèvres s'approchoient de ſi près que leurs haleines ſe ſont confondues : Le vice, Roderigo, & ſes honteuſes penſées ! Quand ces avances mutuelles ſignalent ainſi le début, ſuit de près le dénouement & le pacte fatal. Oui, oui ! — Mais laiſſez-moi vous diriger. Je vous ai amené de Veniſe. Veillez cette nuit ; voici la conſigne que je vous impoſe : Caſſio ne vous connoît point ; je ne ſerai pas loin de vous : Trouvez quelque occaſion d'irriter Caſſio, ſoit en prenant un ton de dédain, ſoit en critiquant ſa diſcipline, ou ſur tout autre prétexte qu'il vous plaira : le moment vous le fournira mieux que moi.

RODERIGO.

Soit, hé bien ?

JAGO.

Il eſt violent & prompt à la colère ; peut-être ira-t-il juſqu'à vous frapper. Provoquez-le pour qu'il vous frappe. Qu'il vous porte un ſeul coup, je veux exciter dans l'Iſle une émeute ſi forte que pour l'appaiſer, il faudra que Caſſio tombe. Par-là, aidé des

ſecours que j'aurai alors pour vous ſervir, vous vous verrez plutôt au terme de vos deſirs ; & les obſtacles ſeront tous écartés : ſans quoi nul eſpoir de ſuccès pour nous.

RODERIGO.

Je veux bien tenter ce moyen, ſi vous pouvez m'en procurer une occaſion favorable.

JAGO.

Je vous le garantis. (*rêvant.*) Attendez. Non : venez plutôt dans un moment me rejoindre à la citadelle. Je ſuis chargé de tranſporter ſes équipages à terre ; bon jour.

RODERIGO.

Adieu. (*Roderigo ſort.*)

SCÈNE VIII.

JAGO *ſeul.*

Que Caſſio l'aime, je le crois ſans peine : qu'elle aime Caſſio, la choſe paroît naturelle, & très-vraiſemblable. Le More, quoiqu'il ſoit vrai que je ne le peux ſouffrir, a une ame conſtante, aimante & noble; j'oſe répondre qu'il ſera pour Deſdemona un mari tendre. Et moi j'aime auſſi la belle, non pas préciſément d'un amour voluptueux; quoique peut-être je me charge ici d'un péché auſſi grave; mais je ſens de l'attrait pour elle, par le beſoin de nourrir ma vengeance, — nouveau motif encore, — par le ſoupçon que ce More laſcif s'eſt gliſſé dans ma couche. Cette penſée, comme un minéral empoiſonné, me (1) ronge le ſein: & rien ne peut, rien ne pourra ſatisfaire mon ame, que je ne l'aie mis de pair avec moi, femme pour femme; ou ſi j'échoue de ce côté, que je ne l'aie plongé dans une jalouſie ſi terrible, qu'elle ſoit incurable à la raiſon. Or pour y réuſſir, ſi ce (2) mauvais émiſſaire, amené de Veniſe, & que j'emploie pour l'ardeur

(1) Les poiſons pris du règne minéral tuent par corroſion. *Johnſon.*

(2) On trouve dans Shakeſpeare beaucoup de métaphores,

de ſa chaſſe, ſuit la trace où je l'ai mis, je veux réduire notre beau Lieutenant aux abois, abuſer le More ſur ſon compte par la plus inſigne erreur; — oui; — car je crains que Caſſio n'uſe auſſi de ma robe nuptiale. — Je veux amener le More à me chérir, à me remercier de l'avoir rendu ſi complettement ma dupe, à me récompenſer d'avoir troublé la paix de ſon ame juſqu'à la frénéſie: Cela eſt ici; (*ridant ſon front, & y portant la main.*) mais confus encore. La (1) fourberie ne ſe montre d'abord que de côté: ce n'eſt qu'au dénouement quelle découvre tout ſon viſage. (*Il ſort.*)

---

d'alluſions & de termes pris de la chaſſe. Il paroît qu'il en connoiſſoit bien la langue.

(1) Un honnête homme agit d'après un plan. Il connoît d'avance & médite tous ſes moyens. Un fourbe dépend des occaſions, des circonſtances du tems & des lieux. Il ne connoît bien ſon intrigue tout entière qu'au dénouement. *Johnſon.*

SCÈNE IX.

Une rue de la Ville.

Entre un HÉRAUT, *tenant une Trompette & une Ordonnance à la main.*

LE HÉRAUT.

C'EST le bon plaiſir d'Othello, notre vaillant & noble Général, que ſur les nouvelles arrivées du naufrage complet de l'eſcadre Ottomane, ce triomphe ſoit célébré par tous les habitans : qu'on ſe partage, les uns pour former des danſes, d'autres pour allumer des feux de joie ; enfin que chacun choiſiſſe le genre de fête qui lui plaît : car dans ce jour de nouvelles proſpères ſe ſolemniſent auſſi les nôces d'Othello. Voilà ſes ordres qu'il commande de proclamer dans l'Iſle. Tous les travaux ſont ſuſpendus, & pleine liberté de ſe livrer aux fêtes depuis cette cinquième heure du ſoir, juſqu'à ce que la cloche du château frappe onze heures. Gloire & ſalut à l'Iſle de Chypre, & à notre illuſtre Général Othello. (*Il ſort.*)

SCÈNE X.

On voit le Château ou la Citadelle de Chypre.

OTHELLO, DESDEMONA, CASSIO, *paroiſſent avec une ſuite.*

OTHELLO *à Caſſio.*

VEILLEZ à la garde cette nuit : dans ce poſte honorable, cher Lieutenant, montrons nous-mêmes l'exemple de la diſcipline, & non l'oubli de nos devoirs dans les plaiſirs.

CASSIO.

Jago a déja reçu ſa conſigne ; mais cependant je veux encore tout (1) inſpecter de mes yeux.

OTHELLO.

Jago eſt très-fidèle : Ami, bonne nuit : Demain, à l'heure de votre réveil, j'aurai à vous parler.— Venez ma bien-aimée ; après la victoire, il faut en goûter les

(1) Terme militaire.

fruits : ce bonheur eſt encore à venir entre vous & moi. — (*à Caſſio & autres Officiers.*) Garde heureuſe.

(*Othello & Deſdemona ſortent avec leurs ſuivans.*)

(*Jago entre.*)

CASSIO.

Vous arrivez à propos, Jago : voici l'heure de nous rendre à notre poſte.

JAGO.

Rien ne preſſe ; il n'eſt pas dix heures, Lieutenant. Notre Général nous congédie avant l'heure pour l'amour de ſa Deſdemona. Gardons-nous bien de le blâmer ; il n'a pas encore paſſé avec elle la folâtre nuit des nôces, & c'eſt une fleur digne d'un Dieu.

CASSIO.

Sans doute, c'eſt une Dame accomplie.

JAGO.

Et, j'en réponds pour elle, une femme friande de plaiſir.

CASSIO.

J'avoue que beauté ne peut être plus délicate & plus fraîche.

JAGO.

Quels yeux que les ſiens ! Il me ſemble que ſes regards appellent & défient les deſirs.

CASSIO.

Ses regards invitent à la tendreſſe, mais ſans rien perdre de leur modeſtie.

JAGO.

Et dès qu'elle parle, n'eſt-il pas vrai que le ſon de ſa voix eſt un ſignal qui éveille l'amour?

CASSIO.

En vérité, tout en elle eſt perfection!

JAGO.

Fort-bien. (1) Nuit proſpére à leurs myſtères amoureux. — Allons, Lieutenant, je poſſéde un flacon de vin; & nous avons à deux pas un couple de braves inſulaires prêts à trinquer à la gloire du noir Othello.

CASSIO.

Non pas ce ſoir, cher Enſeigne. J'ai un cerveau ſi foible pour le vin, une tête ſi déplorable..., Je voudrois que la ſociété pût inventer quelque autre manière de s'égayer enſemble.

(1) Jago voyant qu'il ſonde Caſſio en vain, ſans pouvoir l'engager à aucune indiſcrétion, ni rien tirer de lui que des ſentimens de reſpect & d'admiration pour Deſdemona, change de batterie.

JAGO.

Oh, ce ſont nos amis : Seulement un verre ; après, je boirai pour vous.

CASSIO.

J'ai bu ce ſoir un ſeul verre, après mille inſtances, & ſur la foi trompeuſe que l'eau tempéroit ſa force ; & voyez à mes yeux l'impreſſion qu'il m'a déja faite. Je ſuis malheureux de cette infirmité, je n'oſe plus haſarder ma foibleſſe avec perſonne.

JAGO.

Eh quoi, Guerrier ? C'eſt une nuit de réjouiſſances ; nos amis vous invitent.

CASSIO.

Où ſont-ils ?

JAGO.

A cette porte. De grace, admettez-les dans la ſalle de garde.

CASSIO.

J'y conſens, mais c'eſt avec répugnance.

(*Caſſio ſort.*)

JAGO.

Si je puis le déterminer à verſer encore un verre ſur celui qu'il a déja bû, il deviendra plus colère & plus querelleur que l'épagneul hargneux de ma jeune maitreſſe.

maitreſſe.— D'autre part mon imbécille Roderigo, dont l'amour a preſque renverſé la chétive cervelle, s'eſt abreuvé ce ſoir de profondes raſades dédiées à Deſdemona; & il ſe tient près de la garde. Enfin par les coupes fêtées à la ronde, j'ai eu ſoin de bien préparer nos trois braves Cypriotes, caractères bouillans & fiers, qui, ſans ceſſe en arrêt ſur le point d'honneur, ſemblent des élémens oppoſés toujours prêts à mettre l'Iſle en guerre; & ceux-là ſont de garde auſſi. Maintenant au milieu de ce troupeau d'hommes enivrés, me voilà moi de ſens froid pour engager Caſſio dans quelque imprudence propre à faire éclat dans l'Iſle: Mais je les entends. — Pourvu que l'effet réponde au ſonge de mon cerveau, ma barque cingle rapidement avec vent & marée. (*Il entre ſous une galerie voûtée.*)

SCÈNE XI.

On voit la Tour de garde.

MONTANO, CASSIO *& des* OFFICIERS *Cypriotes ſont aſſis, ayant devant eux une table couverte de flacons & de verres.*

CASSIO.

(*Déja échauffé par le vin, & racontant avec chaleur.*)

OUI.—

(*On lui verſe à boire.*)

Le ciel eſt témoin qu'ils m'ont déja verſé de larges bords.

MONTANO.

Ah, en petit nombre. Foi de ſoldat, à peine un demi-flacon. (*Jago entre, & s'aſſied.*)

JAGO.

Du vin, holà!

(*Il chante.*)

N'écoutons point la cloche, & qu'elle tinte en vain :
Un ſoldat eſt un homme, & rien n'eſt plus certain ;

L'homme eſt fragile comme un verre,
Hé bien puiſque ſa vie eſt courte & paſſagère,
Que ſans ceſſe un ſoldat ait le verre à la main.

Allons du vin.

CASSIO.

(*) (1) Le ciel m'en ſoit témoin, voilà une chanſon impayable.

JAGO.

Du vin encore.

CASSIO.

A la ſanté du Général.

MONTANO.

Je m'y joins, & vous fais raiſon.

(1) Il y a ici quelques lignes qui n'ont aucun ſens. On rencontre quelquefois de ces paſſages dans Shakeſpeare, qui ſont ſuſpects, comme ayant pu être inſérés par les Comédiens, ou peut-être ce ſont des foibleſſes de l'Auteur même. Ces paſſages ſont en très-petit nombre. La plupart ne ſont point prononcés au théâtre. Dans l'édition de Pope, on en a retranché pluſieurs du texte. Ainſi nous ne les mettons point dans le cours de la pièce : nous indiquons ſeulement par une étoile l'endroit où ils ſe trouvent; mais par un excès de délicateſſe & de fidélité nous avons promis de donner ce petit nombre de lignes dans un article à part.

JAGO *chantant.*

Dans la baſſeſſe où tu reſpires,
N'affecte point l'orgueil d'un vêtement trop beau :
L'orgueil renverſe les empires ;
Sois humble & prends ſur toi ton antique manteau (1).

Du vin, enfans !

CASSIO.

Comment, meilleure encore que la première ! —

JAGO.

Voulez-vous que je la répète ?

CASSIO *ſe troublant de plus en plus.*

Non, quiconque commet de pareils abus, je le tiens pour indigne de ſon poſte : ſoit. — Le monde roule. — Le ciel domine ſur tout. Il a créé des hommes qui ſont des élus, & d'autres qui ne ſont pas des élus.

JAGO.

C'eſt une vérité certaine, Lieutenant.

(1) Ce couplet n'eſt point de Shakeſpeare : il eſt pris d'une vieille Chanſon Angloiſe, qu'on trouve conſervée dans un Recueil aſſez curieux en trois vol. in-12. nouvellement imprimé & intitulé ; *Relics of ancient Poëtry.*

CASSIO.

Quant à moi, ſans choquer mon Général, ni aucun de mes Chefs, je compte bien être du nombre des élus.

JAGO.

Je le compte bien auſſi moi-même.

CASSIO.

Soit, mais à votre rang s'il vous plaît; le Lieutenant avant l'Enſeigne. N'en parlons plus : vaquons à notre métier. — Que Dieu pardonne nos fautes. — Cavaliers, ſongeons à notre emploi. (*Il ſe lève.*) Cavaliers, n'allez pas croire que je ſois pris de vin. (*Montrant Jago.*) C'eſt-là mon Enſeigne. Voici ma droite, & voilà ma gauche. Je ſuis de ſens froid : je puis marcher & parler.

UN CYPRIOTE.

Parfaitement bien.

CASSIO.

Eh bien, ne croyez donc pas que je ſois pris de vin. (*Caſſio ſort.*)

SCÈNE XII.

MONTANO, JAGO, *les* CYPRIOTES.

MONTANO.

ALLONS, Compagnons, à l'eſplanade. Qu'on poſe les Sentinelles. (*Les Cypriotes ſortent.*)

JAGO.

Vous voyez cet Officier qui a devancé les autres; c'eſt un guerrier comparable à Céſar pour combiner un plan de bataille : Mais auſſi voyez ſon vice; c'eſt la balance de ſes vertus, égalité parfaite, comme les nuits & les jours au point de l'Equinoxe. Que ſa foibleſſe eſt digne de pitié! Je crains que la confiance qu'Othello place en lui, quelque jour, dans un accès de cette maladie biſarre, n'expoſe le ſalut de l'Iſle.

MONTANO.

Mais cet excès lui eſt-il ordinaire?

JAGO.

C'eſt le prélude de toutes ſes nuits. Il verra ſans fermer l'œil l'aiguille parcourir deux fois le cercle du cadran, ſi ſon lit n'eſt bercé par l'ivreſſe.

MONTANO.

Il ſeroit à propos d'en avertir le Général. Peut-être ne s'en apperçoit-il pas : ou ſon bon naturel ne voit dans Caſſio que les vertus qui le frappent & ferme les yeux ſur ſes défauts. N'ai-je pas raiſon ? — (*Roderigo ſe montre à la porte ſans que Montano le voie.*)

JAGO.

(*Reculant promptement vers lui ; & à voix baſſe.*)

Quoi, Roderigo, encore ici ! Courez donc de grace ſur les pas du Lieutenant ; courez vîte. (*Roderigo part.*)

MONTANO *pourſuivant.*

Et c'eſt une choſe déplorable que le noble More haſarde une place auſſi importante que celle de ſon Second aux mains d'un homme ſujet à cette foibleſſe invétérée. Ce ſeroit une action louable d'en informer Othello.

JAGO.

Moi ! je ne le ferois pas pour cette belle Iſle de Chypre. J'aime infiniment Caſſio, & je donnerois beaucoup pour le guérir de ce vice. — Quelle eſt cette rumeur ? Ecoutons. (*On entend des cris au-dehors.*) Au ſecours ! au ſecours ! (*Caſſio rentre l'épée à la main, pourſuivant Roderigo.*)

CASSIO.

Toi, impudent; toi, lâche!

MONTANO *courant à Cassio.*

Qu'y a-t-il, Lieutenant?

CASSIO.

Un Citadin me remontrer mon devoir! Je veux le châtier ici, le faire rentrer sous terre.

RODERIGO.

Me châtier? —

CASSIO.

Tu murmures, misérable!

MONTANO *retenant Cassio.*

Y pensez-vous, cher Lieutenant? De grace retenez votre main.

CASSIO.

Laissez-moi, vous! ou je jure de vous balafrer le visage. (*Montano le lâche.*)

MONTANO.

Allez, allez; vous êtes pris de vin.

CASSIO.

Pris de vin? (*Cassio l'attaque.*) (*Ils se battent.*)

JAGO *bas à Roderigo.*

Eſquivez-vous, vîte, courez à la place, & criez à l'émeute. (*Roderigo part.*) (*à Caſſio.*) Quoi, cher Lieutenant. — Hélas Amis! — Au ſecours, oh! — Lieutenant! — Digne Montano! — Camarades, au ſecours! Voilà une belle garde en vérité. — (*La cloche du beffroi ſe fait entendre.*) Et qui donc ſonne le tocſin? Ah ceci devient ſérieux — il ſonne encore. La Ville va prendre l'allarme! Fi, fi, Lieutenant, arrêtez! Vous voulez vous couvrir de honte à jamais.

SCÈNE XIII.

OTHELLO *paroît avec ſa ſuite qui accourt en déſordre.*

OTHELLO.

QU'EST-CE? De quoi s'agit-il?

MONTANO.

Mon ſang coule: Je ſuis bleſſé: mais je vis encore.

OTHELLO.

Sur votre vie, arrêtez.

JAGO.

Oh, arrêtez : Montano — Lieutenant — Officiers : Avez-vous perdu tout ſentiment de votre devoir, & du poſte où vous êtes? C'eſt le Général qui vous parle. Arrêtez, arrêtez au nom de l'honneur.—

OTHELLO.

Eh quoi donc ? Comment ! D'où provient un pareil ſcandale ? Sommes-nous devenus Turcs pour exercer ſur nous-mêmes le carnage que le ciel n'a pas permis aux Ottomans ? Par le nom Chrétien, mettez fin à cette barbare querelle : celui qui fait un pas pour aſſouvir ſa rage devoue ſa tête ; il meurt ſur le mouvement. Qu'on faſſe taire cette cloche effrayante ; elle épouvante l'Iſle, & attente à ſon repos. Quel eſt le ſujet?... Honnête Jago, qui ſemblez mort de douleur, parlez : quel eſt l'aggreſſeur ? Au nom de votre amitié, je l'exige.

JAGO.

Je n'en ſais rien. Tous amis, il n'y a qu'un inſtant, dans la ſalle de garde ; en ce moment même, tous unis comme l'amant & ſa jeune fiancée, lorſqu'après un feſtin de famille ils dénouent la

ceinture de leurs hôtes pour les conduire au ſommeil: & au même inſtant, comme ſi quelque étoile maligne eût ſoudain renverſé leur raiſon, les épées nues, & dans un ſanglant duel pointées contre le cœur l'un de l'autre. Je ne puis marquer l'origine de cette rixe fatale; & je voudrois avoir perdu dans une action glorieuſe ces jambes qui m'ont conduit ici pour en être le témoin.

OTHELLO.

Comment avez-vous pû, Caſſio, vous oublier à ce point?

CASSIO *commençant à reprendre ſes ſens, mais plein de trouble encore.*

Excuſez-moi, de grace; je ne puis parler.

OTHELLO.

Digne Montano, la douceur fut toujours votre caractère. On vanta la gravité, la modération de votre jeuneſſe; & votre nom ſort avec éloge de la bouche des ſages les plus ſévères. Quel motif vous porte à vous dépouiller ainſi de votre réputation, à perdre la haute eſtime qui ſuivoit votre nom, pour mériter celui de querelleur de nuit? Répondez-moi.

MONTANO *d'une voix affoiblie.*

Noble Othello, je ſuis dangereuſement bleſſé

Tandis que je ménage mes paroles qui rendent ma douleur plus aiguë, votre Officier Jago peut vous inſtruire de tout ce que je ſais de l'affaire. Je ne ſache pas avoir cette nuit rien dit ou fait de déplacé; à moins que ce ne ſoit un vice de s'aimer ſoi-même, & un crime de nous défendre, quand la violence fond ſur nous.

OTHELLO.

Par le ciel! enfin mon ſang commence à l'emporter ſur le frein de ma raiſon, & l'indignation qui m'enflamme menace de me gouverner ſeule. Si j'avance un pas, ou que ſeulement je lève ce bras, le plus fier d'entre vous diſparoîtra ſous ma colère. Je veux ſavoir l'origine de ce honteux déſordre; par qui, comment il a commencé; & celui qui en ſera prouvé l'auteur, fuſſions-nous ſortis du même ſein enlaſſés l'un avec l'autre, m'a perdu ſans retour. — Quoi, dans une ville de guerre, encore émue, tandis que le cœur du peuple palpite encore de terreur, engager ainſi une querelle domeſtique & privée, au milieu de la nuit, à la place de garde & de ſûreté! Cela eſt monſtrueux. Parlez, Jago, qui a commencé?

MONTANO *avec effort.*

Si par quelque rapport d'amitié, d'emplois, tu altéres d'un mot la vérité, tu n'es pas ſoldat.

JAGO.

Ne me preſſez pas tant ſur le point d'honneur. J'aimerois mieux voir ma langue tranchée dans ſa racine, que de m'en ſervir pour nuire à Caſſio : mais je me perſuade qu'il ne peut être lèzé du récit de la vérité. Voici le fait, Général : Montano & moi nous converſions paiſiblement enſemble ; tout-à-coup eſt entré un homme criant au ſecours ; Caſſio le ſuivoit l'épée nue, prêt à exécuter ſa menace ſanglante. Cet honnête Officier, Seigneur, court au-devant de Caſſio ; il le conjure de s'arrêter : & moi je ſuis les pas du fuyard qui pouſſoit des cris, craignant, comme il eſt arrivé, que ſes clameurs ne jettaſſent l'effroi dans la ville. Lui, plus leſte à la courſe, échappe à mon deſſein. Je revenois à grands pas, entendant de loin le choc & le ſtoiſſement des épées, & Caſſio proférant des ſermens..... Je puis dire n'en avoir jamais entendu ſortir de pareils de ſa bouche. * Dès que je ſuis rentré, car tout ce mouvement a été court, je les ai trouvés pied contre pied, à l'attaque & à la défenſe, enfin dans la poſture où ils étoient encore, quand vous les avez vous-même ſéparés. Voilà tout ce que je peux vous rapporter de leur querelle : mais les hommes ſont hommes ; les plus ſages s'oublient quelquefois. Quoique Caſſio ait fait à celui-ci (*montrant Montano.*) quelque légère injure, comme il peut arriver à tout

homme en fureur de frapper ſon meilleur ami, il faut auſſi, cela eſt sûr, que Caſſio, je le crois, eût reçu de l'inconnu qui fuyoit devant lui, quelque ſanglant outrage que ſa patience n'a pu dévorer.

OTHELLO.

Je vois bien, Jago, que votre ame honnête, par zèle pour un ami, veut prêter de l'innocence à ſa faute. Caſſio, je vous aime; mais jamais vous ne ſerez mon Officier.— (*Deſdemona entre accompagnée de pluſieurs ſuivans. La voyant, Othello avec plus d'emportement.*) Voyez ſi ma bien-aimée n'a pas été réveillée dans les allarmes. Je vous ferai ſervir d'exemple.—

DESDEMONA *la voix émue.*

Que s'eſt-il donc paſſé?

OTHELLO.

Tout eſt tranquille, ma Chère. Revenez dans votre appartement. Montano, je prends ſur moi le ſoin de guérir vos bleſſures.— Emmenez-le d'ici. — Vous, Jago, faites une ronde exacte dans la ville, & calmez ceux que cet indigne tumulte a effrayés. Rentrons, Deſdemona; c'eſt la vie des ſoldats, de voir les heures fortunées de leur ſommeil ſouvent troublées par la diſcorde. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE XIV.

CASSIO *immobile & le front abattu reſte avec* JAGO.

JAGO.

Quoi, Lieutenant, êtes-vous bleſſé ?

CASSIO.

Sans eſpoir de remède.

JAGO.

Plaiſe au ciel que non !

CASSIO.

Mon honneur, ma réputation ! Ah, j'ai perdu ma réputation ! J'ai perdu la portion de moi-même qui étoit immortelle ; celle qui me reſte m'eſt commune avec la brute. O mon honneur, Jago, mon honneur !

JAGO.

Comme je ſuis homme honnête & ſimple, j'ai cru que vous aviez reçu au corps quelque bleſſure ; c'eſt-là qu'une plaie eſt ſenſible, plus que dans la réputation. La réputation ! vain nom plein d'impoſture, ſouvent acquis ſans mérite, & perdu ſans

qu'on l'ait mérité : mais vous n'avez rien perdu de votre réputation, rien au monde, à moins que votre eſprit ne ſe frappe de cette chimère. — Homme découragé, quoi ? Il eſt des moyens de ramener le Général : vous êtes ſimplement réformé d'après ſon ſyſtême rigide ; c'eſt une peine qu'il vous impoſe pour l'exemple, plutôt que par inimitié ; comme un maître châtie l'animal docile qui le porte, pour imprimer du reſpect à un courſier fougueux & rebelle. Implorez-le, & il revient à vous.

CASSIO.

J'implorerois le mépris, plutôt que de tromper ce digne Chef en lui offrant encore un Officier ſi imprudent, ſi fragile, ſi ſujet à l'ivreſſe. (*s'apoſtrophant avec véhémence.*) Va, bois, perds ta raiſon ; & bégaye ; & joue le Capitan ; & profére menaces & ſermens ; & t'emporte contre l'ombre qui paſſe. O toi, inviſible eſprit du vin, ſi tu n'as pas encore de nom qui te qualifie, je veux t'appeller Démon.

JAGO.

Quel eſt celui que vous pourſuiviez l'épée en main ? Que vous avoit-il fait ?

CASSIO.

Je n'en ſais rien.

JAGO.

JAGO.

Eſt-il poſſible?

CASSIO.

Je retrouve dans ma mémoire une foule d'images, mais confuſes & ſans ſuite : une querelle, oui; mais le ſujet, rien. O comment les hommes peuvent-ils introduire un ennemi perfide dans leur ſein pour y opprimer leur raiſon! Se peut-il que ce ſoit en nous applaudiſſant, avec joie, volupté, délices, que nous nous transformons en brutes?

JAGO.

Eh bien, voilà que vous ſemblez reprendre votre ſens froid : comment l'avez-vous ſi-tôt retrouvé?

CASSIO.

Il a plû au démon de l'ivreſſe de céder la place au démon de la colère. Ainſi un excès m'en découvre un autre, pour me forcer à me mépriſer ſincérement moi-même.

JAGO.

Allons, vous êtes un moraliſte trop ſévère. Sans doute le lieu, l'heure, les circonſtances actuelles où ſe trouve l'Iſle... Je voudrois de toute mon ame, que cette rixe ne fût pas arrivée : mais puiſque le mal qui eſt fait, eſt fait, ne ſongez qu'à le réparer pour votre propre avantage.

CASSIO.

Que j'aille lui redemander ma place ; il va' me reprocher que je ſuis adonné au vin. Euſſé-je autant de bouches que l'hydre, un pareil reproche les fermeroit toutes. Etre en ce moment un homme ſenſible, l'inſtant d'après un frénétique, & bientôt un automate! — Oui, chaque verre donné à l'intempérance eſt maudit, & c'eſt une furie qu'on avale avec le vin.

JAGO.

Allez, allez : le bon vin eſt une créature bienfaiſante, une douce compagnie pour l'homme, s'il en uſe à propos. Ne déclamez plus contre lui : Et, cher Lieutenant, je penſe que vous croyez à mon amitié pour vous.

CASSIO.

Je l'ai bien éprouvée. Moi ivre!

JAGO.

Vous, comme tout homme vivant, vous pouvez l'être quelquefois. Je vous dirai le parti que vous devez prendre : la femme de notre Général eſt notre Général aujourd'hui ; je peux bien la nommer ainſi, puiſqu'il s'eſt dévoué tout entier à la contemplation, à l'adoration de ſes talens & de ſes graces. Allez vous confier librement à elle. Importunez, ſuppliez-la, de vous aider à rentrer dans votre emploi.

Elle eſt d'un naturel ſi affable, ſi obligeant, ſi prompt à la bienveillance, que ſa belle ame croiroit manquer de bonté, ſi elle ne faiſoit beaucoup plus qu'on ne lui demande. Conjurez-la de renouer ce nœud d'amitié, rompu entre vous & ſon époux: Et ma fortune contre une chétive obole, que votre union ainſi rétablie devient plus ferme que jamais.

CASSIO.

Le conſeil que vous me donnez-là, eſt bon.

JAGO.

Il eſt donné, je vous proteſte, dans la ſincérité de mon amitié, de mon zèle.

CASSIO.

Je le crois ſans peine. Ainſi dès demain matin je vais prier la vertueuſe Deſdemona de ſolliciter mon rappel. Je deſeſpére de ma fortune, ſi ce revers en arrête le cours.

JAGO.

Vous avez raiſon. Adieu, Lieutenant; je ſuis commandé pour la ronde. —

CASSIO.

Nuit heureuſe, honnête Jago. (*Caſſio ſort.*)

SCÈNE XV.

JAGO *ſeul.*

EH bien, qui dira maintenant que je joue le rôle d'un fourbe, après un conſeil auſſi franc, auſſi honnête, auſſi reſſemblant à ma penſée, & le ſeul en vérité qui donne l'eſpoir de fléchir le More? Car rien de plus aiſé que de porter Deſdemona à une action généreuſe; c'eſt le penchant de ſon cœur: comme les élémens de la nature, elle eſt formée pour être une ſource de bienfaits. Et qu'eſt-ce pour elle que de perſuader cet époux, lui fallût-il abjurer les ſymboles ſacrés de ſa foi? Elle tient ſon ame tellement priſe dans les chaînes de l'amour, qu'elle peut élever, détruire, gouverner à ſon gré: ſon caprice règne en dieu ſur la foible volonté du More. Suis-je donc un fourbe, quand je mets Caſſio ſur la route facile, qui le mène droit au ſuccès? Divinité d'enfer.. Quand les démons veulent accomplir leurs œuvres les plus noires, ils les ſuggérent d'abord ſous une forme céleſte, comme je fais maintenant. Car tandis que cet idiot crédule preſſe Deſdemona de réparer ſa diſgrace, & qu'elle plaide ſa cauſe avec chaleur auprès du More, moi je vais gliſſer dans l'oreille de l'époux le ſoupçon empoiſonné, qu'elle rappelle cet homme pour l'intérêt de ſes voluptés; & plus elle fera d'efforts pour le rétablir,

plus elle perdra de ſon crédit ſur Othello. Ainſi je prétens que ſa vertu ſoit l'inſtrument de ſa ruine; & ſa bonté même ourdira le filet où je les enfermerai tous. — Que voulez-vous, Roderigo?

SCÈNE XVI.

RODERIGO *entre.*

RODERIGO.

(1) ME voilà courant, non comme un Chaſſeur qui voit ſa proie, mais comme l'animal qu'un aveugle inſtinct porte ſur la trace. Ma bourſe s'épuiſe; j'ai éré cette nuit cruellement maltraité; & je le juge, le ſeul fruit de mes peines ſera de l'expérience: ainſi pour l'argent que je laiſſe ici remportant un peu plus d'eſprit, il me faudra regagner Veniſe.

JAGO.

Que je plains ceux qui n'ont point de patience! Quelle bleſſure fut jamais guérie autrement que par degrés? Pour opérer, vous le ſavez, nous n'avons que notre génie, non le ſecours de l'art magique; &

(1) *I do follow here in the chace, not like a hound that hunts, but one that fills up the cry.*

Mot à mot. » Je ſuis ici la chaſſe, non comme le chien qui » chaſſe *avec intelligence*, mais comme celui qui ſuit les autres » en aboyant «.

l'eſprit humain dépend dans ſa marche de la progreſſion du tems. Tout ne va-t-il pas bien ? Caſſio vous a frappé ; & vous, pour cette inſulte légère vous avez perdu Caſſio (1). Quoique le ſoleil faſſe croître quelques épines ſur votre paſſage, les plantes qui fleuriſſent les premières doivent porter les premiers fruits : ſachez vous poſſéder. (*Il s'avance à une fenêtre.*) Sur ma parole, il eſt jour. Le plaiſir & l'action abrégent la durée des heures. Retirez-vous ; allez au logis que votre billet vous aſſigne ; ſortez, vous dis-je. Dans la ſuite vous en ſaurez davantage. — Non, encore une fois, partez. (*Roderigo ſort comme à regret.*) Il reſte deux choſes à faire : d'abord que ma femme agiſſe auprès de ſa maitreſſe en faveur de Caſſio ; je cours l'y pouſſer : — Et moi, pendant ce tems, je tire le More à l'écart ; puis au moment où il pourra trouver Caſſio ſollicitant ſa femme, je le ramène pour fondre bruſquement ſur eux. Oui, c'eſt-là mon plan, ma marche. O mon projet, ne va pas t'engourdir dans l'indolence & les délais !

(1) De pluſieurs plantes qu'on cultive enſemble & avec le même ſoin, les unes doivent dans l'ordre régulier de la nature, donner leurs fruits plutôt que les autres. Il y a en tout un progrès, une gradation néceſſaire. Nous ne devons pas plus déſeſpérer des évènemens qui s'opèrent lentement, que des fruits tardifs. *Johnſon.*

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

*La Scène repréſente une Cour ouverte devant le palais d'*OTHELLO. *Peu-à-peu le jour ſe lève.* CASSIO *paroît ſuivi d'une troupe de* MUSICIENS.

CASSIO.

PLACEZ-vous-là, commencez; je récompenſerai vos peines : un morceau vif pour ſaluer le Général à ſon réveil.

(*Ici une Muſique Moreſque & Vénitienne joue différens airs ſous le balcon qui domine la cour. Une porte s'ouvre ; un Domeſtique en ſort, regarde & s'avance.*)

LE DOMESTIQUE.

* Où ſont ces inſtrumens ?

UN MUSICIEN.

Nous voilà tous.

LE DOMESTIQUE.

Et voilà de l'argent, Camarades : le Général goûte ſi bien votre début, qu'il vous diſpenſe de la ſuite.

LE MUSICIEN.

Nous nous taiſons.

LE DOMESTIQUE.

Bon. D'entendre de la Muſique, le Général en fait peu de cas.

LE MUSICIEN.

Nous n'avons rien de mieux. —

LE DOMESTIQUE.

Demontez-donc vos aigres muſettes, & partez : adieu, diſparoiſſez. —

(*Caſſio s'approche, & parle bas au Domeſtique pendant que les Muſiciens ſe retirent.*)

CASSIO.

Entendez-vous, mon obligeant Ami ?

LE DOMESTIQUE.

Quoi ?

CASSIO.

De grace, acceptez cette foible pièce d'or. Si la Dame qui accompagne l'épouſe du Général, eſt

levée, dites-lui, je vous prie, qu'un Vénitien nommé Caſſio lui demande la faveur d'une courte audience. Voulez-vous me rendre ce ſervice?

LE DOMESTIQUE.

Elle eſt levée; ſi elle veut l'être pour vous, je vais lui porter votre requête.

CASSIO.

Allez, mon cher Ami. (*Le Domeſtique rentre.*)
(*Jago paroît.*)
Ha, Jago, fort à propos.

JAGO.

Quoi, vous ne vous êtes donc pas mis au lit?

CASSIO.

Non. Avant que nous nous ſoyons ſéparés, le jour commençoit à poindre. J'ai pris la liberté de faire appeller votre épouſe: mon objet eſt qu'elle daigne me procurer quelque accès auprès de Deſdemona.

JAGO *s'avançant vers la porte.*

Je vous l'envoie à l'inſtant. De plus, je veux concerter un moyen d'écarter le More, afin que l'entretien ſoit plus libre, & que votre affaire s'arrange.

CASSIO.

Je vous en rends grace. (*Jago paſſe dans le palais.*) Jamais je n'ai connu de Florentin ſi officieux & ſi honnête. (*Emilia arrive.*)

ÉMILIA.

Bon jour, brave Lieutenant; je reſſens vivement vos peines : mais prenez courage, tout ſera bientôt reparé. Le Général & ſon épouſe s'entretiennent de vous, & elle plaide avec chaleur votre cauſe. Le More répond, que l'Officier bleſſé jouit d'une haute conſidération dans l'Iſle, tient à une noble famille; qu'ainſi les règles de la prudence le forcent de vous refuſer : Mais il proteſte qu'il vous aime, & que pour ſaiſir (1) la première occaſion de vous remettre en place, il n'a beſoin d'autre médiateur que de ſon propre penchant.

CASSIO.

Néanmoins, je vous en ſupplie, ſi vous le jugez à propos, & que ce ſervice ſoit poſſible, menagez-moi un moment d'entretien avec Deſdemona ſeule.

(1) Dans l'Anglois, *ſaiſir par le front* : Expreſſion originale & chère aux Anglois.

ÉMILIA.

Venez donc, entrez avec moi; je veux vous placer à portée de lui ouvrir librement votre ame.

CASSIO.

Je dois beaucoup à vos bontés.

(*Ils entrent dans le veſtibule.*)

SCÈNE II.

OTHELLO, JAGO & *des* OFFICIERS *paroiſſent.*

OTHELLO.

JAGO, remettez ces dépêches au Pilote, & chargez-le d'offrir mes hommages au Sénat : après quoi, revenez (1) me joindre aux nouveaux forts que je vais viſiter.

JAGO.

Seigneur, j'exécuterai vos ordres.

(1) Othello étoit arrivé de la veille, & ſon premier ſoin eſt de viſiter les fortifications de l'Iſle. Shakeſpeare ne manque guères d'aſſigner à chaque caractère le diſcours qu'il doit tenir, & l'action préciſe qu'il doit faire dans la circonſtance.

OTHELLO *aux Officiers.*

Ces fortifications, Amis : allons-nous les voir?

LES OFFICIERS.

Nous voilà prêts à vous ſuivre. (*Tous ſortent.*)

SCÈNE III.

Un autre appartement dans le Palais.

DESDEMONA *s'avance avec* CASSIO *&* ÉMILIA.

DESDEMONA.

Soyez sûr, digne Caſſio, que j'employerai en votre faveur tout ce que j'ai de pouvoir & de reſſources.

ÉMILIA.

N'épargnez rien, Madame. Je ſais que ceci afflige mon mari, comme ſi c'étoit ſa propre diſgrace.

DESDEMONA.

(1) Oh, c'eſt un homme d'un bon naturel. N'en

(1) C'étoit la réputation que Jago avoit ſu s'établir par ſa ruſticité & ſa franchiſe apparentes.

doutez point, Caſſio, je reverrai mon époux & vous, auſſi unis qu'auparavant.

CASSIO.

Trop généreuſe Protectrice, quoiqu'il arrive de Caſſio, vous ne perdrez jamais l'hommage de ſa reconnoiſſance.

DESDEMONA.

Je le ſais & je vous en remercie. Vous aimez mon époux ; vous le connoiſſez depuis long-tems. Comptez qu'il ne vous laiſſera dans cet éloignement de ſa perſonne, qu'autant qu'il y ſera forcé par une politique néceſſaire.

CASSIO.

Oui, mais, Madame, cette politique peut durer ſi long-tems, ſe nourrir d'une ſuite de prétextes ſi foibles, renaître de tant de circonſtances ou de haſards, que ma place étant remplie & moi abſent, mon Général oubliera mon zèle & mes ſervices.

DESDEMONA.

Ne le craignez pas. Ici, devant Emilia, je vous réponds de votre place. Soyez certain, que lorſqu'une fois je fais vœu d'amitié, j'en remplis juſqu'au dernier devoir. Mon Othello n'aura point

de repos, que je ne l'aie fléchi. Je veux (1) importuner ſon ſommeil, parlant, toujours parlant de vous, juſqu'à fatiguer ſa patience : c'eſt de vous que je parlerai à ſes côtés, au milieu de ſes nuits; c'eſt pour vous que dans ſes repas je conjurerai ſa tendreſſe : dans toutes ſes actions, à tout inſtant, le nom de Caſſio reviendra ſans ceſſe. Reprenez donc votre gaieté : votre Avocate fidèle mourra plutôt que d'abandonner (2) votre cauſe.

(1) *J'll watch him tame : Je veux le veiller apprivoiſé ;* c'eſt-à-dire, *le tenir éveillé tant qu'il s'apprivoiſe.* On dit qu'un moyen sûr d'apprivoiſer les animaux les plus farouches, c'eſt de les priver du ſommeil. On s'en eſt auſſi ſervi quelquefois pour réduire les hommes & ſoumettre leurs opinions.

(2) Cette promeſſe montre le bon cœur de Deſdemona, & ſert de baſe à toute ſa conduite future. Elle s'obſtinera par bonté à intercéder pour Caſſio.

SCÈNE IV.

OTHELLO & JAGO *paroiſſent au fond de la Scène.*

ÉMILIA.

MON Seigneur vient.

CASSIO.

Souffrez, Madame, que je prenne congé de vous.

DESDEMONA.

Pourquoi? Demeurez, entendez-moi lui parler.

CASSIO.

Pas en ce moment, Madame. Je ſens tout le mal-aiſe de ma poſition, & je ſuis incapable de me ſervir moi-même.

DESDEMONA.

Suivez-donc ce que votre prudence vous inſpire.

(*Caſſio ſort.*)

(*Othello & Jago demeurent toujours à la même diſtance.*)

JAGO *d'un ton chagrin.*

Ha! ceci me déplaît.—

OTHELLO.

Que dites-vous?

JAGO.

Rien, Seigneur: ou ſi... Je ne ſais trop...

OTHELLO *le déſignant avec le doigt.*

N'eſt-ce pas Caſſio qui vient de quitter ma femme?

JAGO.

Caſſio, Seigneur? Non sûrement; je ne puis croire qu'il eût voulu s'enfuir ainſi comme un coupable, en vous voyant arriver.

OTHELLO.

Je crois que c'étoit lui. (*Il s'avance.*)

DESDEMONA.

Vous voilà de retour, Seigneur? Je m'entretenois ici avec un ſuppliant, un homme qui languit accablé de votre diſgrace.

OTHELLO.

De qui voulez-vous parler?

DESDEMONA.

Eh de Caſſio, votre Lieutenant. Mon cher époux, ſi j'ai quelques graces à vos yeux, quelque pouvoir ſur votre ame, daignez ſans délai vous réconcilier avec

avec lui. Car ſi ce n'eſt pas un homme qui vous aime de bonne-foi, qui ne s'eſt égaré que par foibleſſe & ſans deſſein réfléchi; déſormais pour juger qu'un homme eſt honnête, je n'oſerai plus me fier à ſon viſage. Je vous en prie, rappellez-le.

OTHELLO.

Eſt-ce lui qui vient de ſortir?

DESDEMONA.

Lui-même, mais ſi humilié, ſi triſte qu'il a laiſſé dans mon ame une partie de ſa douleur: je ſouffre autant que lui. Mon bien-aimé, rappellez-le.

OTHELLO.

Pas encore, ma chere Deſdemona: dans quelque autre moment.

DESDEMONA.

Mais ce tems ſera-t-il long?

OTHELLO.

Le plus court qu'il ſe pourra, ma chère, pour vous complaire.

DESDEMONA.

Sera-ce ce ſoir au ſouper?

OTHELLO.

Non pas ce ſoir.

DESDEMONA.

Ce ſera donc demain au dîner ?

OTHELLO.

Je ne dîne pas demain au logis ; je ſuis invité par les Officiers à la Citadelle.

DESDEMONA.

Eh bien, le ſoir à votre retour, ou le jour ſuivant, dès le matin, ou bien le ſoir ; du moins au plus tard mercredi : je vous prie, fixez un terme ; mais qu'il ne paſſe pas trois jours. — En vérité, il eſt pénétré de repentir ; & cependant ſa faute, ſelon notre jugement ordinaire, ſi ce n'eſt que la guerre exige, dit-on, quelquefois des exemples ſur les meilleurs ſujets, eſt une faute qui mérite à peine une réprimande ſecrète. Quand faut-il qu'il revienne ? Dites-le moi, Othello. Je ſuis étonnée, je cherche dans ma penſée quelle demande vous pourriez faire que je vouluſſe vous refuſer, ou peſer ſi longtems en héſitant ſur la réponſe. Comment ! Caſſio, lui qui venoit avec vous, lorſque vous me faiſiez la cour, qui plus d'une fois, lorſque faute de vous bien connoître je parlois indiſcrètement de vous, prit avec zèle votre défenſe, avoir tant à plaider pour obtenir ſon rappel ! Croyez-moi, je vous accorderois beaucoup plus...

OTHELLO *l'interrompant.*

Aſſez, aſſez, n'ajoutez rien de grace : qu'il revienne quand il voudra ; je ne veux rien vous refuſer.

DESDEMONA.

Quoi ! mais, ce n'eſt point une grace que vous faites ; c'eſt comme ſi je vous conjurois de prendre votre caſque ; de vous nourrir de mets ſalutaires, de vous garantir du froid des hivers ; comme ſi vous me promettiez de vous procurer à vous-même votre propre avantage. Oh, quand j'aurai à demander une grace, où je voudrai en effet intéreſſer votre tendreſſe, elle ſera bien ſévèrement peſée, diſputée bien long-tems : il me faudra ſurmonter bien des craintes, avant qu'elle me ſoit accordée !

OTHELLO.

Je ne veux rien vous refuſer : mais à mon tour je vous conjure, de me laiſſer un moment à moi-même.

DESDEMONA *lui ſouriant.*

Vous refuſerai-je, moi ? Non. Adieu, Seigneur.

OTHELLO.

Adieu, ma Deſdemona ; je vous rejoindrai bientôt.

DESDEMONA.

Emilia, venez. — (*à Othello.*) Suivez en tout vos idées, vos deſirs : quels qu'ils ſoient, je ſuis toujours ſoumiſe. (*Deſdemona ſort avec Emilia.*)

SCÈNE V.

OTHELLO & JAGO *demeurent.*

OTHELLO *ſuivant des yeux Deſdemona, il s'écrie dans un élan de paſſion.*

(1) INTÉRESSANTE orpheline, naïve enfant, excellente créature ! Que l'enfer me ſaiſiſſe, s'il n'eſt

(1) L'original n'a que deux mots : *Excellent wretch. Wretch* ſignifie communément, *malheureux, miſérable*, tant en bonne qu'en mauvaiſe part. Mais il a auſſi des acceptions plus particulières. Dans quelques cantons de l'Angleterre, c'eſt une expreſſion de la plus exceſſive tendreſſe. Il exprime le dernier degré d'amabilité, mêlé d'une idée de foibleſſe, de douceur, de beſoin de ſecours & d'appui. Othello, qui voit dans Deſdemona un chef-d'œuvre de beauté & de vertu, une jeune femme douce & timide, éloignée de ſon père & de ſa famille & entièrement abandonnée ſous la puiſſance d'un mari étranger, la nomme *Excellent wretch.* Nous n'avons point en François d'équivalent de ce mot. C'eſt à peu de choſe près le *pecairo* du Languedocien.

pas vrai que je t'aime ; & quand je ne t'aimerai plus, un horrible chaos bouleverſera mon ame.

JAGO.

Mon noble Seigneur. —

OTHELLO.

Que veux-tu, Jago?

JAGO.

Caſſio, lorſque vous recherchiez la main de Deſdemona, eut-il connoiſſance de vos amours?

OTHELLO.

Oui, depuis leur naiſſance juſqu'à notre mariage. Pourquoi cette queſtion?

JAGO.

Dans la ſeule vue de ſatisfaire mon idée, ſans autre mauvais deſſein.

OTHELLO.

Et quelle idée, Jago ?

JAGO.

Je ne croyois pas qu'il en eût été inſtruit.

OTHELLO.

Oh parfaitement ; & ſouvent il ſe trouvoit en tiers avec nous deux.

JAGO.

En vérité !

OTHELLO.

En vérité ? Oui, en vérité. Vois-tu là quelque choſe ? Caſſio n'eſt-il pas honnête ?

JAGO.

Honnête, Seigneur ?

OTHELLO.

Honnête ! oui, honnête ?

JAGO.

Seigneur, autant que j'en puis ſavoir.....

OTHELLO *avec ſurpriſe.*

Comment ? Que penſes-tu ?

JAGO.

Ce que je penſe, Seigneur ?

OTHELLO *avec impatience.*

Ce que tu penſes ? Par le ciel, pourquoi te fais-tu l'écho de mes paroles, comme ſi ta penſée recéloit quelque monſtre hideux que tu n'oſes montrer ? Tu as quelque idée dans l'eſprit. Tout-à-l'heure, à l'inſtant où Caſſio quittoit ma femme, je t'ai entendu dire, *ceci me déplaît.* Qu'eſt-ce donc qui te déplaiſoit ? Et encore, quand je t'ai dit qu'il avoit ma

confiance pendant tout le tems de mes amours, tu t'es écrié, *en vérité?* Et je t'ai vu fronçant le ſourcil replier ton front ſur lui-même, comme ſi tu euſſes enfermé dans ton cerveau quelque horrible ſoupçon. Si tu m'aimes, montre-moi ta penſée.

JAGO.

Seigneur, vous le ſavez, que je vous aime.

OTHELLO.

Je le crois ainſi; & c'eſt parce que je te ſais plein d'honneur, d'attachement pour moi, parce que tu peſes tes paroles avant de les énoncer, que ces pauſes, ces ſilences de ta part m'allarment davantage. Dans un intrigant déloyal & faux, de pareilles feintes ſont des ruſes d'habitude pour mieux ſurprendre: mais dans l'homme ſincère ce ſont de ſecrètes délations qui à la longue s'échappent d'un cœur à qui la vérité fait violence.

JAGO.

Pour Caſſio, j'oſe jurer que je le crois honnête.

OTHELLO.

Je le crois comme toi.

JAGO.

Les hommes devroient bien être ce qu'ils paroiſ-

ſent ; ou plût au ciel du-moins que ceux qui ſe déguiſent, paruſſent des hommes dangereux (1).

OTHELLO.

Oui, certes ; les hommes devroient être ce qu'ils paroiſſent.

JAGO.

Eh bien, alors je penſe que Caſſio eſt un homme d'honneur.

OTHELLO.

Non, non, tu ne dis pas tout : je te prie, parle moi comme à tes penſées, comme tu te parles dans ton ame ; exprime ton idée la plus ſiniſtre par le plus ſiniſtre des mots.

JAGO.

Mon digne Chef, pardonnez-moi. Quoique je ſois tenu envers vous à tous les actes d'obéiſſance, je ne le ſuis point à celui que vous exigez ; les eſclaves mêmes en ſont affranchis : proférer mes penſées ! Quoi, ſuppoſez qu'elles ſoient injurieuſes & fauſſes : Eh quel eſt le cerveau où il ne ſoit pas entré quelquefois de coupables impreſſions ? Quel homme a le ſein aſſez pur pour n'y avoir ja-

(1) Nous préférons ici & dans quelques autres endroits de cette Scène l'édition de *Warburton*.

mais admis quelques ſoupçons téméraires, qui viennent y prendre place & balancer l'autorité de ſes jugemens légitimes?

OTHELLO.

Jago, tu conſpires contre ton ami, ſi, dès que tu le crois offenſé, tu refuſes à ſon oreille la confidence de tes penſées.

JAGO.

Je vous conjure.... d'autant plus..... Que peut-être je ſuis injuſte dans mes conjectures;..... Et c'eſt, j'en fais l'aveu, c'eſt le vice de mon caractère de ne voir dans les actions que le mauvais côté; ſouvent ma défiance ombrageuſe crée des fautes qui n'exiſtent pas. J'exhorte donc votre prudence à ſe défier d'un homme ſi malheureux dans ſes jugemens invraiſemblables, à ne pas aller ſe forger du trouble, des allarmes, ſur mes obſervations iſolées, vagues & mal sûres. Il n'eſt pas à propos pour votre paix, ni pour votre bien; il ne l'eſt pas pour mon honneur, mon état, ma prudence, que je vous laiſſe connoître mes penſées.

OTHELLO.

Où tend ce diſcours?

JAGO.

Cher & noble Seigneur, pour les femmes, de

même que pour nous, le premier tréſor de l'ame, c'eſt une bonne renommée. Qui dérobe ma bourſe, ne me ravit qu'une vile matière : c'eſt quelque choſe, ce n'eſt rien ; elle fut à moi, elle eſt à lui, & elle a eu mille autres maîtres : mais celui qui me vole ma bonne renommée, me vole un bien qui m'appauvrit réellement, ſans l'enrichir lui-même.

OTHELLO.

Je veux connnoître tes penſées. —

JAGO.

Vous ne les pourriez connoître, quand mon cœur ſeroit dans votre main; vous ne les ſaurez donc pas tandis qu'il eſt ſous ma garde.

OTHELLO *pouſſant un ſoupir.*

Ah!

JAGO.

O gardez-vous, Seigneur, de la jalouſie. C'eſt un monſtre au regard vénimeux, qui corrompt & abhorre l'aliment dont il ſe nourrit. Ce mari trompé vit heureux, qui certain de ſon ſort n'aime point ſon infidèle : mais oh quelles heures d'enfer meſurent la vie de celui qui idolâtre, & qui doute ; qui ſoupçonne, mais aime avec paſſion ?

OTHELLO.

O état miſérable!

JAGO.

L'homme pauvre, mais content, eſt riche, eſt aſſez riche; mais la richeſſe, fût-elle immenſe, eſt ſtérile comme l'hiver pour celui qui à toute heure craint de devenir pauvre. Bonté céleſte, préſerve de la jalouſie tous les cœurs qui m'intéreſſent !

OTHELLO.

Quoi ? qu'eſt-ce que ceci ? Penſes-tu que je vouluſſe traîner la vie de la jalouſie ? changer ſans ceſſe ſous les influences de la lune, errant de ſoupçons en ſoupçons ? Non, ſi une fois je doute, je ſuis décidé ſans retour. Rabaiſſe-moi au-deſſous de la brute, quand ſur tes vains raiſonnemens, tu me verras occuper mon ame de ces chimères ſoufflées à l'oreille crédule, vapeurs que groſſit l'imagination. On ne me rendra point jaloux pour me dire que ma femme eſt belle, qu'elle ſe pare, qu'elle chante & joue, qu'elle aime la danſe, la ſociété, la joie : où règne la vertu, tous ces plaiſirs ſont vertueux : & même je ne prétens pas concevoir ſur mon peu de mérite la moindre allarme, le plus léger ſoupçon de ſon infidélité : elle avoit des yeux & elle m'a choiſi. Non, Jago, avant de ſoupçonner je veux voir, ſur le ſoupçon prouver, & après la preuve, il ne reſte plus qu'un parti : adieu pour jamais l'amour ou la jalouſie.

JAGO.

Je ſuis ravi de ces ſentimens. Je pourrai déſormais vous montrer plus librement & ſans ſcrupule la juſte affection que je vous porte. Recevez donc de moi l'avis qu'il eſt de mon devoir de vous donner. Je ne parle point de preuves encore ; mais veillez ſur votre femme, examinez-la bien avec Caſſio : tenez vos yeux dans un état d'obſervation, ſans être ni jaloux, ni raſſuré. Je ne voudrois pas voir votre cœur franc, généreux, trompé baſſement & victime de ſa bonté naturelle : veillez ſur votre femme. Je connois bien les mœurs de notre contrée (1) Nos Vénitiennes laiſſent voir au ciel des intrigues qu'elles n'oſent montrer à leurs époux. Toute leur vertu ſe réduit, à s'abſtenir du péché? Non : mais à le tenir bien ſecret.

OTHELLO.

Parles-tu de la ſorte ?

JAGO.

(2) Elle a trompé ſon père en vous épouſant, &

(1) Veniſe fut de tout tems fameuſe par ſa galanterie ; & Adiſſon prétend que dans les amours ſecrets des Vénitiennes, il entre bien plus d'intrigue, que chez aucune autre nation de l'Europe.

(2) Cette réflexion de Jago eſt digne d'attention. La fauſſeté & la perfidie promettent bien & peuvent procurer pour un

quand elle ſembloit repouſſer ou craindre vos regards, c'étoit alors qu'elle les cherchoit le plus.

OTHELLO.

Il eſt vrai : elle feignit ainſi.

JAGO.

Allez, allez : celle qui ſut ſi jeune encore ſoutenir un rôle pareil (1), tenir aux yeux de ſon père ſon ſein fermé comme le cœur d'un chêne. — (*Avec ironie.*) Le bon vieillard crut qu'il y avoit de la magie. — Mais je mérite vos reproches. Je vous demande humblement pardon, de mon trop d'amitié pour vous.

OTHELLO.

Je te ſuis obligé pour jamais.

---

tems quelques avantages. Mais à prendre la vie en total, elles ſont ordinairement un obſtacle au bonheur ; ceux qui profitent de la trahiſon ſe défient du traître ; & le moyen même qu'on a employé pour ſe concilier l'amour, finir par tuer la confiance. Cette moralité peut encore s'appliquer à l'imprudence des mariages mal aſſortis & qui ſont l'ouvrage de la paſſion. Dès que les premiers feux ſont rallentis, ſuccède trop ſouvent le ſoupçon que celle qu'une paſſion a entraînée au-delà des bornes de la prudence, ſuccombera encore au premier combat que la paſſion livrera à ſa vertu, & qu'une première chûte en amènera une ſeconde. *Johnſon.*

(1) L'original dit, *ſceller les yeux de ſon père, auſſi fermés que le cœur d'un chêne.*

JAGO.

Ces réflexions, je le vois, ont un peu agité vos eſprits.

OTHELLO.

(1) Non, pas du tout, pas du tout.

JAGO.

Avouez-le-moi, je crains qu'elles ne vous aient un peu allarmé. Vous voudrez bien, je l'eſpère, conſidérer que, tout ce qui s'eſt dit, part de mon amitié. — Mais, je le vois, vous êtes ému. — Je dois vous prier de ne pas donner trop d'étendue à mes remarques, de n'y voir rien de plus que le ſimple ſoupçon.

OTHELLO.

Je n'y veux rien voir de plus.

JAGO.

Si vous leur donniez plus d'étendue, Seigneur, mes paroles pourroient conduire par degrés à d'odieuſes conſéquences où ne tendent nullement mes penſées. Caſſio eſt mon digne ami. Seigneur, je le vois, vous êtes ému. —

(1) En Anglois, *not a jot. Pas un brin*, M. Garrick dit que dans ce moment terrible, il s'étoit ſenti pâlir ſous ſon crêpe noir, & qu'il avoit entendu un frémiſſement de terreur dans toute l'aſſemblée.

OTHELLO.

Non, pas très-ému. — Je n'ai qu'une penſée ; c'eſt que Deſdemona eſt vertueuſe.

JAGO.

Puiſſe-t-elle long-tems l'être, & puiſſiez-vous vivre long-tems dans cette penſée !

OTHELLO.

Et cependant comment la nature s'écartant de ſes loix ordinaires....

JAGO.

Oui, voilà le point : & pour vous parler ſans ménagement, après qu'elle a dédaigné pluſieurs partis de ſon rang, de ſon âge, de la même patrie, rapports dont nous voyons la nature inſpirer le vœu à tous les êtres.... Ah ! quelqu'un pourroit dans cette conduite ſentir un germe de corruption, des goûts déſordonnés, un penchant déréglé pour les égaremens du vice. Mais excuſez-moi, je ne prétends rien affirmer, ni parler préciſément d'elle : quoique je puſſe craindre que ſon cœur ne revienne ſur ſon choix, & qu'un jugement moins prévenu ne la porte à comparer vos traits, votre couleur avec celle des hommes de ſon pays, & peut-être à ſe repentir.

(1) OTHELLO *bruſquement.*

Adieu, adieu, ſi tu en découvres davantage, inſ-

(1) Othello n'eſt pas ſans amour propre : il ſe rend juſtice

truis-moi de tout ; charge ta femme d'obſerver. Laiſſe-moi, Jago.

JAGO *faiſant quelques pas pour ſortir.*

Seigneur, je me retire.

OTHELLO.

Pourquoi me ſuis-je marié? — Sans doute cette honnête créature en voit, en ſait plus, beaucoup plus qu'il ne m'en révèle.

JAGO *revenant.*

Seigneur, je voudrois, je dois ſupplier votre noble perſonne de ne pas ſonder plus avant ces ſoupçons. Laiſſez au tems..... Il eſt ſans doute à propos de rendre à Caſſio ſa place, car certes il la remplit avec une grande intelligence; cependant, s'il vous plaît, Seigneur, de le tenir éloigné quelques jours, vous en connoîtrez mieux l'homme & ſes reſſources. Remarquez ſi Deſdemona preſſe ſon rétabliſſement avec trop d'importunité, d'inſtances : on verra par là bien des choſes. Juſque-là prenez-moi pour un homme outré dans ſes craintes, comme en effet j'ai de

---

ſur ſes traits & ſa couleur, & il conviendra bientôt lui-même des déſavantages de ſa perſonne : mais ce qu'il s'avoue tout bas, il eſt fâché de l'entendre dans la bouche d'un autre, & tranchant ſur ce ſujet, il congédie Jago.

fortes

fortes raiſons de le craindre moi-même ; & laiſſez à votre Epouſe toute ſa liberté : je vous en conjure par votre honneur.

OTHELLO.

Ne te défie point de ma prudence pour gouverner cette affaire.

JAGO.

Cette fois enfin je prends congé de vous.

(*Jago ſort.*)

SCÈNE VI.

OTHELLO *ſeul.*

(1) CET homme eſt d'une honnêteté rare ! Il a un eſprit éclairé qui connoît les hommes, & pénètre les motifs de toutes leurs actions. — Si je la trouve rebelle à ma loi, quand les treſſes de ſa chevelure tiendroient aux fibres de mon cœur, je la repouſſerois (2)

(1) Ce Monologue eſt regardé en Angleterre comme l'épreuve d'un Acteur, par la diverſité & les changemens rapides de paſſions & d'attitudes.

(2) Les termes de l'original ſont pris de la Chaſſe du faucon. *I'd whiſtle her off, and let her down the wind to prey at*

loin de moi, & l'abandonnerois ſans retour à la merci du ſort. — (*Après avoir rêvé en ſilence.*) Oui, il ſe pourroit..... Je ſuis noir, & je n'ai point ce doux langage qu'ont appris les courtiſans façonnés dans l'ombre des villes. — D'ailleurs je commence à pencher vers le déclin des ans. Mais cependant pas tout-à-fait encore. — (*Après un autre ſilence & agité d'une violente paſſion.*) C'en eſt fait! Je l'ai perdue, Je ſuis trahi; & ma ſeule reſſource eſt de la haïr. — Oh malédiction du mariage! Que nous puiſſions nous dire maîtres de ces foibles créatures, & jamais de leurs paſſions! (*D'un ton plein de mépris.*) J'aimerois mieux être un reptile, & vivre des vapeurs d'un cachot, que de ſouffrir qu'un autre uſurpe une place dans le cœur de celle que j'aime. Et cependant telle eſt la deſtinée qui s'attache aux grands caractères; ils ont moins de priviléges que les hommes vulgaires. C'eſt un ſort inévitable, comme la mort. Oui, cette calamité (1) fatale nous ſaiſit au premier

fortune. Je la ſifflerois loin de moi, & la laiſſerois ſuivre la direction du vent & chaſſer à la merci du haſard. Les Fauconniers lâchent toujours l'oiſeau contre le vent: ſi on lui fait prendre ſon vol dans la direction du vent, il eſt rare qu'on puiſſe le rappeller & qu'il revienne. *Clarck.*

(1) L'Anglois dit *forked*, faiſant alluſion à une *flèche barbelée*, qu'on ne peut arracher de la bleſſure.

inſtant où nous reſpirons. (*Un regard d'étonnement en la voyant paroître.*) Deſdemona vient ! (*Deſdemona & Emilia entrent.*) (*Une courte pauſe, la voix & la contenance adoucies.*) Si elle eſt perfide, ah ! le Ciel même eſt complice de ſa fauſſeté ! Je ne veux pas le croire.

DESDEMONA.

Eh bien, venez-vous, mon cher Othello ? Le repas eſt prêt, & les Nobles Inſulaires invités par vous n'attendent que votre préſence.

OTHELLO.

Je ſuis dans mon tort.

DESDEMONA.

Pourquoi me parlez-vous d'une voix ſi foible ? Seriez-vous indiſpoſé ?

OTHELLO *avec abattement.*

Je ſouffre d'une migraine violente.

DESDEMONA.

Sans doute c'eſt d'avoir été troublé dans votre ſommeil. Cette douleur ſera paſſagère. (*Elle tire de ſa poche un mouchoir.*) Laiſſez-moi ſeulement vous ſerrer le front de ce bandeau ; dans quelques momens elle ſera diſſipée.

OTHELLO.

Votre mouchoir ne ſuffit pas. (*Deſdemona ſans y prendre garde laiſſe tomber ſon mouchoir.*) Laiſſez le mal à lui-même. Venez, je veux entrer avec vous.

DESDEMONA.

Je ſuis affligée de vous voir ſouffrir. (*Othello & Deſdemona ſortent enſemble.*)

SCÈNE VII.

ÉMILIA *demeure.*

(*Remarquant le mouchoir tombé par terre.*)

AH bonheur! je le trouve enfin ce mouchoir; ce premier gage de tendreſſe qu'elle a reçu du More. Cent fois mon fantaſque époux m'a preſſée de m'en ſaiſir Mais fidèle à la prière du More de conſerver toujours ſon gage, elle le chérit au point qu'elle le porte ſans ceſſe ſur elle, quelle le baiſe, ou lui adreſſe la parole. Je veux m'en emparer, & le donner à Jago Qu'en veut-il faire? Le ciel le ſait, moi je l'ignore. Il me ſuffit de complaire au caprice de mon époux. (*Jago entre.*)

JAGO.

Quoi, vous voilà ! Que faites-vous ici ſeule ?

ÉMILIA.

Ne grondez pas ; j'ai un préſent pour vous.

JAGO.

Pour moi ? Oh un préſent qui n'eſt pas rare.

ÉMILIA *avec dépit.*

Ha, comment !

JAGO *montrant ſa femme.*

Une tête écervelée.

ÉMILIA.

Eſt-ce-là ma récompenſe ? Que voulez-vous me donner pour ce mouchoir ?

JAGO.

Quel mouchoir ?

ÉMILIA.

Ce mouchoir même, premier don que fit le More à Deſdemona & que vous m'avez tant de fois recommandé de vous procurer.

JAGO.

Avez-vous ſu le lui enlever enfin ?

ÉMILIA.

Non, mais par inadvertance elle l'a laiſſé tomber, & moi, qui heureuſement me ſuis trouvée ici ſur ſes pas, je viens de m'en ſaiſir; regardez, le voilà.

JAGO.

Oh l'excellente femme! Donnez, donnez.

ÉMILIA.

Quel uſage en voulez-vous donc faire, pour m'avoir tant ſollicitée de le détourner adroitement?

JAGO.

Quoi, que vous importe? (*Il lui arrache le mouchoir.*)

ÉMILIA.

Si ce n'eſt pas pour quelque deſſein qui vous intéreſſe, rendez-le-moi. Ma pauvre maitreſſe! Elle va ſe déſeſpérer, quand elle ne le trouvera plus?

JAGO.

Prenez garde qu'on ne vous ſoupçonne: Je le deſtine à quelque uſage. Allez, laiſſez-moi. — (*Emilia ſort.*) Je veux laiſſer tomber ce mouchoir dans l'appartement de Caſſio, afin qu'il l'y trouve lui-même. Des bagatelles légères comme l'air, ſont aux yeux du jaloux des autorités auſſi fortes

que les preuves des livres ſacrés. Ceci peut produire quelque effet : déja le More reſſent l'atteinte des poiſons que j'ai gliſſés dans ſon ſein : ils ſont de la nature des poiſons ces ſoupçons funeſtes ! Comme eux, à peine font-ils d'abord une impreſſion légère : mais bientôt, pour peu qu'ils agiſſent ſur l'ame, ils y allument l'incendie, comme le ſoufre dans la mine. Cela ſera... Je l'ai dit....

SCÈNE VIII.

OTHELLO *entre les yeux attachés à la terre.*

JAGO *pourſuivant.*

LE voilà; il s'avance. Va, ni l'opium, ni la (1) mandragore, ni toutes les potions aſſoupiſſantes de l'univers ne te rendront jamais ce doux ſommeil que tu goûtas hier pour la dernière fois.

OTHELLO.

Ah, femme perfide ! Pour moi ! pour moi !

JAGO.

Quoi, encore, Général ? Plus de ces vaines idées.

(1) La mandragore eſt narcotique.

OTHELLO.

Va-t-en ; fuis ; tu m'as attaché ſur la roue ! Je jure qu'il vaut mieux être trompé tout-à-fait, que d'en avoir le moindre ſoupçon.

JAGO.

Comment, Seigneur ?

OTHELLO.

Quel ſentiment avois-je des heures qu'elle m'a volées pour le crime ? aucun. Je ne l'ai point vu, je n'y ai point ſongé ; je n'en ai reſſenti aucun mal ; j'ai repoſé en paix la nuit (1) dernière ; j'avois l'eſprit libre & l'humeur gaie ; je n'ai point trouvé les baiſers de Caſſio ſur ſes lèvres. Tant qu'on ignore un vol qui n'ôte rien à notre jouiſſance, c'eſt n'avoir en effet rien perdu.

JAGO.

Je ſuis fâché d'entendre ce diſcours.

OTHELLO.

Quand toute l'armée auroit partagé mon bonheur, ſi je n'en avois rien ſu, je reſtois heureux.

(1) Dans l'Anglois *the next night, la nuit qui a ſuivi.* C'eſt la nuit dernière : voyez ce que dit Jago au commencement de cette ſcène.

Oh maintenant adieu pour jamais le repos de mon ame ; adieu contentement ! Adieu rangées de panaches flottans, & toi, guerre hautaine, qui érigeas l'ambition en vertu : Oh adieu pour toujours ! Je ne vous entendrai plus, courſiers henniſſans ; trompette éclatante ; fiffre (1) perçant, ſignal d'effroi ; bruyans tambours qui réveillez les courages : je ne verrai plus

(1) Du temps de Shakeſpeare le fiffre étoit employé à la guerre par les Anglois : ils ceſsèrent enſuite d'en faire uſage juſqu'à l'avant dernière guerre que leurs troupes ont repris cet inſtrument. C'eſt une opinion commune que leurs ſoldats l'empruntèrent des Montagnards à la dernière révolte. La première fois qu'ils en firent uſage, ce fut par l'ordre du Duc de Cumberland, qui le fit prendre aux Gardes Angloiſes au Camp de Maſtricht en 1747, d'où il paſſa bientôt dans tous les Régimens d'infanterie. Cet inſtrument avec le tambour qui l'accompagne eſt de la plus haute antiquité dans les Armées de l'Europe & ſur-tout de la Germanie. Dans un tableau curieux fait en 1525, qu'on voit à Oxford dans le Muſæum Ashmoléen, repréſentant le ſiège de Pavie par François I qui y fut fait priſonnier, on voit des fiffres & des tambours. Le tambour & le fiffre étoient employés dans les proceſſions, les fêtes & les cérémonies publiques. Gerard Leigh qui écrivoit en 1576, ſur les Armoiries y fait la deſcription d'une fête de Noël où aſſiſtoit le Roi & où l'on entendit le fiffre & le tambour. Du vieux mot françois *Wiffleur* eſt venu le mot Anglois *whiffler*, qui par degrés a acquis un ſens métaphorique, & eſt aujourd'hui dans le langage commun un épithète de mépris, comme qui diroit, *un homme qui n'eſt bon qu'à jouer du fiffre aux proceſſions*. Warton.

déployer la royale bannière : je ne verrai plus ce bel ordre, cet appareil impoſant des combats, & toute cette pompe ſuperbe de la gloire : & vous, inſtrumens de la mort, dont les bouches foudroyantes tonnent comme la formidable voix du (1) Dieu immortel, oh adieu ! La tâche d'Othello eſt finie (2).

JAGO.

Eſt-il poſſible, Seigneur ?

OTHELLO.

Miſérable, compte qu'il faut que tu me prouves que ma bien-aimée eſt une proſtituée : comptes-y bien : donne m'en la preuve oculaire ; (*il le ſaiſit avec un mouvement de fureur.*) Ou par la dignité de mon ame immortelle, il eût mieux valu pour toi naître le ver qui rampe, que d'avoir à répondre à ma rage irritée.

JAGO.

En êtes-vous à ce point ?

OTHELLO.

Montre-le-moi, que mes yeux.... Ou du-moins prouve-le de manière que ta preuve ne laiſſe ni

(1) *Jove.* Dans la poéſie angloiſe, *Jove* ſouvent ne ſignifie pas plus Jupiter que Dieu : il eſt le nom de l'Etre-ſuprême.

(2) Avant l'amour, la guerre avoit toujours été la ſeule occupation, la ſeule paſſion d'Othello.

place ni priſe au moindre doute ; ou c'eſt fait de ra vie.

JAGO.

Mon noble Seigneur—

OTHELLO.

Si tu la calomnies ; ſi tu me tiens méchamment à la torture, renonce à prier le Ciel : étouffe tous remords ; entaſſe les horreurs ſur l'horreur que tu commets ; fais des actions qui épouvantent la Terre, & conſternent le Ciel. Va, tu as comblé la meſure ; ta damnation eſt conſommée.

JAGO.

O grace ! Ciel, prends ma défenſe. Etes-vous un homme ? Où eſt votre raiſon ? Dieu ſoit avec vous. Reprenez mon emploi. — O miſérable inſenſé, qui as vécu pour voir ta droiture qualifiée de vice ! ô monde pervers ! Vois mon exemple, monde ; remarque qu'il eſt dangereux d'être honnête & ſincère. Je vous remercie de cette leçon ; j'en profiterai, & déſormais je renonce à aimer les hommes ; puiſque l'amitié ſuſcite un pareil outrage. (*Jago veut ſortir.*)

OTHELLO.

Non, demeure. — (*L'enviſageant & avec une voix briſée par l'attendriſſement.*) Tu devrois être honnête !

JAGO.

Je devrois être ſage : car la probité eſt une inſenſée qui travaille pour des ingrats.

OTHELLO.

Par l'univers, je crois que ma femme eſt vertueuſe; & je crois qu'elle ne l'eſt pas: je crois que tu es honnête; & je crois que tu ne l'es pas. Je veux avoir quelque preuve. — Son image qui offroit à ma penſée les traits & la fraîcheur d'un Ange, je la vois maintenant défigurée, noire comme mon viſage. S'il eſt des lacets, des poignards; s'il eſt des vapeurs (1) empeſtées, des poiſons ou des flammes, je ne ſouffrirai pas... Je voudrois me ſatisfaire....

JAGO.

Je vois, Seigneur, que votre paſſion vous dévore: Je me repens de vous avoir mis ſur ces funeſtes idées. Vous voudriez vous ſatisfaire?

OTHELLO.

Je le voudrois. Oui, je le veux.

JAGO.

Et vous le pouvez: mais de quelle manière, com-

(1) Telles ſont celles qui s'exhalent de la Grotta-Di-Cani près du lac Agnano.

ment voulez-vous être ſatisfait, Seigneur? Voudriez-vous être le témoin... & d'un œil inſenſible arrêté ſur elle, la regarder dans l'attitude du crime?

OTHELLO.

Mort & damnation! oh!

JAGO.

Ce ſeroit, je crois, une tâche bien pénible, que de les amener à vous offrir cet aſpect. Oh, je vous permets de les plonger dans l'enfer, ſi jamais d'autres yeux que les leurs (1) tombent ſur le lit qui les recèle dans les bras l'un de l'autre. Quoi donc? Comment? Que dirai-je? Le moyen de vous ſatisfaire? Il vous eſt impoſſible de voir... (2) fuſſent-ils imprudens comme le bruit, laſcifs comme le ſatyre dans la fougue de ſes amours, & aſſoupis dans tous leurs ſens comme la démence abrutie encore par l'ivreſſe. Mais cependant, ſi l'accuſation appuyée

(1) Il n'y a que le mot *bolſter*; mais la pudeur de notre langue exigeoit cette phraſe qui en eſt l'équivalent.

(2) *Were they as prime as goats, as hot as monkeys,*

As ſalt as wolves in pride. —— Ceux qui entendent l'Anglois verront que ces deux vers n'ont rien perdu de leur juſteſſe & de leur énergie dans la traduction, & qu'ils y ont gagné de la décence.

ſur des indices violens, ſi des circonſtances qui mènent juſqu'à la porte de la vérité, ſuffiſent à vous ſatisfaire, vous pouvez être ſatisfait.

OTHELLO.

Donne-moi une preuve vivante, qu'elle eſt déloyale.

JAGO.

Je n'aime pas ce rôle : mais puiſqu'entraîné comme un idiot par mon zèle & mon honnêteté, je me ſuis avancé ſi loin dans cette affaire, je pourſuivrai.— La nuit dernière j'étois couché près de Caſſio, & tourmenté d'une violente douleur de dents, je ne pus m'endormir. — Il eſt des hommes dont l'ame eſt ſi infidèle, que dans leurs ſonges ils révèlent l'hiſtoire de la journée; Caſſio a ce défaut. Dans ſon ſommeil, je l'entendis qui murmuroit : *Tendre Deſdemona, ſoyons circonſpects, cachons avec ſoin nos amours !* Et alors, Seigneur, il ſaiſit ma main, & en la ſerrant il s'écrie, *ô douce créature !* & (1) ſou-

(1) *And then kiſs me hard ;*
As if he pluckt up kiſſes by the roots,
That grew upon my lips.

Mot à mot, & *il preſſe ma bouche, comme s'il eût arraché par les racines des baiſers qui croiſſoient ſur mes lèvres.* La phraſe qui ſuit, *then lay his leg over my thigh*, ne peut pas même être indiquée en françois.

dain s'emparant de mes lèvres, il y imprime des baiſers de flamme, il aſpire mon ſouffle, il redouble & ſoupire, &, *ô fatale deſtinée*, dit-il, *qui t'a donnée au More !*

OTHELLO.

Oh ! monſtrueux, monſtrueux !

JAGO.

Ce n'étoit qu'un ſonge.

OTHELLO.

Mais ce ſonge révèle l'action qui l'a précédé. C'eſt une violente préſomption, quoique ce ne ſoit qu'un ſonge.

JAGO.

Et qui peut achever la preuve que d'autres indices ont commencée.

OTHELLO *furieux.*

Je veux la déchirer en pièces.

JAGO.

Non. Attendez, nous ne voyons rien de sûr encore ; il ſe peut encore qu'elle ſoit innocente. — Dites-moi ſeulement ; n'avez-vous jamais vu un mouchoir brodé de (1) fleurs dans les mains de votre Epouſe ?

(1) *Strawberries*, fraiſes.

OTHELLO.

Je lui en ai donné un pareil; ce fut mon premier préſent.

JAGO.

Je ne ſais pas cela ; mais avec un pareil mouchoir, & j'en ſuis sûr, ſemblable en tout à celui qu'avoit votre épouſe, j'ai vu aujourd'hui Caſſio eſſuyer ſon viſage.

OTHELLO *furieux.*

Si c'eſt celui-là —

JAGO.

Si c'eſt celui-là, ou tout autre qui fût à elle, c'eſt un nouvel indice qui, joint aux autres, dépoſe contre elle.

OTHELLO.

O que le miſérable n'a-t-il mille vies à perdre! Une ſeule, une ſeule eſt trop chétive pour ma vengeance! Je vois maintenant qu'il eſt tems — Regarde moi, Jago; vois comme d'un ſouffle je me délivre de mon fol amour, je l'exhale dans les airs, il eſt évanoui. — Leve-toi, noire vengeance, ſors de ton antre fatal! Fuis amour, cède à la haine, cède à ce tyran le trône de mon cœur! Enfle-toi, ô mon ſein; car tu es plein du (1) poiſon des vipères.

(1) *Aſpicks tongues*, de langues d'aſpics.

JAGO.

JAGO.

Poſſédez-vous encore.

OTHELLO.

Oh! du ſang! du ſang! du ſang! —

JAGO.

Calmez-vous, vous dis-je; votre ame peut-être pourroit changer.

OTHELLO.

Jamais, Jago. (*1) Jamais nulle puiſſance ne fera rétrograder mes projets ſanguinaires, & ne me proſternera devant le foible Amour, avant que ma pleine vengeance ſe ſoit étendue ſur (2) eux, & les ait engloutis. — (*Il ſe met à genoux.*) Oui, devant ce Ciel immuable je conſacre ici ma parole par un vœu ſolemnel...

JAGO.

Ne vous levez pas encore: (*Il ſe met auſſi à genoux.*)

(*1) Il y a ici une comparaiſon tirée de la mer Noire, qui ne connoît point de reflux : nous la retranchons, non parce quelle eſt déplacée & peu naturelle, mais parce qu'elle ne ſe trouve point dans la première édition, & quelle eſt du cru de quelque Comédien.

(2) Deſdemona & Caſſio: il n'a pas beſoin de les nommer.

Soyez témoins, vous flambeaux toujours brûlans ſur nos têtes! Vous, Elémens qui nous enfermez de toutes parts, ſoyez témoins qu'ici Jago dévoue ſon génie, ſon bras & ſon cœur au ſervice d'Othello outragé. Qu'il commande, & quelque ſanglans que ſoient ſes ordres, j'obéis malgré mes remords.

OTHELLO.

C'eſt en l'acceptant de bon cœur que je te remercie de ton zèle, & non par de vaines paroles; je veux l'employer à l'inſtant: qu'avant trois jours je t'entende dire que Caſſio n'eſt plus en vie.

JAGO *feignant une obéiſſance forcée.*

Mon Ami eſt mort! Vous le voulez; c'en eſt fait. — Mais elle, laiſſez-la vivre.

OTHELLO.

L'exterminer, l'hypocrite! l'infâme! oh l'exterminer! l'exrerminer! viens, ſuis-moi; je veux ſeul avec toi inventer quelque genre de mort ſoudaine pour cette infernale beauté. — De ce moment, tu es mon Lieutenant.

JAGO.

Je vous ſuis dévoué pour jamais. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE IX.

La Scène repréſente un autre appartement dans le Palais.

DESDEMONA & ÉMILIA *paroiſſent, ſuivies d'un* DOMESTIQUE.

DESDEMONA.

* AMI, ſavez-vous où loge le Lieutenant Caſſio?

LE DOMESTIQUE.

Non, Madame; mais je puis m'en informer, ſi vous me l'ordonnez.

DESDEMONA.

Allez, cherchez-le, dites-lui de ſe rendre ici; annoncez-lui que j'ai touché mon époux en ſa faveur, & que j'eſpère que tout ira bien.

LE DOMESTIQUE.

Je vais tâcher de vous ſatisfaire. (*Il ſort.*)

DESDEMONA.

Où aurai-je perdu ce mouchoir, Emilia?

ÉMILIA.

Je ne ſais, Madame.

DESDEMONA.

Croyez-moi, j'aimerois mieux avoir perdu ma bourſe pleine de (1) cruzades : Et ſi mon noble More n'avoit pas l'ame auſſi belle, & bien au-deſſus de la baſſeſſe des ames jalouſes, il y en auroit aſſez pour lui faire naître d'odieux ſoupçons.

ÉMILIA.

Il n'eſt donc pas jaloux ?

DESDEMONA (2).

Qui, lui ? Je crois que le ſoleil ſous lequel il eſt né, aura purgé ſon ſang de ces noires humeurs.

---

(1) Monnoie de Portugal qui vaut environ trois ſchellings ſterl. environ trois louis.

(2) Deſdemona, dans une circonſtance, où toute autre femme ſeroit déja déſeſpérée & convaincue de la jalouſie de ſon mari, n'a pas même encore, dans la ſimplicité & l'innocence de ſon cœur, la moindre défiance, le moindre ſoupçon. Elle croit ſon mari incapable de cette baſſe & honteuſe paſſion. Et l'opinion quelle a d'Othello eſt aſſez juſte : on voit en effet que ſon noble & tendre cœur eſt comme briſé en pièces, avant qu'il puiſſe ſe réſoudre à faire à Deſdemona l'affront de lui montrer ſa jalouſie, & qu'il avoue que cette cruelle paſſion a effacé de ſon ame tout ſentiment de bonheur, tout amour de la gloire. L'expreſſion de ſes regrets & de ſa douleur, ſur ce qu'il lui faut renoncer à tous les ſentimens, & aux occupations, qui juſques-là avoient fait le charme & la félicité de

ÉMILIA.

Regardez, le voilà qui s'avance.

DESDEMONA.

Je ne le quitte plus, qu'il ne m'ait accordé le rappel de Caſſio.

SCÈNE X.

OTHELLO *entre.*

DESDEMONA.

EH bien, Seigneur, comment vous trouvez-vous?

OTHELLO *avec contrainte.*

Bien, ma digne épouſe. (*à part.*) Oh que de peine à diſſimuler! — Comment vous portez-vous, Deſdemona?

DESDEMONA.

Bien, Seigneur.

ſon ame guerrière & ſenſible, pour n'éprouver déſormais que les tourmens de la jalouſie & les fureurs de la vengeance, eſt certainement pathétique & dans la nature.

OTHELLO.

Donnez-moi votre main. (*La fixant.*) Cette main eſt bien (1) ſenſible, Madame.

DESDEMONA.

Elle n'a point encore éprouvé les atteintes de l'âge, ni des peines.

OTHELLO.

Ceci dénote une complexion féconde & un cœur prodigue. — Brûlante, brûlante & moëlleuſe! — Cette main me dit que vous avez beſoin de retraite, de moins de liberté, de jeûnes, de privations & de pieux exercices; car il y a ici un malin génie, plein de jeuneſſe & de feu, qui ſouvent ſe mutine: voilà une bonne main, une main bien franche!

DESDEMONA.

Oh vous pouvez bien le dire avec vérité; car ce fut cette main qui donna mon cœur (2).

(1) En Anglois *moiſt*, *moite*. Nous avons changé le mot deux fois & préféré *ſenſible* & *moëlleuſe*, & nous croyons avoir rendu l'impreſſion qu'éprouve Othello en touchant la main de Deſdemona.

(2) *Notre blaſon moderne eſt, des mains & non des cœurs.* C'eſt une alluſion ſatyrique au tems. Jacques I fut à peine monté ſur le trône, qu'il créa la nouvelle dignité de *Baronet*

OTHELLO.

Une main libérale ! Autrefois le cœur donnoit la main; mais dans notre blaſon moderne, on donne la main & plus le cœur.

DESDEMONA.

Je ne connois point cette diſtinction; revenons à votre promeſſe.

---

pour de l'argent. Entr'autres prérogatives, il leur fut permis d'ajouter à leurs armes de famille, une main de gueule ſur un écuſſon d'argent. Shakeſpeare fait alluſion à cette création burſale, & donne à entendre que pluſieurs de ces Baronets avoient des mains, mais n'avoient pas de cœur, c'eſt-à-dire, de l'argent pour acheter le titre & nul mérite pour obtenir l'honneur. Mais la plus grande adreſſe du Poëte, c'eſt d'avoir fait dans cette alluſion un compliment à ſon ancienne protectrice la Reine Elizabeth.

Le prétexte dont ſe ſervit Jacques I pour ſe procurer de l'argent par cette création étoit la réduction de la Province d'Ulſter & des autres parties de l'Irlande, expédition dont il vouloit perpétuer la mémoire, en faiſant inſérer cette addition dans ſes armoiries. Eliſabeth avoit tenu une conduite bien oppoſée. Elle conféroit les dignités à ceux qui avoient employé, non pas leur or, mais leur fer à ſon ſervice. Il étoit aſſez ordinaire aux Poëtes dramatiques de ce tems-là, de lancer des traits de ſatyre ſur l'ignominie du règne de Jacques I. *Warburton.*

OTHELLO.

Quelle promeſſe, ma belle ?

DESDEMONA.

J'ai envoyé dire à Caſſio de venir vous parler.

OTHELLO.

J'ai dans la tête une humeur opiniâtre qui m'importune: Prêtez-moi votre mouchoir.

DESDEMONA.

Le voilà, Seigneur.

OTHELLO.

Celui que je vous ai donné.

DESDEMONA.

Je ne l'ai pas ſur moi.

OTHELLO.

Non?—

DESDEMONA.

Non en vérité, Seigneur.

OTHELLO.

Vous avez tort. Ce mouchoir, une Egyptienne le donna jadis à ma mère ! C'étoit une Magicienne dont l'art alloit preſque juſqu'à lire dans les penſées. Elle lui promit que, tant qu'elle le

conſerveroit, elle ſeroit toujours aimable aux yeux de mon père, & ſeule maitreſſe de ſon cœur: Mais que ſi elle avoit le malheur de le perdre ou de le donner, à l'inſtant mon père ne verroit plus en elle qu'un objet d'averſion, & livreroit ſon humeur volage à de nouvelles amours. Ma mere en mourant m'en fit don, & me recommanda, quand ma deſtinée me donneroit une épouſe, de lui en faire préſent. Je l'ai fait; et prenez-en bien ſoin: Conſervez-le auſſi précieuſement que la tendre prunelle de votre œil. Le perdre ou le donner, ſeroit un revers au-deſſus de tous les malheurs.

DESDEMONA.

Eſt-il poſſible ?

OTHELLO.

Rien n'eſt plus vrai. — Une vertu magique réſide dans ce tiſſu. (1) Une Prêtreſſe, qui deux cent fois avoit vu le ſoleil achever le cercle de l'année, en

(1) Othello ne croit pas ce qu'il affirme ici avec tant d'emphaſe: mais il veut faire une impreſſion terrible ſur l'ame ſimple & foible de Deſdemona, & attacher plus d'importance à ſon préſent, & par-là, le Poëte donne auſſi plus d'importance à ce moyen, ſur lequel va rouler déſormais l'intrigue de la pièce, & qui doit concourir à motiver la ſanglante cataſtrophe du dénouement.

ourdit la trame dans les accès de ſes fureurs prophétiques ; les vers qui en filèrent la ſoie étoient enchantés ; & le réſeau fut teint dans le ſang de jeunes Vierges.

DESDEMONA.

En vérité! Dites-vous la vérité ?

OTHELLO.

Rien n'eſt plus vrai. Ainſi ſongez à le bien conſerver.

DESDEMONA.

Ah plût au ciel que je ne l'euſſe jamais vu!

OTHELLO.

Comment, & pour quelle raiſon ?

DESDEMONA.

Pourquoi me parlez-vous d'un ton ſi bruſque, ſi emporté ?

OTHELLO.

Eſt-il perdu ? Eſt-il ſorti de vos mains ? Parlez, ne l'avez-vous plus ?

DESDEMONA.

Grand Dieu ! —

OTHELLO.

Répondez-vous ?

DESDEMONA.

Il n'eſt pas perdu : mais quoi, quand il le ſeroit?

OTHELLO.

Ha!

DESDEMONA.

Je vous dis qu'il n'eſt pas perdu.

OTHELLO.

Cherchez-le, je veux le voir.

DESDEMONA.

Oui, Seigneur, je peux vous le montrer ; mais en ce moment non, je n'en ai pas l'idée. C'eſt une ruſe de votre part pour me faire perdre de vue ma demande. Je vous conjure, que Caſſio rentre en grace.

OTHELLO.

Trouvez-moi le mouchoir ; j'augure mal.....

DESDEMONA.

Allons, cédez, vous ne retrouverez jamais un Officier plus capable.

OTHELLO *d'un ton de colère qui croît toujours.*

Le mouchoir. —

DESDEMONA.

De grace, parlez-moi de Caſſio.

OTHELLO.

Le mouchoir. —

DESDEMONA.

Un homme qui toute ſa vie attacha ſa fortune à votre amitié, qui partagea tous vos dangers.

OTHELLO.

Le mouchoir. —

DESDEMONA.

En vérité vous méritez des reproches.

OTHELLO.

Loin de moi ! (*Il ſort avec emportement.*)

SCÈNE XI.

DESDEMONA & ÉMILIA *demeurent.*

ÉMILIA.

CET homme n'eſt-il pas jaloux ?

DESDEMONA.

Je ne l'avois encore jamais vu de cette humeur. Sûrement il y a dans ce mouchoir quelque choſe d'extraordinaire : je ſuis bien malheureuſe de l'avoir perdu.

ÉMILIA.

Ce n'eſt pas une année ou deux qui nous montrent le cœur d'un homme : d'abord ils ſont comme affamés, & nous une proie que leur paſſion dévore : Sont-ils raſſaſiés par la jouiſſance, ils nous repouſſent avec dégoût. — On ouvre! C'eſt Caſſio & mon mari. (*Jago & Caſſio entrent.*)

JAGO *à Caſſio.*

Vous n'avez que ce moyen : Il n'y a qu'elle qui puiſſe l'obtenir. (*Appercevant Deſdemona.*) Et voyez, le bonheur! Allez l'aborder, preſſez-la.

DESDEMONA.

Qu'y a-t-il, Caſſio? Quel nouveau ſujet vous amène?

CASSIO.

Madame, toujours mon ancienne prière. Faites, je vous en conjure, que par vos généreux ſecours je reprenne mon exiſtence & ma place dans l'amitié d'un Chef que j'honore, à qui mon cœur eſt dévoué. Je ne voudrois pas eſſuyer les délais. Si mon offenſe eſt ſi mortelle, que ni mes chagrins actuels, ni mes ſervices paſſés, ni ceux que je m'impoſe pour l'avenir ne puiſſent racheter ſon amitié, ſavoir du-moins mon ſort eſt une grace qui m'eſt due. Alors embraſſant cette dure néceſſité, j'irai me jetter dans quelque autre route à la merci de la fortune.

DESDEMONA.

Hélas ! trop honnête Caſſio, ſon ame n'eſt point à (1) l'uniſſon de mes prières. Mon époux n'eſt plus mon Othello ! Et il ſeroit méconnoiſſable pour moi, ſi ſes traits étoienr auſſi changés que l'eſt ſon humeur. Tous les eſprits du Ciel me ſoient propices, comme il eſt vrai que j'ai parlé pour vous de mon mieux, & que je ſuis reſtée en bure à ſa colère pour m'être expliquée librement ! Il vous faut patienter quelque-tems : ce que je puis, je le ferai ; & je veux tenter pour vous, plus que je n'oſerois pour moi-même. Que cette aſſûrance vous ſuffiſe.

JAGO *avec un feint étonnement.*

Le Général eſt-il irrité ?

ÉMILIA.

Il ne fait que de ſortir, & certes dans une agitation étrange !

JAGO.

Peut-il être irriré ? J'ai vu le canon faire voler ſes ſoldats en l'air, & venir comme un démon emporter ſon frère ſur lequel poſoit ſon bras..... Lui

(1) Deſdemona fait ici alluſion à la muſique. On verra bientôt qu'Othello la loue d'être une *Muſicienne admirable.* Shakeſpeare place rarement les alluſions au haſard.

irrité ! Il faut qu'un ſujet bien grave..... Je veux aller le trouver. La cauſe n'eſt pas légère, s'il eſt irrité.

DESDEMONA.

Allez-y, je vous prie. (*Jago ſort.*)

SCÈNE XII.

DESDEMONA, ÉMILIA & CASSIO.

DESDEMONA.

SUREMENT des nouvelles importantes arrivées de Veniſe auront troublé la ſérénité de ſon ame, ou quelque complot tramé ſourdement dans l'Iſle, & dont il aura éventé le ſecret : Et dans ces cas l'humeur des hommes ne s'attache pas au grand objet qui en eſt la cauſe; elle ſe répand ſur les inférieurs, & ſe prend à tout ce qu'elle rencontre ; & voilà comme nous ſommes : Que nous ayons un doigt qui ſouffre, il communique à tous nos ſens pleins de ſanté, un ſentiment de douleur & de peine. Car enfin nous devons penſer que les hommes ne ſont pas des Dieux. Nous ne devons pas toujours nous attendre à ces ſoins, ces prévenances qui ſont le

charme du jour des nôces. Accablez-moi de reproches, Emilia; injuſte que j'étois! ſur de fauſſes idées je lui faiſois la guerre de ſon manque d'égards; mais je reconnois maintenant que j'abuſois mon jugement, & que je l'accuſois à tort.

ÉMILIA.

Je prie le Ciel que ce ſoit, comme vous le croyez, quelque affaire d'état, & non aucune idée, aucun levain de jalouſie, qui l'aigriſſe contre vous.

DESDEMONA.

Hélas le malheureux jour! Jamais je ne lui en donnai ſujet.

ÉMILIA.

Mais les cœurs jaloux ne ſe ſatisferont pas de cette réponſe: il ne faut pas toujours un motif à leurs ſoupçons; mais ils ſont jaloux, parce qu'ils ſont jaloux. La jalouſie eſt un monſtre qui ſe forme ſeul, & ſe produit de lui-même.

DESDEMONA.

Ciel, écarte ce monſtre du cœur d'Othello!

ÉMILIA.

Le Ciel vous exauce, Madame!

DESDEMONA.

Je veux l'aller chercher. Caſſio, promenez-vous ſur

ſur la place. Si, je le trouve diſpoſé, je lui rappellerai votre demande, & je ferai mon dernier effort pour en obtenir le ſuccès.

CASSIO.

Je rends graces à votre Excellence. (*Deſdemona & Emilia ſortent d'un côté. Caſſio ſort par une autre porte.*)

SCÈNE XIII.

La Scène repréſente une rue devant le Palais.

CASSIO *paſſe.* BIANCA *le voit & l'aborde.*

BIANCA.

AH, Dieu vous garde, cher Caſſio!

CASSIO.

Vous ici! Quel ſujet vous amène? Comment vous portez-vous, mon aimable Bianca? D'honneur, ma chère, j'allois de ce pas chez vous.

BIANCA.

Et moi j'allois auſſi chez vous, Caſſio. Comment! Me fuir une ſemaine entière, ſept jours & ſept nuits,

huit fois vingt mortelles heures ! Et les heures de l'abſence des Amans ſont cent fois plus lentes que les heures des cadrans. Oh que d'ennuis à les compter !

CASSIO.

Excuſez-moi, Bianca : tout ce tems j'ai eu le cœur oppreſſé de penſées accablantes ; mais il en viendra un plus heureux où j'effacerai le ſouvenir de cette longue ſuite d'abſences. Chère Bianca, (*Il tire de ſa poche le mouchoir de Deſdemona & le lui préſente.*) imitez-moi ce deſſin.

BIANCA.

Ho, Caſſio, d'où tenez-vous ce mouchoir ? C'eſt le don de quelque nouvelle conquête : Ah ! je devine la cauſe d'une abſence que j'ai trop ſentie. En êtes-vous-là ? Fort-bien.

CASSIO.

Allez, femme, rejettez vos vils ſoupçons au Démon qui vous les a ſoufflés : Vous êtes jalouſe maintenant ? Vous croyez voir un gage de quelque maitreſſe pour me rappeller ſon ſouvenir ? Non, en bonne-foi, Bianca.

BIANCA.

Mais à qui appartient-il ?

CASSIO.

Je n'en ſais rien encore. Je l'ai trouvé dans ma chambre; l'ouvrage m'en plaît fort : avant qu'on le redemande, ce qui ne peut manquer d'arriver, je voudrois en avoir le deſſin : Prenez-le, copiez-en la broderie, & laiſſez-moi pour ce moment.

BIANCA.

Vous laiſſer, & pourquoi ?

CASSIO.

J'attens ici le Général, & je n'ai pas envie, comme ce ne ſeroit pas une recommandation pour moi, qu'il me trouve accoſté d'une femme.

BIANCA.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

CASSIO.

Ce n'eſt pas que je ne vous aime.

BIANCA.

Non, non, vous ne m'aimez point : Je vous prie, du-moins reconduiſez-moi quelques pas ; & dites ſi je vous verrai ce ſoir ?

CASSIO.

Je ne puis vous accompagner bien-loin, car

c'eſt ici même que j'attens; mais je vous verrai dans peu.

BIANCA *d'un ton chagrin.*

Cela va fort-bien : Maintenant vous m'impoſez des conditions dont il faut que je me paye.

(*Ils ſortent.*)

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Scène repréſente une cour en face du Palais.

OTHELLO & JAGO *paroiſſent* (1).

JAGO.

VOULEZ-vous vous arrêter à cette penſée?

OTHELLO.

A cette penſée, Jago?

JAGO.

Quoi, donner en ſecret un baiſer?

(1) Il faut ſuppoſer qu'avant leur entrée ſur la ſcène, Jago a cité à Othello différens cas qui font ſoupçonner violemment le crime ſans le démontrer complettement, par exemple, que quoiqu'on ait trouvé une homme & une femme enfermés enſemble, ce n'eſt pas encore une raiſon de conclure & d'affirmer, qu'il ſe ſoit paſſé rien de malhonnête. Jago ſe joue du More, en feignant de vouloir le raſſurer.

OTHELLO.

Un baiſer que rien ne légitime ?

JAGO.

Ou de s'enfermer ſeule avec un Amant, dans la nuit, une heure ou deux, ſans aucun mauvais deſſein ?

OTHELLO.

S'enfermer ſeule, Jago, ſans mauvais deſſein (1) ? C'eſt vouloir en impoſer à l'enfer par l'hypocriſie du crime. Ceux qui avec des intentions pures s'expoſent ainſi, n'attendent pas que le démon tente leur vertu ; ce ſont eux-mêmes qui tentent le Ciel.

JAGO.

S'ils s'en tiennent-là, c'eſt une faute légère : mais ſi je donne à ma femme un mouchoir —

OTHELLO.

Eh bien ?

(1) *C'eſt une hypocriſie contre le démon :* Les hypocrites ordinaires trompent les hommes, en affectant de paroître gens de bien, tandis qu'ils agiſſent en méchans. Ceux-ci ſeroient des hypocrites d'une autre eſpèce, qui tromperoient le démon en lui donnant d'abord des eſpérances flateuſes par des projets criminels, & en finiſſant par éviter le crime qu'il les croyoit prêts à commettre. Tel eſt le ſens de cette moralité, & de ce que Shakeſpeare entend par l'*hypocriſie du crime.*

JAGO.

Eh bien il lui appartient, Seigneur : & dès qu'il lui appartient, elle eſt libre, je penſe, d'en faire préſent à qui lui plaît.

OTHELLO.

Son honneur lui appartient de même : peut-elle auſſi donner ſon honneur ?

JAGO.

L'honneur eſt un être inviſible. Bien des femmes qui ne l'ont plus, l'ont encore à nos yeux : mais pour le mouchoir.....

OTHELLO.

Par le Ciel, je voudrois l'avoir oublié : Tu le nommes — Oh, cette idée revient ſur ma mémoire, comme ſur la maiſon dévouée revient le noir corbeau préſage de malheur. — Il a eu mon mouchoir !

JAGO.

Oui, qu'importe ?

OTHELLO.

Ceci devient plus ſiniſtre.

JAGO.

Que ſeroit-ce ſi je diſois l'avoir vu vous faire outrage, l'avoir entendu s'en vanter ? (comme il eſt

par le monde des traîtres qui après avoir, à force de pourſuites, ſubjugué certaines belles, ou avoir abuſé du délire de leur paſſion, ne peuvent s'empêcher de divulguer leur triomphe.)

OTHELLO.

S'eſt-il vanté de quelque choſe ?

JAGO.

Oui, Seigneur ; mais ſoyez-en bien sûr, il n'a rien dit qu'il ne ſoit prêt à nier au beſoin.

OTHELLO.

Qu'a-t-il dit ?

JAGO.

Quoi, ce qu'il a.... Je ne ſais pas ce qu'il a fait.

OTHELLO.

Quoi, quoi ?

JAGO.

Avoir été reçu....

OTHELLO.

Où ?

JAGO.

Dans ſon lit.

OTHELLO.

Avec elle ?

JAGO.

Avec elle, auprès d'elle — Imaginez....

OTHELLO *avec des mouvemens de délire.*

(1) Reçu dans ſon lit — Avec elle — Auprès d'elle — Dans ſon lit — L'horreur! — Le mouchoir! — Des aveux! — Le mouchoir! — Le mouchoir! — Lui arracher l'aveu, & l'étrangler pour le forfait. — Non, d'abord étranglé; & après. — Le forcer d'avouer. — J'en friſſonne. — Non, la nature ſouffrante ne s'envelopperoit point de ces ombres ſans quelque ſecrète (2) influence du crime qui ſe communique à

(1) Le déſordre de ce morceau eſt l'effet des angoiſſes inexprimables qu'éprouve l'ame du perſonnage. Othello eſt prêt à perdre connoiſſance, & il reſſent les ſymptômes ordinaires de cet état; un friſſon mortel, une eſpèce d'agonie, une nuit pleine d'horreur qui couvre ſes yeux & enveloppe tout ſon être.

(2) C'eſt une opinion, qui n'eſt pas encore détruite, que lorſqu'il nous arrive quelque grand malheur dans des lieux éloignés, nous en recevons l'avertiſſement par quelque trouble ſecret, quelque abattement d'eſprit dont nous cherchons en vain la cauſe autour de nous. On attribue cet effet à la communication intime qu'ont enſemble les différentes parties de l'univers & c'eſt ce qu'on appelle *ſympathie* ou *antipathie;* ou bien aux ſecrets avis d'un être ſupérieur qui préſide à la nature & à l'ordre des êtres vivans. Othello dit en ce ſens, » cette paſſion » qui répand ſur moi ſes nuages eſt l'effet de quelque puiſſance

moi. — Non : Ce ne ſont point des paroles qui bouleverſent ainſi tous mes ſens ! — Ses yeux ! — Ses lèvres ! Eſt-il poſſible ? — Avoue. — Le mouchoir ! — O démon ! (*Il tombe ſans connoiſſance.*)

JAGO.

Opérez, mes poiſons, opérez. Voilà comme ſe laiſſent prendre les hommes crédules, & comme, malgré leur innocence, nombre de femmes vertueuſes ſubiſſent le reproche. — Holà, Seigneur ! Seigneur Othello !

SCÈNE II.

CASSIO *entre.*

JAGO *de ſens froid.*

HA, Caſſio ! quelle nouvelle ?

CASSIO *qui a entendu les cris de Jago.*

Qu'eſt-il donc arrivé ?

JAGO.

Le Général vient de tomber dans un évanouiſſement : C'eſt le ſecond, il en eut un hier.

» inviſible «. C'eſt un de ces preſſentimens qu'ont les hommes des calamités qui leur arrivent loin des lieux, qu'ils habitent. *Johnſon.*

CASSIO.

Frottons-lui les tempes.

JAGO.

Non, laiſſez, laiſſez : il faut que cet engourdiſſement léthargique ait ſon cours; autrement vous le verrez la bouche écumante paſſer aux plus violens accès de la frénéſie. — Regardez, il s'agite : Retirez-vous pour quelque-tems : il va reprendre ſes ſens : Dès qu'il m'aura quitté, il faut que nous conférions enſemble ſur une affaire importante. (*Caſſio ſort.*) Eh bien, mon Général, comment vous trouvez-vous ! En tombant, ne vous êtes-vous point bleſſé à la tête?

(1) OTHELLO *ſe relevant.*

L'a-t-il avoué?

(1) Dans cette eſpèce d'agonie d'Othello où ſon ame eſt en proie aux plus horribles douleurs, où la paſſion de l'amour combat celle de la jalouſie, où les innocentes & naïves réponſes de Deſdemona ſe mêlent dans ſon idée aux ſoupçons violens, à l'eſpèce de conviction que lui donne déja la circonſtance du mouchoir, l'Acteur déploie une ſi grande variété de paſſions ſucceſſives, que le Spectateur eſt épouvanté de ſon propre cœur, & profondément convaincu, que le plus cruel des poignards dont il puiſſe être percé, c'eſt la jalouſie. Quiconque lit dans ſon cabinet & la tête froide cette pathétique ſcène, ſans être plein de la ſituation du perſonnage pourra d'abord être ſurpris de

JAGO.

Mon brave Général, ſoyez homme. Croyez qu'un même ſort accouple avec vous tout homme ſoumis ſous le joug du mariage. Des milliers d'époux reſpirent, qui la nuit dorment dans des lits foulés par d'autres, & qu'ils oſeroient jurer n'être ouverts que pour eux. Votre lot eſt préférable : Oh! c'eſt être le jouet de toute la malice de l'enfer que de careſſer ſans défiance une infidèle, & de s'endormir ſur ſa feinte vertu; — Non : dès qu'une fois je me connoîtrai bien, j'aurai le ſecret de la bien connoître.

OTHELLO.

Oh tu es ſage! Cela eſt certain.

JAGO.

Voulez-vous vous tenir quelques momens à l'écart, & prêter l'oreille avec patience? Tandis que vous étiez ici renverſé ſous le poids de votre malheur, & dans une poſture indigne d'un homme tel que vous, ce Caſſio eſt arrivé : je l'ai congédié en donnant à votre évanouiſſement une cauſe naturelle; mais il a

l'incohérence d'idées, des demi-phraſes, des mots interrompus d'Othello : mais quiconque a vu la pièce, & le jeu de l'Acteur, convient, qu'il n'y a pas un mot à ajouter & qu'il étoit impoſſible à Othello, dans la ſituation où il ſe trouve, de faire de plus longues phraſes. *Johnſon.*

promis de revenir me trouver ici ; nous devons converſer enſemble. Ainſi cachez-vous dans cet enfoncement ; & de là obſervez les airs moqueurs, les dédains, & les ſignes de mépris qui viendront ſe peindre dans chaque trait de ſon viſage : Je veux le ramener à l'hiſtoire de ſes amours, lui demander comment, dans quel lieu, depuis quand, combien de fois il a été bien reçu de votre épouſe ? Quand il ſe flatte de l'être encore ? Mais encore une fois, bornez-vous à obſerver ſes geſtes ; de la patience, Othello : ou vous me forcerez à prononcer que vous n'êtes que paſſion & colère, & que vous n'avez rien d'un homme.

OTHELLO.

Entens-tu, Jago ? Je veux bien offrir en moi un modèle de patience : mais, entens-tu ? Pour être plus ſanguinaire après.

JAGO.

Et ce ne ſera pas ſans raiſon ; mais laiſſez venir le tems en tout. Voulez-vous aller prendre votre poſte ? (*Othello ſe retire & s'enfonce dans la profondeur de la voûte.*) Maintenant je veux queſtionner Caſſio ſur ſa Bianca. C'eſt une aventurière qui fait fleurir ſes charmes & ſa parure du prix de ſes careſſes vénales. Cette créature eſt paſſionnée pour Caſſio ; car c'eſt le châtiment de la Courtiſanne d'en

tromper cent pour le profit d'un qui la trompe. On ne peut lui parler d'elle ſans éveiller ſa belle humeur. — Il vient. — Dès qu'il va ſoûrire, Othello deviendra furieux; & dans ſon aveugle jalouſie, il ne manquera pas d'interpréter les ſoûrires, les geſtes, les airs libres du pauvre Caſſio, tout à contre-ſens.

SCÈNE III.

OTHELLO *eſt placé de façon qu'il peut tout voir, mais ne peut entendre que lorſqu'on élève la voix.*

CASSIO *entre.*

JAGO.

EH bien, Lieutenant, quel eſt votre état maintenant?

CASSIO (1).

Mon état? Il eſt plus affreux, quand vous me donnez un titre dont la privation me tue.

JAGO *élevant la voix.*

Cultivez bien Deſdemona, & vous êtes sûr du ſuccès. (*Baiſſant le ton.*) Oh, ſi cette grace dépen-

(1) Caſſio, qui dans toute cette ſcène parle d'un ton de voix ordinaire, n'eſt point entendu d'Othello.

doit de Bianca, comme vos déſirs ſeroient bientôt ſatisfaits!

CASSIO.

Hélas, la douce & bonne ame! (*Il ſoûrit.*)

OTHELLO *éloigné, parlant bas.*

Voyez comme il s'égaïe déja!

JAGO *à voix haute.*

Je n'ai jamais vu femme ſi paſſionnée pour un homme.

CASSIO.

Oh la tendre créature, je crois en effet qu'elle m'aime.

OTHELLO *bas.*

Je comprens, oui, il nie la choſe foiblement, puis ſoûrit.

JAGO *après avoir parlé à l'oreille de Caſſio, élève tout-à-coup la voix.*

M'entendez-vous, Caſſio?

OTHELLO *bas.*

Maintenant il le preſſe de lui raconter toute l'hiſtoire. — Va, pourſuis: Bien dit, bien dit.

JAGO *baiſſant la voix.*

Elle ſe vante par-tout que vous allez l'épouſer: Seroit-ce votre deſſein?

CASSIO *riant.*

Ha, ha, ha!

OTHELLO *bas.*

Tu triomphes; miſérable? Tu triomphes?

CASSIO.

Moi l'épouſer! — Qui, une Courtiſanne! Grace, je vous prie, pour ma raiſon; daignez la croire un peu moins dépravée. Ha, ha, ha!

OTHELLO *bas.*

Oui, oui, la joie après la victoire!

JAGO *à haute voix.*

En vérité le bruit court que vous l'épouſerez.

CASSIO.

De grace, parlez vrai. (*Il ſe recueille en lui-même.*)

JAGO.

Que je ſois le plus vil des hommes, ſi je vous en impoſe!

OTHELLO *bas, obſervant Caſſio.*

(1) As-tu fait le compte de mes jours? Va, va.

(1) Othello rapporte le mariage dont ils parlent à l'eſpérance qu'auroit Caſſio d'épouſer un jour Deſdemona.

CASSIO.

CASSIO.

C'eſt un propos de cette créature : Elle ſe ſera, dans l'ivreſſe de ſa paſſion, perſuadée que je l'épouſerai. Cette chimère la flatte, mais nulle promeſſe de ma part.

OTHELLO *bas.*

Jago me fait ſigne : Sans doute il va commencer l'hiſtoire.

CASSIO.

Elle étoit ici, il n'y a qu'un moment ; elle m'obſède par-tout. L'autre jour j'étois ſur le bord de la mer, cauſant avec quelques Vénitiens, tout-à-coup arrive l'étourdie, & elle ſe jette ainſi à mon cou... (*Caſſio peint par ſon geſte le mouvement de Bianca.*)

OTHELLO *bas.*

S'écriant, ô mon cher Caſſio : c'eſt ce que ſon geſte exprime, je le vois.

CASSIO.

Et elle y reſte attachée, s'y abandonne, & me noïe de ſes pleurs, & me tourmente, & m'entraîne. Ha, ha, ha !

OTHELLO *bas.*

Le voilà qui lui peint la manière dont elle l'a entraîné dans ma chambre. Oh, je vois ta perfidie

ſur ton viſage ; quand verrai-je ſur ton cœur les vautours que j'y veux attacher ?

CASSIO.

Il faut que j'évite ſa rencontre.

JAGO.

Devant-moi ! Tenez, la voilà qui vient.

SCÈNE IV.

BIANCA *paroît.*

CASSIO *l'appercevant.*

(1) ARDENTE comme la biche dans la ſaiſon de ſes amours ! Mais celle-ci parfume l'air ſur ſa trace. — (*à Bianca.*) Que prétendez-vous en me pourſuivant de la ſorte ?

BIANCA *irritée.*

Que toutes les furies de l'enfer vous pourſuivent ! Vous-même, qu'avez-vous prétendu par ce mouchoir que vous m'avez remis tantôt ? J'étois une bonne

(1) Le Texte dit *fitchew*. Eſpèce de chat ſauvage très-enclin à l'amour. Nous lui avons ſubſtitué le nom d'un animal plus noble dans notre langue.

dupe de le prendre : Et ne faut-il pas que j'en copie le deſſin ? Oui, ſans doute, il eſt bien vraiſemblable que vous l'ayez trouvé dans votre chambre, ſans ſavoir qui peut l'y avoir laiſſé. C'eſt un gage amoureux de quelque ſyrène, & c'eſt moi qui en dois copier le deſſin ! (*Elle lui jette avec dépit le mouchoir.*) Tenez, rendez-le à votre belle. De quelque part qu'il vous vienne, je n'en broderai pas un point.

CASSIO.

Comment, ma douce Bianca ? Quoi donc ? quoi donc ?

OTHELLO *bas.*

Par le Ciel, voilà sûrement mon mouchoir !

BIANCA *un peu adoucie.*

Si vous voulez venir ſouper ce ſoir, vous en êtes le maître ; ſinon, venez, dès qu'il vous plaira. (*Elle ſort.*)

JAGO.

Suivez-la, ſuivez-la —

CASSIO.

Il le faut bien, ſans quoi elle va ſemer des propos dans la ville.

JAGO.

Soupez-vous chez elle ?

CASSIO.

Oui, c'eſt mon projet.

JAGO.

Peut-être pourrai-je vous y voir ; car j'ai vraiment beſoin de cauſer avec vous.

CASSIO.

Venez-y, je vous prie : Vous viendrez ?

JAGO.

N'en dites pas plus, partez. (*Il pouſſe Caſſio qui ſort.*)

SCÈNE V.

OTHELLO *s'avance.*

OTHELLO.

DE quelle mort le tuerai-je, Jago ?

JAGO.

Avez-vous remarqué comme il s'applaudiſſoit dans ſon infâme action ?

OTHELLO.

O Jago ! —

JAGO.

Et le mouchoir, l'avez-vous vu?

OTHELLO.

(1) Etoit-ce le mien?

JAGO.

Le vôtre : J'en fais ſerment. Et de voir le cas qu'il fait de cette femme inſenſée votre Epouſe! Elle lui a donné ce mouchoir, & il court le donner à ſa maitreſſe!

OTHELLO.

Je voudrois le poſſéder neuf ans entiers mourant ſous ma main. — Une femme accomplie! Une belle femme! Une femme ſi douce!

JAGO.

Il vous faut oublier tout cela.

OTHELLO.

Oui; qu'elle périſſe, qu'elle ſoit détruite, anéantie cette nuit; car elle ne vivra plus. — Oui, mon cœur eſt changé en marbre, je ſens ſa dureté; il

(1) D'abord ſur de ſimples paroles il a été convaincu. A préſent ſur des preuves plus claires il voudroit douter & démentir ſes propres yeux: telle eſt la nature de la jalouſie.

repouſſe ma main. — Oh, l'univers n'avoit pas une plus douce créature. — Elle étoit digne de partager la couche d'un Empereur, & de lui impoſer ſes loix.

JAGO.

Eh! ce n'eſt pas là votre objet.

OTHELLO.

Qu'elle ſoit maudite! Je ne dis que ce qu'elle eſt en effet. — Si adroite aux ouvrages de l'aiguille! — Une Muſicienne admirable! — Oh, les accens de ſa voix charmeroient la férocité d'un tigre: Tant de nobleſſe, de reſſources & de variété dans l'eſprit!

JAGO.

Elle n'en eſt que plus coupable avec tant de qualités.

OTHELLO.

Oh mille, mille fois plus! Et d'une naiſſance ſi honnête! —

JAGO.

Ah trop honnête.

OTHELLO.

Oui, cela eſt certain: Mais vois, Jago, quelle pitié! — Oh, Jago! Quelle pitié, Jago! — Qu'une pareille femme....

JAGO.

Si vous idolâtrez juſqu'à ſa perfidie, donnez-lui pleine licence de vous outrager; car ſi l'injure ne vous touche point, elle n'offenſe perſonne.

OTHELLO.

Je veux la mettre en pièces — Me déshonorer!

JAGO.

Oh cela eſt infâme de ſa part.

OTHELLO.

Avec un de mes Officiers!

JAGO.

Cela eſt plus infâme encore.

OTHELLO.

Trouve moi du poiſon, Jago, pour cette nuit; je ne veux point entrer en explications avec elle, de peur que mon ame domptée par l'aſcendant de ſa beauté ne demeure ſans défenſe. — Cette nuit, Jago.

JAGO.

Laiſſez-là le poiſon (1): Etranglez-la plutôt dans ſon lit, oui, dans le lit qu'elle a ſouillé.

(1) C'eſt diminuer l'atrocité de l'action d'Othello, que d'en faire venir l'idée de Jago.

OTHELLO.

Bonne, bonne idée; j'en aime la juſtice : Excellente idée !

JAGO.

Et pour Caſſio, laiſſez-moi faire; je me charge de lui : Vers minuit vous en ſaurez davantage. (*Une Trompette ſe fait entendre à quelque diſtance.*)

OTHELLO *toujours rêvant à l'idée donnée par Jago.*

Oh excellente !... Qu'annonce cette trompette ?

JAGO.

Sûrement quelque nouvelle de Veniſe. Ha ! c'eſt Ludovico envoyé par le Duc : Et voyez, votre épouſe l'accompagne.

SCÈNE VI.

LUDOVICO, DESDEMONA, *& leur ſuite, paroiſſent ſortant de l'intérieur du Palais.*

LUDOVICO.

SALUT, brave Général.

OTHELLO.

Recevez le mien, Seigneur.

LUDOVICO.

Le Duc & le Sénat de Veniſe vous ſaluent.
(*Il préſente une dépêche à Othello.*)

OTHELLO.

Je baiſe cet écrit interprête de leurs ordres.
(*Othello s'écarte pour lire la dépêche.*)

DESDEMONA.

Et quelles nouvelles, cher Couſin Ludovico?

JAGO.

Je ſuis ravi de vous voir, Seigneur : Soyez le bienvenu en Chypre.

LUDOVICO.

Je vous rends graces : Comment ſe porte le Lieutenant Caſſio?

JAGO.

Il vit, Seigneur.

DESDEMONA.

Cher Couſin, il eſt ſurvenu entre lui & mon époux une méſintelligence fâcheuſe : Mais vous ſaurez tout pacifier.

OTHELLO *à demi-voix.*

En êtes-vous bien sûre?

DESDEMONA *entendant qu'il parle, ſans diſtinguer ce qu'il dit.*

Seigneur?

OTHELLO *continuant de lire.*

» *Ne manquez pas de vous y conformer? Si vous* » *voulez...*

LUDOVICO *à Deſdemona.*

Il ne s'adreſſoit à perſonne; c'eſt de la lettre qu'il eſt occupé. — Eſt-ce qu'il y a de la diviſion entre le Général & Caſſio?

DESDEMONA.

Une tout-à-fait malheureuſe; je voudrois pour beaucoup les réconcilier, par l'amitié que je porte à Caſſio.

OTHELLO *d'une voix étouffée.*

Feux & tonnerre!

DESDEMONA.

Seigneur?

OTHELLO.

Avez-vous votre raiſon?

DESDEMONA *regardant d'abord Othello, puis Ludovico.*

Quoi, eſt-il irrité?

LUDOVICO.

Il ſe peut que la lettre lui cauſe cette émotion;

car le Sénat, je crois, le rappelle à Veniſe, & donne à Caſſio ſon Gouvernement.

DESDEMONA *naïvement.*

Croyez-moi, j'en ſuis bien-aiſe (1).

OTHELLO *la fixant avec un regard terrible.*

En vérité ?

DESDEMONA.

Seigneur !

OTHELLO *plus haut.*

Je ſuis bien-aiſe moi, de vous voir inſenſée.

DESDEMONA.

Pourquoi, cher Othello ?

OTHELLO *dans un tranſport de fureur.*

Démon ! — (*Il la frappe.*)

DESDEMONA *confuſe & pleurant.*

Je n'ai pas mérité ce traitement.

LUDOVICO.

Seigneur, voilà ce qu'on ne croiroit pas à Veniſe, quand je jurerois que je l'ai vu de mes yeux. C'eſt aller trop loin. Conſolez-la du-moins, elle pleure.

(1) L'idée de retourner dans ſa patrie & d'y vivre plus tranquille avec ſon époux, dégagé des ſoins militaires, auxquels elle attribue ſes inégalités d'humeur, lui donne un ſentiment de joie.

OTHELLO.

Oh démon, démon! Si les pleurs d'une femme pouvoient féconder la terre, chaque larme qui tombe deviendroit mère d'un ſerpent. — (*A Deſdemona.*) Hors de ma vue!

DESDEMONA.

Je ne veux pas reſter, puiſque je vous offenſe.

(*Elle fait quelques pas pour ſortir.*)

LUDOVICO.

En vérité voilà une épouſe bien ſoumiſe! Je vous en conjure, Seigneur, rappellez-la.

OTHELLO *avec mépris.*

Madame. —

DESDEMONA *ſe retournant.*

Seigneur.

OTHELLO *à Ludovico.*

Que lui voulez-vous?

LUDOVICO.

Qui, moi, Seigneur?

OTHELLO.

Oui vous; vous avez deſiré que je la fiſſe revenir: Seigneur, elle peut revenir & s'en aller, & revenir encore: Et elle peut pleurer, Seigneur,

pleurer; & elle eſt ſoumiſe, comme vous dites, ſoumiſe, oh très-ſoumiſe! — (*A Deſdemona.*) Continuez, verſez vos larmes. — (*A Ludovico.*) Quant à cette lettre, Seigneur. — (*A Deſdemona.*) Oh paſſion bien jouée! — (*A lui-même.*) On me rappelle à Veniſe. — (*A Deſdemona.*) Sortez; je vous manderai dans un moment. — (*A Ludovico.*) Seigneur, j'obéis aux ordres; & je vais me rendre à Veniſe. — (*A Deſdemona.*) Hors d'ici, ſortez! (*Deſdemona ſort.*) Caſſio prendra ma place, ſoit: Et, (*A Ludovico.*) Seigneur, je vous invite à ſouper chez moi ce ſoir. Vous êtes le bienvenu en Chypre. — (*En s'en allant.*) Perfidie & corruption! (*Il ſort furieux.*)

SCÈNE VII.

LUDOVICO & JAGO *demeurent.*

LUDOVICO.

Est-ce là ce fameux More que notre Sénat d'une voix unanime qualifie d'homme univerſel? Eſt-ce là ce grand caractère que ne peut ébranler le choc des paſſions, & ce ferme courage impénétrable aux traits du ſort?

JAGO.

Il eſt bien changé.

LUDOVICO.

Sa tête eſt-elle bien ſaine? N'eſt-il pas ſujet à des abſences de raiſon?

JAGO.

Il eſt ce qu'il eſt : Je ne puis me permettre de dire ce que je penſe de lui. S'il n'eſt pas tout ce qu'il pourroit être, je prie le Ciel qu'il le ſoit.

LUDOVICO.

Comment! frapper ſa femme!

JAGO.

En effet cela n'étoit pas trop à ſa place; & cependant je voudrois être aſſuré que ce trait de violence ſera le plus grand de ſes excès.

LUDOVICO.

Eſt-ce en lui une habitude? Ou les lettres du Sénat lui auroient-elles allumé le ſang au point de le jetter dans cet emportement nouveau?

JAGO.

Hélas, hélas! il ne ſeroit pas honnête à moi de révéler ce que j'ai vu & ſu. Vous l'obſerverez, & lui-même il ſe fera aſſez connoître pour me diſpenſer de parler : Ayez ſeulement l'œil ſur lui, & voyez la ſuite de ſes actions.

LUDOVICO.

J'ai regret de m'être trompé ſur ſon compte.

(*Ils ſortent.*)

SCÈNE VIII.

La Scène repréſente un appartement du Palais.

OTHELLO *entre avec* ÉMILIA.

OTHELLO.

Vous n'avez donc rien vu?

ÉMILIA.

Ni rien entendu, ni jamais rien ſoupçonné.

OTHELLO.

Mais vous les avez vus elle & Caſſio enſemble.

ÉMILIA.

Mais alors je n'ai rien vu de ſuſpect; & cependant j'entendois le ſon de chaque ſyllabe de leur entretien.

OTHELLO.

Quoi, ils ne ſe ſont jamais parlé bas?

ÉMILIA.

Jamais, Seigneur.

OTHELLO.

Ils ne vous ont pas quelquefois éloignée d'eux ?

ÉMILIA.

Jamais.

OTHELLO.

Pour lui apporter ſon éventail, ſes gants, ſon maſque, enfin ſous quelque prétexte ?

ÉMILIA.

Jamais, Seigneur.

OTHELLO.

Cela eſt étrange.

ÉMILIA.

J'oſe vous répondre, Seigneur, qu'elle eſt fidèle : J'y engage ma vie. Si vous avez une autre penſée, banniſſez cette penſée ; elle ment à votre cœur. Si quelque miſérable vous a mis des ſoupçons en tête, que le Ciel lui envoie pour ſalaire la malédiction du ſerpent ; car ſi elle n'eſt pas vertueuſe, chaſte & ſincère, point d'époux heureux ſur la Terre, la plus chaſte des épouſes eſt impure comme la calomnie.

OTHELLO.

OTHELLO.

Dites-lui qu'elle vienne, allez. (*Emilia ſort.*) Elle en dit aſſez; mais ce n'eſt qu'une ſimple meſſagère d'intrigue; tout ce qu'elle peut dire eſt ſuſpect. C'eſt une habile intrigante qui a le dépôt & la clef d'infâmes ſecrets, & cependant (1) cela va ſe proſterner à genoux, & prier le Ciel. Je l'ai vue jouer ce rôle.

SCÈNE IX.

DESDEMONA *entre tremblante*, ÉMILIA *la ſuit.*

DESDEMONA.

SEIGNEUR, que voulez-vous de moi?

OTHELLO *avec une feinte douceur.*

Approchez de grace, ma bien-aimée.

(1) Ce trait peint les mœurs du Midi & le caractère propre aux Duegnes & autres entremetteuſes. Quelques Anglois y voient de plus une alluſion à une des Maitreſſes d'Edouard IV. Ce Prince avoit trois concubines toutes d'humeur & de caractère fort différens. L'une étoit la plus gaie, l'autre, nommée *Jeanne Shore* étoit la plus ſage, & la troiſième, la plus ſainte Courti-

DESDEMONA.

Que vous plaît-il m'ordonner ?

OTHELLO.

Que je voie dans vos yeux. Regardez-moi en face. (*Il l'enviſage avec fureur.*)

DESDEMONA.

Quelle eſt cette fantaiſie horrible ?

OTHELLO *à Emilia.*

Les femmes de votre métier, Maitreſſe, laiſſent le couple d'Amans tête à tête, & ferment la porte, puis touſſent, ou crient *hem*, ſi quelqu'un ſurvient. A votre office, à votre office. — Allons, diſparoiſſez.

(*Emilia ſort.*)

DESDEMONA *tombe à genoux.*

A vos genoux, Seigneur, que ſignifie votre diſcours ? J'entends la voix d'une furie dans le ſon de vos paroles, mais je ne comprens pas votre diſcours.

OTHELLO.

Qu'es-tu ?

ſanne du Royaume, qui toujours s'agenouilloit & prioit, tellement, diſent les Chroniques du tems, que dans ſa compagnie homme ne pouvoit venir de l'Egliſe qu'à ſon lit, & de ſon lit qu'à l'Egliſe.

DESDEMONA.

Votre épouſe, Seigneur, votre fidèle & loyale épouſe.

OTHELLO.

Viens, jure-le, damne-toi ; car en te voyant ces traits céleſtes, les démons n'oſeroient s'emparer de toi : Damne-toi donc par un double crime ; jure que tu m'es fidèle.

DESDEMONA.

Le Ciel ſait que j'ai dit la vérité.

OTHELLO.

Le Ciel ſait qu'il eſt vrai que tu es perfide comme l'enfer.

DESDEMONA.

Envers qui, Seigneur ? Avec qui ? Comment ſuis-je perfide ?

OTHELLO *d'une voix étouffée, & verſant quelques larmes.*

Ah, Deſdemona ! Loin, loin, loin de moi. —

DESDEMONA.

Hélas, jour de douleur ! Pourquoi pleurez-vous ? Suis-je la cauſe de ces larmes, Seigneur ? Si vous ſoupçonnez mon Père d'être l'auteur de ce rappel,

ſi ſoudain, n'en rejettez pas le reptoche ſur moi. Si vous l'avez petdu; et moi je l'ai perdu auſſi!

OTHELLO.

S'il avoit plû au Ciel de m'éprouver par les diſgtaces; s'il avoit épuiſé ſur ma tête nue tous les genres de maux & d'humiliations; qu'il m'eût tenverſé ſous la fange de la pauvreté; qu'il eût enfermé dans les fers moi & mes plus belles eſpérances, j'aurois trouvé dans quelque repli de mon ame un reſte de patience. Mais hélas, faire de moi un objet en butte aux riſées du mépris. Rencontrer ſon doigt inſultant arrêté ſur moi. Encore aurois-je pu en ſupporter l'affront; oui, je l'aurois pu. Mais l'aſyle où j'avois amaſſé tout mon bonheur, le ſeul où je puiſſe vivre, ou bien il n'eſt plus de vie pour moi; la ſource où je puiſois mon exiſtence, & ſans elle mon exiſtence eſt tarie; m'en voir dépoſſédé, ou réduit à n'y plus voir qu'un de ces lieux immondes où de vils animaux viennent mêler leurs embraſſemens..... Toi-même, patience, jeune fille du Ciel, oui, à cette idée ton viſage de roſe pâliroit, & prendroit les traits hideux des furies!

DESDEMONA.

J'oſe eſpérer que mon noble époux me croit vertueuſe.

OTHELLO.

Oui, comme ces oiſeaux laſcifs qui ſe prodiguent l'un à l'autre, toujours volant à de nouvelles amours. — (*Il s'écrie bruſquement.*) O toi, roſe empoiſonnée, (*Il s'attendrit.*) Pourquoi es-tu ſi amoureuſement belle? (*Il la prend, la ſerre dans ſes bras & la regarde avec tranſport.*) Tes parfums ſont ſi doux que près de toi les ſens ſont enivrés de volupté. (*Il la repouſſe avec fureur.*) Je voudrois que tu ne fuſſes jamais née!

DESDEMONA.

Hélas, quel eſt le crime que j'ai commis, & que j'ignore?

OTHELLO *toujours l'enviſageant.*

Ce front où ſe peint la vertu, ce front ſi beau étoit-il fait pour être inſcrit du nom d'infâme? Ce que tu as, ce que tu as commis? — O toi, femme impudique, le ſeul récit de tes actions enflammeroit mes joues des feux de la honte, & épouvanteroit la pudeur. Ce que tu as, ce que tu as commis? Le Ciel en eſt révolté, la lune s'en voile d'horreur. L'écho, forcé ſouvent à répéter les cris impurs de la débauche, s'enferme au fonds des montagnes de peur d'entendre le nom de ton crime. Ce que tu as commis? — Femme effrontée!

DESDEMONA.

Dieu m'eſt témoin que vous me faites injure.

OTHELLO.

N'es-tu pas une impudique ?

DESDEMONA.

Non, comme il eſt vrai que je ſuis Chrétienne. Si me conſerver à mon époux pure & innocente de toute atteinte illégitime, c'eſt n'être pas une impudique; non, je n'en ſuis pas une.

OTHELLO.

Quoi, tu n'es pas une proſtituée ?

DESDEMONA.

Non, ſur le ſalut de mon ame.

OTHELLO.

Eſt-il poſſible ?

DESDEMONA.

Oh ! Dieu, aie pitié de nous !

OTHELLO *avec une froide ironie.*

En ce cas je vous demande grace. Je vous prenois pour cette ruſée courtiſanne de Veniſe qui s'eſt mariée avec Othello.

SCÈNE X.

ÉMILIA *entre.*

OTHELLO.

Vous, Maitreſſe, qui loin d'ouvrir la porte des Cieux comme l'Apôtre, êtes la portière de l'enfer : Vous! vous ! oui, vous ! Nous avons rempli notre office. (*Il lui jette de l'or.*) Voilà le ſalaire de vos peines. Je vous prie, tournez la clef, notre conſeil eſt tenu, gardez-en le ſecret. (*Il ſort.*)

ÉMILIA.

Hélas, qu'elles idées s'eſt-il mis dans la tête ? Comment êtes-vous, Madame ? Hélas, Madame, comment vous trouvez-vous ?

DESDEMONA *dans l'accablement d'une douleur profonde & comme ivre de ſon trouble.*

En vérité à demi-aſſoupie.

ÉMILIA.

Chère Deſdemona, quel différend avez-vous eu avec mon Seigneur ?

DESDEMONA.

Avec qui ?

ÉMILIA.

Hé, avec mon (1) Seigneur, Madame.

DESDEMONA.

Votre Seigneur, quel eſt-il ?

ÉMILIA.

Celui qui eſt auſſi le vôtre, chère Deſdemona.

DESDEMONA.

Je n'en ai plus : Ne me queſtionnez point, Emilia. Je ne puis parler, & je ne ſaurois répondre (2) que par des larmes. — Je vous prie, placez ce ſoir ſur mon lit mes habits de noce, ſouvenez-vous-en ; & allez prier votre époux de me venir parler.

ÉMILIA *s'éloignant.*

Certes il y a bien du changement ! (*Elle ſort.*)

DESDEMONA.

Il étoit juſte que je fuſſe ainſi traitée. Oui, bien juſte. — Comment me ſuis-je conduite pour qu'il ait pu ſeulement me ſoupçonner du moindre oubli de mon devoir ?

(1) Nous aurions deſiré que notre langue nous eût fourni deux mots différens de ceux de *Seigneur* ici, & de *Maitreſſe*, lorſque Emilia l'emploie.

(2) Dans l'Anglois, *je n'ai de réponſe que celle qui ſortiroit en larmes.*

SCÈNE XI.

JAGO *entre avec* ÉMILIA.

JAGO

QUELS ſont vos ordres, Madame? Il ne vous eſt rien arrivé? —

DESDEMONA.

Je ne ſaurois le dire. Ceux qui inſtruiſent vos enfans, s'y prennent avec douceur & ne leur impoſent que des tâches légères. Il pouvoit ſe contenter de me gronder comme eux; car en vérité je ſuis un enfant quand on me gronde.

JAGO.

Qu'y a-t-il donc, Madame?

ÉMILIA.

Hélas, Jago, mon Seigneur l'a traitée d'infâme; il l'a accablée de tant de mépris & d'outrages que toute ame honnête ne le ſauroit ſupporter.

DESDEMONA.

Eſt-ce là mon nom, Jago?

JAGO.

Quel nom, noble Deſdemona?

DESDEMONA.

Ce qu'elle diſoit que mon époux a dit que j'étois.

ÉMILIA.

Il lui a donné le nom de proſtituée. Un mendiant dans ſa débauche n'eût pas vomi de ſemblables injures ſur ſa vile compagne.

JAGO.

Pourquoi s'eſt-il emporté de la ſorte ?

DESDEMONA.

Je n'en ſais rien : Je ſuis certaine que je ne ſuis nullement ce qu'il dit. (*Elle fond en larmes.*)

JAGO.

Ne pleurez pas, ne pleurez pas : Hélas funeſte jour !

ÉMILIA *vivement.*

A-t-elle renoncé à tant de nobles alliances, à ſon père & à ſon pays, & à tous ceux qui lui étoient chers, pour s'entendre nommer proſtituée ? Cela ne feroit-il pas pleurer ?

DESDEMONA.

Telle eſt ma malheureuſe fortune.

JAGO.

Que le Ciel le puniſſe de ſon emportement ! D'où provient cette frénéſie ?

DESDEMONA.

Ah ! Dieu le ſait.

ÉMILIA.

Que je meure, ſi ce n'eſt pas quelque ſcélérat conſommé, un fourbe, un intrigant, un inſigne & vil flagorneur, qui pour ſurprendre quelque emploi aura forgé cette calomnie : Que je meure, ſi cela n'eſt pas !

JAGO.

Fi, cela eſt impoſſible; il n'exiſte point d'homme ſemblable.

DESDEMONA.

S'il en exiſte un, que le Ciel lui pardonne !

ÉMILIA.

Un gibet pour pardon, & l'enfer pour le dévorer tout entier ! — Pourquoi l'appelleroit-il proſtituée ? Quel homme voit-il aſſidu auprès d'elle ? En quel lieu ? Dans quel tems ? Quelle ombre, quelle apparence de vérité ? Oui le More eſt aveuglé par quelque monſtre exécrable, quelque peſte, quelque fourbe atroce. O Ciel, que ne démaſques-tu de pareils méchans ? Que ne mets-tu à la main de chaque honnête homme un fouet pour flageller le perfide à travers le monde, depuis l'orient juſqu'au couchant !

JAGO.

Baiſſez la voix, contenez-vous.

ÉMILIA.

O vengeance ſur ces méchans? C'étoit auſſi quelque impoſteur de cette trempe qui vous renverſoit la tête, quand vous me ſoupçonnâtes d'une intrigue avec le More.

JAGO.

Allez, vous êtes une écervelée.

DESDEMONA.

Hélas, Jago, que ferai-je pour ramener le cœur de mon époux? Bon Jago, allez le trouver: Par cette lumière du Ciel, j'ignore comment j'ai pu le perdre. Je tombe à genoux, (*Elle s'agenouille les yeux levés vers le Ciel.*) ſi dans mes actions, mes diſcours, ou dans mes penſées, ſi jamais ma volonté pécha contre ſon amour; ſi jamais mes yeux, mon oreille, aucun de mes ſens, reçûrent quelque impreſſion de plaiſir d'un autre objet que lui; & s'il n'eſt pas vrai que je l'aime encore, que je l'ai toujours aimé, que je l'aimerai toujours tendrement, dût-il par un divorce me rejetter, me plonger dans la misère; Conſolation, abandonne-moi! Les duretés d'un époux ont un cruel pouvoir ſur un cœur, & ſes duretés peuvent bien détruire ma vie, mais entacher

ma foi, non, jamais. Je répugne à répéter ce mot de proſtituée : le nom me fait horreur maintenant que je le prononce ; mais l'action qui m'en rendroit digne, tous les vains tréſors du monde ne me la feroient pas commettre.

JAGO.

Calmez-vous, je vous prie ; ce n'eſt qu'un moment d'humeur : Ce ſont ces affaires d'état qui l'aigriſſent, & ſon dépit retombe ſur vous.

DESDEMONA.

Ah! s'il n'y avoit pas d'autre cauſe.....

JAGO.

Rien de plus; je le garantis. (*La Trompette ſe fait entendre.*) Ecoutez, ces Trompettes annoncent le ſouper. L'Envoyé de Veniſe vous attend : Entrez & ſéchez vos pleurs ; tout ira bien. (*Elle ſort.*)

SCÈNE XII.

JAGO *demeure*, RODERIGO *entre.*

JAGO.

EH bien, Roderigo?

RODERIGO.

Je ne trouve pas que vous agiſſiez franchement avec moi.

JAGO.

Quelle preuve du contraire?

RODERIGO.

Vous me jouez, Jago : Chaque jour nouveau prétexte; & loin de me fournir les moyens de réuſſir, je m'en apperçois, vous m'en ôtez plutôt les occaſions & l'eſpérance. Je ne prétens pas l'endurer plus long-tems : Et même je ne ſuis pas trop décidé à digérer en ſilence ce que j'ai déja follement ſouffert.

JAGO.

Voulez-vous m'écouter?

RODERIGO.

Je ne vous ai que trop écouté. Vos paroles & vos actions ne ſont pas ſœurs.

JAGO.

Vous m'accuſez bien injuſtement.

RODERIGO.

Oh de rien qui ne ſoit vrai. Je me ſuis dépouillé de toutes mes reſſources. Les bijoux que vous avez reçus de moi pour les préſenter à Deſdemona, auroient preſque ſuffi à corrompre une Veſtale. Vous m'avez dit qu'elle les avoit acceptés ; & en retour vous m'apportiez l'eſpoir d'une prochaine entrevue & d'un accueil favorable : mais je ne vois rien de tout cela.

JAGO.

Bon, pourſuivez, fort bien.

RODERIGO.

Fort bien, pourſuivez ; Je ne le puis, entendez-vous ? Et cela n'eſt pas fort bien : Au contraire je ſoupçonne ici de la fraude, & je commence à croire que je ſuis dupe. —

JAGO.

Fort bien.

RODERIGO.

Non, non, je vous le répète. — Je veux me faire connoître à Deſdemona. Si elle me rend tous mes bijoux, j'abandonnerai ma pourſuite, m'en tenant au

repentir d'une tentative indiſcrète. Si on me les refuſe, allez, comptez que je ſaurai me faire raiſon de vous.

JAGO.

Vous avez tout dit ? —

RODERIGO.

Oui, & je vous le proteſte, je n'ai rien dit que je ne ſois bien réſolu d'exécuter.

JAGO.

Hé mais, je vois que vous avez de l'ame; & je commence à fonder ſur vous de plus hautes idées que je n'en avois encore. Donnez-moi votre main, Roderigo; vous avez conçu contre moi de très juſtes ſoupçons : Cependant je vous jure que j'ai toujours fidèlement conduit vos intérêts vers leur but.

RODERIGO.

Il n'y a pas paru.

JAGO.

Il n'y a pas paru, je l'avoue; & vos doutes ne ſont point dénués d'apparence : Mais, Roderigo, s'il eſt vrai qu'il ſe trouve en vous ce que je ſuis maintenant plus diſpoſé que jamais à y voir, je veux dire la force de réſoudre, d'entreprendre & d'exécuter, montrez-le cette nuit : Et ſi la nuit

ſuivante

ſuivante vous ne poſſédez pas Deſdemona, dreſſez des embûches, tramez une trahiſon contre mes jours, & faites-moi ſortir de ce monde.

RODERIGO.

Eh quoi! que voulez-vous dire? Y a-t-il dans cette idée quelque lueur, quelque apparence de raiſon?

JAGO.

Seigneur, il eſt arrivé des ordres exprès de Veniſe. Caſſio monte à la place d'Othello.

RODERIGO.

Eſt-il vrai? Othello & Deſdemona vont donc retourner à Veniſe?

JAGO.

Non, non; il retourne au pays des Mores, & emmène avec lui la belle Deſdemona, à moins que ſon ſéjour ici ne ſe trouve prolongé par quelque évènement: Et pour cela, il n'eſt point de plus sûr moyen que d'écarter ce Caſſio.

RODERIGO.

Comment prétendez-vous l'écarter?

JAGO.

Quoi! en le mettant hors d'état de ſuccéder à Othello, en lui faiſant mordre la terre.

RODERIGO.

Et c'eſt moi que vous deſtinez à cet exploit?

JAGO.

Vous-même, ſi vous oſez vous rendre ſervice & juſtice en même-tems. Ce ſoir il ſoupe chez une Courtiſanne, & je dois aller l'y trouver. Il ne ſait rien encore de ſa brillante promotion. Si vous voulez l'épier au ſortir de ce lieu, (& je ferai en ſorte de vous l'envoyer entre minuit & une heure) vous pourrez alors le ſurprendre, & choiſir votre avantage: Je ſerai à deux pas prêt à vous ſeconder; il tombera entre nous deux. Venez, ne reſtez pas ébahi du projet; oſez me ſuivre. Je vous prouverai ſi bien la néceſſité de ſa mort, que vous vous ferez à vous-même un devoir de la lui donner. Allons, il eſt tems, l'heure du ſouper ſe paſſe, & la nuit chemine à grands pas. A l'action.

RODERIGO.

Je veux avoir auparavant de plus fortes raiſons.

JAGO.

Et vous en aurez qui vous ſatisferont. (*Ils ſortent enſemble.*)

SCÈNE XIII.

OTHELLO *paroît reconduiſant* LUDOVICO *& les Convives,* DESDEMONA *&* ÉMILIA *ſont avec eux.*

LUDOVICO.

SEIGNEUR, je vous en conjure, ne venez pas plus loin.

OTHELLO.

Excuſez-moi; la promenade me fera du bien.

LUDOVICO.

Je vous ſouhaite une nuit heureuſe, Madame, & vous rends graces de votre accueil.

DESDEMONA.

Seigneur, votre préſence nous a honorés.

OTHELLO.

Vous plaît-il de venir, Seigneur? (*A voix baſſe.*) Oh Deſdemona! —

DESDEMONA.

Seigneur?

OTHELLO.

Allez à l'inſtant vous mettre au lit, je reviens tout-à-l'heure. Congédiez votre compagne de l'appartement; entendez-vous? N'y manquez pas.

DESDEMONA.

Je le ferai, Seigneur. (*Othello ſort avec les autres. Deſdemona & Emilia demeurent.*)

ÉMILIA.

Comment êtes-vous enſemble? Son viſage paroît plus adouci que tantôt.

DESDEMONA.

Il a dit qu'il alloit revenir tout-à-l'heure. Il m'a dit de me mettre au lit; & il m'a ordonné de vous congédier.

ÉMILIA *ſurpriſe.*

De me congédier?

DESDEMONA.

Oui, c'eſt ſon ordre. Ainſi, bonne Emilia, donnez-moi mes habits de nuit, & puis, adieu. Il nous faut bien prendre garde de lui déplaire maintenant.

ÉMILIA.

Je voudrois que vous ne l'euſſiez jamais vu!

DESDEMONA.

Oh moi, non. Mon amour chérit tout ce qui me vient de lui au point que ſon humeur ſévère, ſes dédains, ſes bruſqueries, (Je vous prie, détachez ces nœuds,) ont encore un charme qui me le fait aimer.

ÉMILIA.

J'ai placé ſur le lit ces vêtemens que vous m'avez demandés.

DESDEMONA *pourſuivie de noires penſées.*

Tout eſt égal. — O mon bon père, que nos cœurs ſont aveugles & imprudens! — (*A Emilia.*) Si je meurs avant vous, enſéveliſſez-moi, je vous prie, dans ces mêmes vêtemens.

ÉMILIA.

Allez, allez, vaines paroles.

DESDEMONA.

Ma mère avoit auprès d'elle un jeune fille, nommée Barbara. C'étoit (1) une More, une pauvre More: Elle étoit épriſe; & ſon bien-aimé l'abandonna; & elle devint folle. Elle avoit une chanſon du ſaule: C'étoit

(1) Voyez la note page 34.

une vieille chanſon ; mais qui exprimoit bien ſon malheur ; & elle mourut en la chantant ! Cette chanſon ce ſoir ne veut point me ſortir de l'idée : J'ai (1) bien de la peine à m'empêcher de laiſſer aller ma tête appéſantie, & de chanter la chanſon comme la pauvre Barbara. — Je vous prie, dépêchez-vous.

ÉMILIA.

Irai-je vous chercher votre robe de nuit ?

DESDEMONA.

Non, délacez-moi plutôt. — Ce (2) Ludovico eſt un homme agréable.

ÉMILIA.

Comment, c'eſt un très-bel homme!

(1) *Not to hang my head :* Deſdemona a d'abord bien de la peine à s'empêcher de répéter la chanſon : Elle eſſaie d'en diſtraire ſa penſée : mais inutilement : ſon imagination la maîtriſe & elle chante ou plutôt répète à demi-voix la chanſon. La muſique mélancolique eſt acceptée ſans peine par une douleur qui admet la conſolation ; mais la douleur extrême & profonde, rejette la muſique même mélancolique.

(2) Elle s'efforce de changer le cours de ſes idées, en les portant ſur un autre objet.

DESDEMONA.

Il s'énonce bien.

ÉMILIA.

J'ai connu à Veniſe une grande Dame qui auroit fait à pied le pélerinage de la Paleſtine, ſeulement pour un baiſer de ſes lèvres.

(*Deſdemona après avoir rêvé quelque-tems s'abandonne enfin, & répète à demi-voix la chanſon.*)

DESDEMONA.

Au pied d'un ſaule aſſiſe tous les jours,
Main ſur ſon cœur que navroit ſa bleſſure,
Tête baiſſée, en dolente poſture,
On l'entendoit qui pleuroit ſes amours.
Chantez le (1) ſaule & ſa douce verdure.

Et cependant les limpides ruiſſeaux.
A ſes ſanglots mêloient leur doux murmure.
Pleurs de ſes yeux s'échappoient ſans meſure
Qui les rochers affligeoient ſur ſes maux.
Chantez le ſaule & ſa douce verdure.

De grace hâtez-vous, il va rentrer à l'inſtant.

(1) En Angleterre le ſaule, auſſi-bien que le myrthe, eſt conſacré à l'amour; mais preſque toujours à l'amour malheureux.

O ſaule verd, ſaule que je chéris,
Saule d'amour, tu ſeras ma parure.....
Ne l'accuſez des ennuis que j'endure,
Je lui pardonne hélas, tous ſes mépris.....

Non, ce n'eſt pas-là ce qui ſuit. — (1) Ecoutez : Qui eſt-ce qui frappe ?

ÉMILIA.

C'eſt le vent.

DESDEMONA.

J'ai cru entendre un bruit. —

A cet ingrat qui trahit ſes ſermens,
Je reprochois tendrement mon injure :
Imite-moi, répondit le parjure ;
Ouvre tes bras à de nouveaux Amans.
Chantez le ſaule & ſa douce verdure (2).

(1) Voilà de la terreur & un ſecret preſſentiment s'eſt manifeſté plus haut : *Si je meurs avant vous, enſéveliſſez-moi dans ces mêmes vêtemens.* Une femme dans la ſituation de Deſdemona, ſans avoir une cauſe déterminée de crainte, ſent au fond de ſon ame une ſorte de frémiſſement qui peut tourner ſes réflexions vers la mort, & la faire trembler dans la nuit à un bruit inopiné tel qu'un coup de vent. — Cette ſcène pathétique ne manque jamais de faire verſer des larmes : nous avons vu une eſpèce de treſſaillement dans l'Aſſemblée à cette queſtion faite d'une voix friſſonnante : *Ecoutez, qui eſt-ce qui frappe ?*

(2) Cette Romance eſt imprimée dans un Recueil des ancien-

A préſent retirez-vous. Bonne nuit. Les yeux me cuiſent : eſt-ce un préſage de pleurs ?

ÉMILIA.

Oh ! cela ne préſage rien.

DESDEMONA.

Je l'avois oui dire ainſi. Oh ces hommes, ces hommes ! — Dites-moi, Emilia : De bonne-foi, croyez-vous qu'il ſe trouve des femmes capables de tromper ſi indignement leurs époux ?

ÉMILIA.

S'il s'en trouve ! Sans doute, Madame, il s'en trouve.

DESDEMONA.

Au prix du monde entier voudriez-vous commettre leur crime ?

ÉMILIA.

Et vous, Madame, le voudriez-vous ?

---

nes Balades. Il y a quelques légères différences entre les couplets de la pièce & ceux du recueil. *

On trouvera à la fin de ce volume cette chanſon miſe en muſique par M. Martini.

DESDEMONA.

Non, non, j'en atteſte cette lumière du Ciel : Mais vous, répondez; le voudriez-vous au prix du monde entier?

ÉMILIA.

Le monde entier, c'eſt une offre bien magnifique. C'eſt un grand prix pour une légère licence!

DESDEMONA.

En vérité, je crois que vous ne le voudriez pas.

ÉMILIA.

En vérité je crois le contraire, & que je m'en repentirois après. A la vérité je n'en ſerois pas tentée pour un bijou, pour une robe, ou toute autre parure : Mais pour le monde entier..... Eh qui refuſeroit d'être infidèle à ſon mari pour le faire Monarque? Je riſquerois à ce prix quelques années de purgatoire.

DESDEMONA.

Et moi je penſe toujours qu'il n'eſt point de pareilles femmes.

ÉMILIA.

Il en eſt nombre, & preſque autant qu'en four-

niroit ce monde entier qui ſeroit le prix : mais je penſe que la faute en eſt aux maris ſi les femmes ſuccombent : Car qu'il leur arrive de négliger leurs devoirs, de verſer nos tréſors dans le ſein d'une étrangère, ou de faire éclater de biſarres accès de jalouſie, en reſſerrant ſur nous nos chaînes : Qu'il leur arrive de nous maltraiter, & de diſſiper effrontément notre propre dot ; hé mais, nous ne ſommes pas exemtes de fiel, & ſi nous avons quelques graces, nous avons auſſi un cœur capable de reſſentiment. Que les maris ſachent que leurs femmes ſont ſenſibles comme eux : elles ont un tact, des yeux, des ſens : elles ſavent auſſi-bien qu'eux goûter la douceur ou l'amertume. Quel eſt leur objet en portant à d'autres leur amour ? Eſt-ce le plaiſir ? Je le crois : Eſt-ce la paſſion qui nourrit leur inconſtance ? Je le crois encore : Eſt-ce la fragilité qui les égare ? C'eſt elle auſſi. Et nous, n'avons-nous pas des paſſions, le goût des plaiſirs, la même fragilité que les hommes ? Qu'ils aient donc ſoin de nous bien traiter : Autrement qu'ils apprennent que les fautes que nous faiſons, ce ſont leurs fautes qui nous enſeignent à les commettre.

DESDEMONA.

Bonne nuit, bonne nuit. Que le Ciel m'inſpire toujours le ſentiment, non de m'autoriſer au

mal par l'exemple du vice, mais de me ſervir du vice même pour m'attacher plus encore à la vertu.

(*Elles rentrent dans l'intérieur du Palais.*)

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Scène repréſente une grande rue devant le Palais.

La Nuit continue.

JAGO & RODERIGO *s'avancent.*

JAGO.

LA, poſtez-vous-là derrière cette borne. — Dans l'inſtant il va paſſer. Tenez votre épée nue, & prête; plongez-la droit dans ſon ſein : Ferme, ferme, ne craignez rien; je reſte à côté de vous. Ce coup nous donne la vie, ou il nous perd : Songez-y, & affermiſſez-vous dans votre réſolution.

RODERIGO.

Tenez-vous près de moi. Je peux manquer mon coup.

JAGO.

Ici, à la portée de votre bras. — Du courage, & gardez bien votre poſte. (*Ils ſe placent tous deux.*)

RODERIGO *à part.*

Je ne me ſens pas un grand zèle pour cette action. Cependant il m'a fourni des motifs déterminans : Après tout ce n'eſt qu'un homme retranché du monde. (*Tirant l'épée.*) Allons, ſors du fourreau. — Il meurt.

JAGO *éloigné & retiré derrière un mur.*

J'ai tant frappé ſur l'ame de ce jeune étourdi, que j'en tire enfin quelque étincelle de ſentiment ; & le voilà qui s'irrite. Maintenant qu'il tue Caſſio, que Caſſio le tue, ou qu'ils ſe tuent tous deux ; quoiqu'il arrive, j'y trouve mon profit. Si Roderigo vit, il me ſomme de lui reſtituer l'or, & tous les bijoux dont je l'ai finement dépouillé ſous le nom de Dèſdemona. Il ne faut pas que cela ſoit. Si Caſſio ſurvit, il y a une loyauté dans ſa conduite qui répand la lumière ſur la difformité de la mienne. — D'ailleurs le More peut avoir avec lui un entretien qui me démaſque : Je vois là un danger pour moi. — Allons, il le faut : Qu'il meure. — J'entens quelqu'un, c'eſt-lui. (*Caſſio paroît & s'approche.*)

RODERIGO *bas.*

Je reconnois ſa démarche. C'eſt-lui. (*Il s'élance & fond ſur Caſſio.*) Malheureux tu meurs. (*Il le bleſſe.*)

CASSIO.

Ce coup en effet m'eût été fatal, ſi mon armure n'étoit meilleure que tu ne crois. Je veux éprouver la tienne. (*Ils combattent. Jago vient par derrière, perce le jarret de Caſſio & s'enfuit. Roderigo eſt bleſſé au même inſtant. Caſſio & lui tombent à la fois.*)

RODERIGO.

Oh! je ſuis mort.

CASSIO.

Je ſuis mutilé pour jamais. Oh du ſecours, au meurtre, au meurtre!

SCÈNE II.

OTHELLO *paroît à une fenêtre du Palais.*

OTHELLO.

LA voix de Caſſio! — Jago tient ſa parole.

RODERIGO *douloureuſement.*

O miſérable que je ſuis!

OTHELLO *bas.*

Oui, c'eſt cela même.

CASSIO.

Oh! du ſecours! un Chirurgien! de la lumière! —

OTHELLO.

C'eſt lui, c'eſt lui. — O brave Jago, homme juſte & honnête qui reſſens ſi généreuſement l'injure de ton ami, tu m'enſeignes mon devoir. — Femme laſcive, votre bien-aimé eſt couché mort; & votre deſtin s'avance à grands pas. — Proſtituée, j'arrive. Hors de mon cœur & ces charmes & tes yeux, tout eſt effacé. Ton lit, ce lit ſouillé par le crime va dégoutter de ton ſang criminel. (*Il ferme bruſquement la fenêtre & ſe retire.*)

SCÈNE III.

LUDOVICO & GRATIANO *paroiſſent dans l'éloignement.*

CASSIO.

OH! comment! Point de Garde, pas un ſeul paſſant? Au meurtre, au meurtre!

GRATIANO.

GRATIANO.

C'eſt quelque accident ſiniſtre; cette voix eſt vraiment effrayante.

CASSIO.

Hélas! du ſecours.

LUDOVICO.

Prêtez l'oreille.

RODERIGO.

O perfide! ſcélérat!

LUDOVICO.

Pluſieurs voix! — Ecoutez. — Divers gémiſſemens! Ces cris pourroient être feints: La nuit eſt noire. Croyez qu'il n'eſt pas sûr d'avancer vers ces cris ſans eſcorte.

RODERIGO.

Perſonne ne vient. Il me faut donc perdre tout mon ſang, & mourir. (*Jago paroît à demi-vêtu, tenant d'une main un flambeau, de l'autre ſon épée. Il s'arrête à quelque diſtance.*)

LUDOVICO.

Ecoutons. —

GRATIANO.

Voici quelqu'un qui vient à demi-vêtu avec un flambeau & des armes.

JAGO.

Qui eſt-là ? Quelles ſont ces voix qui crient au meurtre ?

LUDOVICO.

Nous ne ſavons pas.

JAGO.

N'entendez-vous pas un cri ?

CASSIO.

Ici, ici : Au nom du Ciel, ſecourez-moi !

JAGO.

Qu'eſt-il arrivé ?

GRATIANO *à Ludovico.*

C'eſt l'Enſeigne d'Othello, à ce qu'il me ſemble.

LUDOVICO.

Oui, lui-même en effet, un brave ſoldat !

JAGO *élevant la voix.*

Qui êtes-vous, vous qui jettez des cris ſi lugubres ?

CASSIO *reconnoiſſant la voix de Jago.*

Jago ! — Oh je ſuis perdu, aſſaſſiné par des traîtres. Donnez-moi quelque ſecours.

JAGO *accourant.*

Oh pitié de moi! Vous Lieutenant! Quels ſont les miſérables qui ont fait ce coup?

CASSIO.

Il y en a un, je crois, à quelques pas, qui eſt hors d'état de s'enfuir.

JAGO.

O lâches aſſaſſins! — (*S'adreſſant de loin à Ludovico & Gratiano.*) Qui que vous ſoyez, approchez, & venez à notre aide. (*Il s'empreſſe auprès du bleſſé.*)

RODERIGO.

Ici, ici, venez me ſecourir.

CASSIO.

Le voilà, c'eſt lui qui crie.

JAGO *s'avançant vers Roderigo.*

Exécrable meurtrier! O ſcélérat! (*Il perce Roderigo.*)

RODERIGO.

Oh infernal Jago! Monſtre inhumain! (*Il pouſſe un cri:*)

JAGO *levant la voix.*

Egorger les gens dans la nuit ! Où ſont-ils ces bandits ſanguinaires ? Quel ſilence dans cette ville ! Au meurtre ! Au meurtre ! — (*Se tournant vers Ludovico.*) Qui pouvez-vous être ? Méditez-vous le bien ou le mal ?

LUDOVICO.

Comme nous agirons, Jugez-nous.

JAGO.

Seigneur Ludovico ? —

LUDOVICO.

Lui-même.

JAGO.

Mille fois pardon, Seigneur. — Caſſio eſt ici, maſſacré par des bandits.

GRATIANO.

Caſſio !

JAGO *à Caſſio.*

Comment vous ſentez-vous, mon frère ?

CASSIO.

J'ai la jambe tranchée d'un coup de poignard.

JAGO.

Ah, le Ciel ne le permette pas ! (*Il fait ſigne*

à Gratiano.) — Ami, daignez tenir cette lumière, tandis qu'avec un lambeau de mon habit je vais bander ſa plaie.

SCÈNE IV.

Les Acteurs précédens.

BIANCA *arrive effrayée.*

BIANCA.

Quoi! quel malheur eſt-il donc arrivé? Hélas! quel eſt celui qui jettoit des cris?

JAGO *avec ironie.*

Quel eſt celui qui jettoit des cris?

BIANCA.

(*Elle s'approche de Caſſio, le reconnoît & ſe penche ſur lui.*)

O mon doux Caſſio! O Caſſio, Caſſio, Caſſio!

JAGO.

O inſigne effrontée! — Caſſio, pourriez-vous ſoupçonner quels ſont ceux qui vous ont ainſi mutilé?

CASSIO.

Non.

GRATIANO *à Caſſio.*

Je ſuis affligé de vous trouver en cet état. J'ai été vous chercher à votre demeure.

JAGO.

Donnez-moi une liſière pour fixer l'appareil. (*Il lie la jambe de Caſſio.*) Bon. — Oh ſi nous avions un brancard pour le tranſporter doucement !

BIANCA.

Hélas ! il s'évanouit. Oh Caſſio, Caſſio, Caſſio !

JAGO.

Nobles Seigneurs, vous tous qui m'écoutez, je ſoupçonne cette malheureuſe de tremper dans cet attentat. Un peu de courage, cher Caſſio. — Venez, venez ; éclairez-moi, je vous prie : (*Il va à Roderigo.*) Voyons, connoiſſons-nous ce viſage, ou non ? — Comment, mon ami, mon cher compatriote Roderigo ! — Je me trompe : — Hélas ! c'eſt lui-même, c'eſt Roderigo.

GRATIANO.

Quoi ! Roderigo de Veniſe ?

JAGO.

Lui-même, Gentilhomme : Etoit-il connu de vous ?

GRATIANO.

Si je l'ai connu ? Ah !

JAGO *feignant d'être ſurpris.*

Le Seigneur Gratiano ! J'implore votre pardon.

Si j'ai manqué aux égards que je vous dois, ces ſanglantes ſcènes ſont mon excuſe.

GRATIANO.

Je ſuis bien-aiſe de vous rencontrer.

JAGO.

Eh bien, Caſſio, comment vous trouvez-vous? — Oh, un brancard, un brancard!

GRATIANO *avec étonnement.*

Roderigo!

JAGO.

C'eſt lui, c'eſt lui. — (*Une voix crie, le brancard vient.*) Ah, bonne nouvelle, Le brancard. — Hommes ſecourables, que quelques-uns de vous l'y placent, & le tranſportent ſans ſecouſſe: Je cours chercher le Chirurgien du Général. (*A Bianca.*) Pour vous, Maitreſſe, épargnez-vous l'embarras de feindre. — (*A Caſſio.*) Celui qui eſt étendu-là, Caſſio, étoit mon intime ami. Quelle rancune ſourde couvoit entre vous deux?

CASSIO.

Nulle au monde; & cet homme, je ne le connois pas.

JAGO *à Bianca.*

Quoi! vous pâliſſez? — (*Aux porteurs du brancard.*)

Marchez, qu'il ne reſte pas plus long-tems à l'air de la nuit. (*On emporte Caſſio.*) Vous, dignes Seigneurs, demeurez. Quoi! Maitreſſe, (*à Bianca.*) encore plus pâle? — Remarquez-vous l'égarement de ſes yeux? — Ah, ſi déja vous friſſonnez, nous en ſaurons bientôt davantage. — Regardez-la bien, je vous prie; obſervez la: Voyez-vous, Seigneurs? Quand les langues ſeroient ſans parole, les conſciences parleroient pour déclarer le crime.

SCÈNE V.

Les Acteurs précédens.

ÉMILIA *accourt.*

ÉMILIA.

HÉLAS! qu'y a-t-il donc? Qu'y a-t-il, cher Epoux?

JAGO.

Caſſio, qui vient d'être attaqué dans les ténèbres par Roderigo & des inconnus qui ont pris la fuite. Il eſt preſque ſans vie, & Roderigo eſt mort.

ÉMILIA.

Hélas, honnête Lieutenant! Hélas, brave Caſſio!

JAGO.

Voilà les fruits de la débauche. — Emilia, je vous prie, allez ſavoir de Caſſio où il a ſoupé ce ſoir. — (*Regardant Bianca.*) Ha, vous frémiſſez à cette queſtion?

BIANCA.

C'eſt chez moi qu'il a ſoupé; mais je ne frémis point de le dire.

JAGO.

Ah, chez vous! Eſt-il vrai? Je vous ſomme de me ſuivre.

ÉMILIA.

Va, que l'opprobre t'accompagne, infâme.

BIANCA.

Je ne ſuis point une infâme. Je ſuis dans ma conduite auſſi honnête que vous qui m'inſultez.

ÉMILIA.

Que moi? Opprobre ſur ta tête.

JAGO.

Généreux & nobles Seigneurs, allons voir panſer l'infortuné Caſſio. — Venez, venez, Maitreſſe; il faut nous faire d'autres aveux. — Vous, Emilia, courez à la Citadelle. Apprenez au Général & à ſon épouſe

ce qui vient d'arriver. (*Aux autres.*) Voulez-vous avancer ? Je vous ſuis. (*Il ſe tourne un peu à l'écart.*) Voici la nuit qui crée ou anéantit ma fortune.

(*Ils ſortent. Jago les ſuit.*)

SCÈNE VI.

La Scène repréſente la Chambre de Deſdemona. Dans le fond on voit DESDEMONA *couchée dans ſon lit & endormie. Un moment de tranquillité & de ſilence : Tout-à-coup la porte s'ouvre* OTHELLO *entre tenant une lumière & une épée.*

OTHELLO *avec une gravité ſombre.*

(1)... C'EST la cauſe (2), c'eſt la cauſe, ô mon ame! Ne permettez pas que je la nomme devant vous,

(1) Il faut ſuppoſer quelques réflexions antérieures qui ſe ſont ſuccédées dans l'amè d'Othello, & dont ce début eſt la ſuite.

(2) C'eſt le crime de l'infidèle, &c.

chaſtes étoiles! C'eſt la cauſe!... (*Il verrouille la porte.*) Cependant je ne veux point verſer ſon ſang, je ne veux point cicatriſer de plaies ce ſein, ſon ſein plus blanc que la neige, doux & liſſe comme l'albâtre des tombeaux. (*Il poſe à terre ſon épée.*) Pourtant il le faut, elle va mourir; autrement elle trahira encore d'autres hommes. Eteignons la lumière, & alors..... Eteignons la lumière? Si je t'éteins, toi miniſtre de feu, je puis reſſuſciter ta première flamme, ſi je venois à me repentir. — Mais que j'éteigne une fois la flamme de ta vie, (*ſe tournant vers Deſdemona.*) toi le plus merveilleux ouvrage de la bienfaiſante nature, je ne ſais plus où retrouver cette céleſte étincelle qui pourroit te ranimer. (*Il poſe le flambeau à terre.*) (*Deſdemona ſe tourne dans ſon ſommeil; ſa vue fait treſſaillir Othello qui ſemble s'adoucir un peu en la regardant.*) O roſe, quand je t'aurai tranchée de ta tige, je ne pourrai plus te rendre l'ame qui te faiſoit fleurir: Il faudra que tu meures. (*Avec tranſport.*) Je veux encore t'y reſpirer vivante. — (*Il s'approche, il l'embraſſe.*) O haleine embaumée qui m'enivres.... tu perſuaderois preſque à la Juſtice de briſer ſon glaive! — Encore un baiſer; encore un! — Sois telle que tu es là quand tu ſeras morte, & je veux te tuer, & je t'aimerai après. — Encore un, — c'eſt le dernier. — Si doux!... jamais il n'en fut de ſi fatal.

(*Ses larmes coulent.*) Il m'eſt bien force de pleurer ; mais ce ſont pleurs cruels ! — C'eſt le courroux du Ciel, il frappe ce qu'il aime. — Elle s'éveille ! —

DESDEMONA *avec douceur.*

Qui eſt-là ? Othello ?

OTHELLO.

Oui, Deſdemona.

DESDEMONA.

Voulez-vous vous mettre au lit, Seigneur ?

OTHELLO.

Avez-vous prié Dieu ce ſoir, Deſdemona ?

DESDEMONA.

Oui, cher Epoux.

OTHELLO.

Si vous vous ſouvenez dans votre ame de quelque crime pour lequel vous n'ayez pas encore demandé pardon au Ciel & obtenu grace, implorez-le ſur le champ.

DESDEMONA *ſe levant ſur ſon ſéant & ſaiſie d'effroi.*

Ah mon Dieu ! Où peut tendre votre diſcours, Seigneur ?

OTHELLO.

Allons, faites ce que je dis, & ſoyez prompte ; je vais me promener ici tandis que votre ame ſe prépare ; car je ne voudrois pas la tuer ; non, le Ciel m'en préſerve ! Je ne veux pas tuer votre ame.

DESDEMONA.

Vous parlez de tuer !

OTHELLO.

Oui, j'en parle.

DESDEMONA.

Ah, que le Ciel ait donc pitié de moi !

OTHELLO.

Ainſi ſoit-il, du fond de mon cœur.

DESDEMONA.

Si c'eſt votre cœur qui parle, j'eſpère que vous ne voudrez pas me tuer.

OTHELLO *murmurant entre ſes dents, & l'enviſageant avec fureur.*

Eſpère!

DESDEMONA.

Et cependant vous me faites trembler; car vous êtes fatal, alors que vos yeux roulent ainſi. Pourquoi je crains, je n'en ſais rien, puiſque je ne me connois pas de crime; & pourtant je ſens que je crains.

OTHELLO.

Penſe à tes péchés.

DESDEMONA.

Il y a le tendre amour que j'ai pour vous. —

OTHELLO.

Oui, c'eſt pour cela que tu vas mourir.

DESDEMONA.

C'eſt mourir d'une mort bien contre nature, que d'être tuée pour aimer! Hélas! pourquoi mordez-vous ainſi vos lèvres? Quelque paſſion ſanguinaire fait palpiter tous vos membres: Ce ſont des préſages ſiniſtres; cependant j'eſpère, j'eſpère que ce n'eſt pas moi qu'ils menacent.

OTHELLO.

Paix, reſtez tranquille; écoutez.

DESDEMONA *vivement.*

Oui, j'obéis. Que deſirez-vous?

OTHELLO.

Ce mouchoir qui m'étoit ſi cher & que je vous donnai, vous l'avez donné à Caſſio.

DESDEMONA.

Non ſur ma vie, non ſur mon ame : Faites-le venir lui-même, interrogez-le.

OTHELLO.

Douce hypocrite! prenez garde, prenez garde au parjure; vous êtes ſur votre lit de mort.

DESDEMONA.

Mais non pas pour y mourir encore.

OTHELLO.

Tout-à-l'heure : Ainſi plus de détour, confeſſe ton crime : Car en vain nierois-tu chaque fait avec ſerment, tu ne tromperas point, tu n'étoufferas pas dans mon ame la forte conviction dont les angoiſſes m'oppreſſent : Tu vas mourir.

DESDEMONA.

Oh Ciel, ayez pitié de moi!

OTHELLO.

Je me joins à ton vœu.

DESDEMONA *joignant les mains.*

Et vous auſſi ayez pitié de moi! Je ne vous ai jamais offenſé de ma vie: Jamais je n'aimai Caſſio que de cette amitié générale dont le Ciel me permit de l'aimer. Je ne lui donnai jamais aucun gage.

OTHELLO *avec rage.*

Par le Ciel, je l'ai vu mon mouchoir dans ſes mains: Oh femme parjure, tu changes mon cœur en marbre, & tu me forces à commettre comme un meurtre ce que je voulois exécuter comme (1) un ſacrifice. J'ai vu le mouchoir.

DESDEMONA.

Il l'a donc trouvé; jamais je ne le lui donnai: Faites-le venir ici. Qu'il déclare la vérité.

OTHELLO.

Il l'a déclarée.

DESDEMONA.

Eh quoi, Seigneur?

(1) Tu as endurci mon cœur & ton parjure eſt cauſe que je te tue avec la rage d'un aſſaſſin, lorſque je ne voulois que faire de ta vie un ſacrifice néceſſaire à la Juſtice avec le ſang froid d'un Miniſtre du Ciel qui immole une victime expiatoire. Tel eſt le développement du ſens de cette phraſe.

OTHELLO.

Qu'il t'avoit.... poſſédée.

DESDEMONA.

Comment, lui! ce crime?

OTHELLO.

Oui.

DESDEMONA.

Il ne le dira pas.

OTHELLO.

Non; ſa bouche eſt fermée; l'honnête Jago y a ſu pourvoir.

DESDEMONA.

Ma crainte m'explique vos paroles: Quoi, il eſt mort?

OTHELLO.

Eût-il eu autant de vies que de gouttes de ſang; elles n'euſſent pas ſuffi pour déſaltérer ma vengeance.

DESDEMONA.

O trahiſon! Hélas! il eſt mort, & moi perdue! (*Elle pleure.*)

OTHELLO.

Comment (1), infâme, tu oſes le pleurer à mes yeux

DESDEMONA.

Oh, banniſſez-moi, Seigneur; mais ne me tuez pas.

OTHELLO.

Tombe, proſtituée.

DESDEMONA.

Tuez-moi demain, laiſſez-moi vivre encore cette nuit.

OTHELLO.

Non: ſi tu réſiſtes....

DESDEMONA.

Seulement une demi-heure.

OTHELLO.

Le parti pris, plus de délai.

(1) Malgré toute ſa réſolution, il n'auroit pas la force de la tuer, ſans les pleurs qu'il lui voit répandre. Il croit que c'eſt Caſſio qu'elle pleure en ſa préſence; cette idée met le comble à ſa fureur & étouffe ce qui lui reſtoit de tendreſſe & de pitié.

DESDEMONA.

Seulement le tems de dire une prière.

OTHELLO.

Il eſt trop tard. (*Il l'étouffe.* (1)

SCÈNE VII.

Les Acteurs précédens.

ÉMILIA (2) *frappe à la porte.*

ÉMILIA.

SEIGNEUR, Seigneur! De grace, Seigneur, Seigneur!

OTHELLO *dans l'égarement & parlant bas.*

Quel eſt ce bruit? — Elle n'eſt pas morte? Pas morte encore? Tout cruel que je ſuis, je ſens cependant la pitié. Je ne veux pas te laiſſer languir dans l'agonie, Non, non.

(1) Il lui jette un oreiller ſur le viſage, & le preſſe ſur ſa bouche avec effort & fureur : Telle eſt la manière dont il l'étouffe, ſans la voir.

(2) Nous avons ſuivi dans cette pièce la diſtribution des ſcènes Angloiſes.

ÉMILIA *en dehors.*

Ouvrez, Seigneur, ouvrez.

OTHELLO.

Qui eſt-là?

ÉMILIA.

Oh mon bon Seigneur! je voudrois vous dire un ſeul mot.

OTHELLO.

Oui, c'eſt Emilia — (*Haut.*) Tout-à-l'heure. — Elle eſt morte. — Elle vient ſans doute me parler de la mort de Caſſio; le bruit a été grand dans la rue. — Ah, plus de mouvement. Immobile comme la tombe. — Entrera-t-elle? Ferai-je bien? — Je crois qu'elle reſpire encore: Non — Quel parti?... Si elle entre, elle voudra sûrement parler à ma femme:.. ma femme! ma femme! Quelle femme? (*Avec le plus extrême déſeſpoir.*) Je n'ai plus de femme! O penſée inſupportable! O heure d'angoiſſe & de déſeſpoir! (*Il recule avec horreur.*) Il me ſemble que de vaſtes ténèbres vont éclipſer les aſtres, & que la terre épouvantée doit s'entr'ouvrir à cette criſe étrange. —

ÉMILIA *continuant de frapper.*

Je vous conjure, que je puiſſe vous parler, mon bon Seigneur.

OTHELLO.

Je vous avois oubliée ; ah, entrez, Emilia. — Un moment. Tout-à-l'heure. — (*Bas.*) Tirons ces rideaux. — (*Haut.*) Où êtes-vous ? (*Il ouvre la porte.*) Quel ſujet vous amène ? (*Emilia entre.*)

ÉMILIA.

Oh, mon digne Seigneur, un meurtre affreux vient d'être commis ſur la place.

OTHELLO.

Quoi ! tout-à-l'heure ?

ÉMILIA.

A l'heure même, Seigneur.

OTHELLO.

C'eſt l'influence de la lune : Elle deſcend plus près de la terre & trouble la raiſon des hommes.

ÉMILIA.

Caſſio, Seigneur, a tué un jeune Vénitien, nommé Roderigo.

OTHELLO.

Roderigo tué ! Et Caſſio auſſi ?

ÉMILIA.

Non, Caſſio n'eſt pas tué.

OTHELLO.

Caſſio n'eſt pas tué ! La (1) mort s'eſt donc trompée ! Et la vengeance, ſi douce à mon cœur, ſe change en poiſon amer.

DESDEMONA *pouſſant un ſanglot.*

Oh ! (2) —

ÉMILIA.

Hélas ! Quel eſt ce gémiſſement ?

OTHELLO.

Quoi ! Quel gémiſſement ?

ÉMILIA.

Hélas, bon Dieu ! C'étoit la voix de ma Maitreſſe.

(1) Voici le mot à mot de l'Anglois. *Le meurtre eſt donc hors de ton, & la douce vengeance devient diſcordante & déſagréable.*

(2) Ici Deſdemona parle encore : Nous ne mettons point dans le texte ce qu'elle dit, parce qu'on le ſupprime à la repréſentation, & que s'il eſt vrai, qu'il ſoit poſſible, comme l'a prétendu un Médecin Anglois, qu'une perſonne étouffée puiſſe, quelques momens après, retrouver ſa raiſon & la parole, articuler quelques mots & mourir enſuite, cela n'eſt pas vraiſemblable. Voici le diſcours que tient Deſdemona.

DESDEMONA.

Oh, injuſtement, injuſtement maſſacrée !

ÉMILIA.

Hélas ! quel eſt ce cri ?

Du ſecours, du ſecours ! Oh, parlez-moi, Madame : Douce Deſdemona ! O ma chère Maitreſſe, parlez.

DESDEMONA.

Oh ! oh ! (*Elle pouſſe le ſoupir de la mort.*)

ÉMILIA.

Oh ! qui a commis une telle action ?

OTHELLO.

Quoi ! qui auroit pu l'aſſaſſiner ?

ÉMILIA.

Hélas ! Qui peut le ſavoir ?

OTHELLO.

Quoi ! quel cri ?

ÉMILIA.

Hélas, bon Dieu ! C'étoit la voix de ma Maitreſſe : Du ſecours, du ſecours ! Oh parlez-moi, Madame, douce Deſdemona ! O ma chère Maitreſſe, parlez.

DESDEMONA.

Je meurs innocente.

ÉMILIA.

Oh, qui a commis une telle action !

DESDEMONA.

Perſonne, moi-même. — Adieu. Recommandez-moi à mon cher époux. Oh, Adieu. (*Elle expire.*)

OTHELLO.

C'eſt moi qui l'ai tuée.

ÉMILIA.

Oh! elle n'en eſt que plus un Ange d'innocence, & vous un plus noir Démon.

OTHELLO.

Elle s'égaroit dans la voie du vice; c'étoit une proſtituée.

ÉMILIA.

Vous mentez contre elle, vous êtes un Démon.

OTHELLO.

Elle étoit perfide comme l'onde.

ÉMILIA.

Homme effréné comme la flamme de l'incendie! Oſer dire qu'elle fut traîtreſſe! Oh, elle étoit d'une candeur céleſte.

OTHELLO.

Caſſio l'avoit déshonorée: Demande à ton mari. Oh! je ſerois maudit & jetté dans le plus profond abîme de l'enfer, ſi je m'étois porté, ſans de juſtes motifs, à cette dernière extrémité. Ton mari a tout ſu.

ÉMILIA.

Mon mari?

OTHELLO.

Ton mari.

ÉMILIA.

Qu'elle étoit infidèle à la foi du mariage?

OTHELLO.

Oui, avec Caſſio.: Ah! ſi elle avoit été fidèle, le Ciel eût-il créé pour moi un ſecond univers formé d'un ſeul & pur diamant, je ne l'aurois pas changée pour cet univers.

ÉMILIA.

Mon mari!

OTHELLO.

Oui, c'eſt lui qui me l'a dit le premier. C'eſt un homme d'honneur; il abhorre l'opprobre qui s'attache aux actions infâmes.

ÉMILIA.

Mon mari!

OTHELLO.

A quoi bon ces répétitions, Femme? Ton mari, te dis-je.

ÉMILIA.

O ma Maitreſſe, la ſcélérateſſe s'eſt cruellement moquée de l'aveugle amour. Mon mari dire qu'elle étoit infidèle!

OTHELLO.

Lui, femme; je te dis, ton mari: Entens-tu? Mon ami, ton mari, l'honnête, l'honnête Jago.

ÉMILIA.

S'il dit pareille choſe, puiſſe chaque jour ſon cœur pervers tomber lentement en corruption! Il ment à ſa conſcience. Elle fut trop enivrée de ſon indigne choix.

OTHELLO *avec rage.*

Ha! —

ÉMILIA.

Déchaînez toutes vos fureurs. Cette action de votre main eſt auſſi exécrable devant le Ciel, que vous étiez indigne d'elle.

OTHELLO.

Tais-toi, je te le conſeille.

ÉMILIA.

Va, tu n'as pas pour me faire du mal la moitié de la force que je me ſens pour l'endurer. O dupe! O inſenſé! ſtupide comme la fange! Tu as com-

mis là une action !... — Je me ris de ton épée : Je te ferai connoître, duſſai-je perdre mille vies !... — Du ſecours, du ſecours, holà du ſecours. — Le More a tué ma Maitreſſe ! Au meurtre, au meurtre ! (*Elle court dans l'Appartement en ſe tordant les mains.*)

SCÈNE VIII.

Les Acteurs précédens.

MONTANO, GRATIANO, JAGO *& autres.*

MONTANO.

Quoi donc ? Que s'eſt-il paſſé, Général ?

ÉMILIA.

Oh vous voilà, Jago ! Il faut que votre conduite ait été bien franche, pour que les meurtriers vous chargent de leurs aſſaſſinats.

GRATIANO.

De quoi s'agit-il ?

ÉMILIA *à Jago.*

Démentez ce miſérable, ſi vous êtes un homme.

Il prétend que vous lui avez dit que ſa femme étoit infidèle : Je ſais que vous ne l'avez pas dit ; non, vous n'êtes pas aſſez traître. Répondez, car mon cœur eſt plein.

JAGO.

Je lui ai dit ce que je penſois, & ne lui ai rien dit qu'il n'ait lui-même trouvé convenable & vrai.

ÉMILIA.

Mais lui avez-vous jamais dit qu'elle étoit infidèle ?

JAGO.

Je l'ai dit.

ÉMILIA.

Vous avez dit un menſonge, un odieux & infernal menſonge, ſur mon ame, un menſonge, un menſonge atroce. Elle infidèle avec Caſſio ! Avez-vous dit, avec Caſſio ?

JAGO.

Avec Caſſio, femme ; allez, réprimez votre langue.

ÉMILIA.

Réprimer ma langue ! Non, elle parlera, je le veux, je le dois, je la ferai parler ; ma Maitreſſe eſt ici giſſante maſſacrée dans ſon lit.

TOUS *treſſaillant d'horreur & de conſternation & s'écriant enſemble.*

Oh le Ciel nous en préſerve !

ÉMILIA *à Jago.*

Et ce ſont vos rapports qui ont armé l'aſſaſſin contre elle.

OTHELLO *avec calme.*

Non, ne treſſaillez pas ainſi tous. C'eſt la vérité.

GRATIANO.

C'eſt une étrange vérité !

MONTANO.

O action monſtrueuſe !

ÉMILIA.

Trahiſon ! trahiſon ! trahiſon ! (*Elle rêve.*) J'y ſonge, J'y ſonge. Je démêle une trame. O trahiſon ! (1) J'en ai eu la penſée alors... Je me tuerai de douleur. O trahiſon, trahiſon !

JAGO.

Quoi ! perdez-vous la raiſon ? Je vous ordonne de vous rendre au logis.

(1) C'eſt-à-dire, hier au ſoir j'eus des craintes. J'eus la penſée de veiller, de reſter à la porte de Deſdemona. Si j'avois cédé à cette inſpiration, ce malheur ne fût pas arrivé. *Je me tuerai de douleur* de n'avoir pas ſuivi mon idée.

ÉMILIA.

Dignes Seigneurs, ne me laiſſez pas ravir la liberté de parler. Il convient que je lui obéiſſe, mais non pas en ce moment. Peut-être, Jago, n'y rentrerai-je jamais au logis.

OTHELLO *tout-à-coup frappé d'un doute.*

Oh! oh! oh! (*Il tombe à demi renverſé ſur le lit.*)

ÉMILIA.

Oui, renverſe-t-toi ſur ce lit, & rugis de déſeſpoir; car tu as tué la plus douce, la plus innocente épouſe qui jamais ait levé les yeux vers le Ciel.

OTHELLO *ſe relevant avec fureur.*

Oh! (1) elle étoit coupable. (*A Gratiano.*) Je ne vous reconnoiſſois pas. (*Il ouvre avec violence*

(1) Entre l'inſtant où Othello tue ſa femme & celui où il ſe donne la mort, il paſſe ſucceſſivement, comme les démons de Milton, dans le feu & dans la glace, par toutes les ſenſations de déſolation, de frénéſie, de rage, de conviction du crime de ſon épouſe, & enſuite par le doute, la conviction de ſon innocence, le remords, le déſeſpoir, l'humiliation, l'exécration de lui-même, la tendreſſe, la pitié déchirante & l'entier abandon, juſqu'au ſombre & profond recueillement dans lequel il ſe tue.

les rideaux.) Voilà votre nièce ; elle eſt morte : Oui ces mains en effet viennent d'éteindre le ſouffle de ſa vie. Je ſais que cette action paroît féroce, & fait friſſonner d'horreur.

GRATIANO.

Pauvre Deſdemona ! je ſuis bien-aiſe que ton père ſoit mort. Ton mariage a été mortel pour lui, & le chagrin a ſeul tranché le fil uſé de ſes vieux jours. S'il vivoit encore, oh ! cette vue le plongeroit dans l'égarement du déſeſpoir : oui, il maudiroit ſon Ange tutélaire, & abandonné de lui il tomberoit dans la réprobation du Ciel.

OTHELLO.

Cela remplit l'ame de pitié ; mais Jago le ſait ; qu'elle s'eſt abandonnée cent fois à Caſſio : Caſſio l'a avoué, & elle a récompenſé ſes tranſports d'amour avec le premier gage que lui donna ma tendreſſe ; je l'ai vu dans les mains de Caſſio ; c'étoit un mouchoir, un antique préſent que ma Mère avoit reçu de mon Père.

ÉMILIA.

O Ciel ! O Puiſſances céleſtes !

JAGO.

Allez, taiſez-vous.

ÉMILIA.

La vérité veut ſortir; il faut qu'elle ſorte. Que je me taiſe! Non, Jago, non, je parlerai, libre comme l'air. Quand le Ciel, les hommes, les démons, quand tous, tous devroient élever enſemble le cri du reproche contre moi, je parlerai.

JAGO.

Prenez garde..... Retirez-vous.

ÉMILIA.

Je ne veux pas. (*Jago l'épée à la main en menace ſon épouſe.*)

GRATIANO.

Fi, tirer votre épée contre une femme!

ÉMILIA.

O toi, More ſtupide, ce mouchoir dont tu parles, c'eſt moi qui le trouvai par haſard, & qui l'ai donné à mon mari; car ſouvent avec un empreſſement plus ſérieux que ne méritoit en effet cette bagatelle, il m'avoit ſollicitée de m'en emparer.

JAGO *frémiſſant de colère.*

Infâme!

ÉMILIA.

Elle l'a donné à Caſſio! Hélas! c'eſt moi qui l'ai trouvé, moi qui l'ai donné à mon mari.

JAGO.

JAGO

Malheureuſe, tu mens.

ÉMILIA.

Par le Ciel, je ne mens point, je ne mens point, Seigneurs.— O bourreau imbécille! — Qu'avoient de commmun un pareil furieux & une femme ſi parfaite, pour que le ſort dût les unir jamais? (*Le More s'élance ſur Jago, qui ſe fait jour à travers ceux qui l'environnent, bleſſe ſa femme & s'enfuit.*)

OTHELLO *étendant les bras vers le Ciel.*

N'y a-t-il point de carreaux dans le Ciel? A quoi ſert donc le tonnerre? (*Il tombe à la renverſe.*) O ſcélérat inoui!

GRATIANO.

Sa femme tombe; sûrement il l'a bleſſée d'un coup mortel.

ÉMILIA *d'une voix gémiſſante.*

Oui, oui. Oh, placez-moi à côté de ma Maitreſſe.

(*On l'étend ſur le lit.*)

GRATIANO.

Il s'eſt enfui; & ſa femme eſt frappée à mort.

MONTANO.

Un rare ſcélérat! ſa noirceur eſt manifeſte. — Prens cette épée que je viens d'arracher au More.

Gardez la porte en-dehors : Ne le laiſſez pas ſortir, tuez-le plutôt ; — je cours après ce monſtre, car c'eſt un infernal traître. (*Montano & les autres ſortent.*)

SCÈNE IX.

OTHELLO *demeure ſur le lit où ſont Deſdemona morte & Emilia mourante.*

OTHELLO *déſarmé.*

J'AI donc perdu auſſi ma bravoure ! Le premier apprentif dans l'école des armes m'enlève mon épée. Mais pourquoi l'honneur ſurvivroit-il à la vertu ? Laiſſons tout périr à la fois.

ÉMILIA.

Quel préſage dans ton triſte chant, ô ma chère Maitreſſe ! Ecoute, peux-tu m'entendre encore ? Je veux mourir en répétant tes mots, *le ſaule, le ſaule, le ſaule* ! — More, elle étoit chaſte, elle t'aimoit, cruel More. Que mon ame arrive au bonheur, comme il eſt sûr que je dis la vérité ; & en diſant ce que je penſe, hélas ! je meurs. (*Elle expire.*)

OTHELLO.

J'ai dans cette chambre une autre épée; la lame en fut trempée dans l'Ebre. — (*Il la trouve.*) Ha, je la tiens. — Gratiano, je prétens ſortir.

GRATIANO *en-dehors.*

Si tu le tentes, il t'en coûtera cher: Tu n'as point d'armes, il faut que tu te ſoumettes malgré toi.

OTHELLO.

Regarde moi-donc, & me parle; ou déſarmé comme je ſuis, je vais fondre ſur toi. (*Gratiano paroît à la porte.*)

GRATIANO.

Que veux-tu?

OTHELLO.

Vois! J'ai une épée: Jamais arme plus sûre ne repoſa ſur la cuiſſe d'un ſoldat. J'ai vu le tems où avec ce foible bras & cette bonne épée je me ſerois fait jour à travers des obſtacles vingt fois plus puiſſans que celui que tu m'oppoſes: Mais, ô vaine bravade! Qui peut ſurmonter ſa deſtinée? Il n'en eſt plus de même. Ne t'effraie point de me voir une arme à la main: Je ſuis au terme: Voici la borne de ma carrière: L'écueil où finit ma dernière courſe: Tu recules de peur? Va, tu perds

tes allarmes. Qu'un bras ſeulement menace le ſein d'Othello, & il va fuir. Où iroit Othello ? Maintenant... (*Il ſe tourne vers Deſdemona.*) (*Gratiano ſort.*) Dans quel état t'offres-tu à moi ? Malheureuſe enfant, née ſous une étoile fatale ! Pâle comme tes linceuls ! Quand nous nous rencontrerons au jour des Jugemens, cet aſpect précipitera mon ame des Cieux, & ſoudain les démons ſe ſaiſiront d'elle. (*Il la touche & frémit.*) Froide, froide, ô douce victime ! calme comme ton innocence. — O ſcélérat maudit ! (*Il ſe lève furieux.*) Prenez vos fouets, Furies, frappez, dépoſſédez-moi de cet objet céleſte. Lancez-moi dans les tourbillons glacés, plongez-moi dans des torrens de ſoufre, au fond de l'abîme de vos braſiers dévorans. — O Deſdemona ! Deſdemona ! Morte, morte ! Oh, oh ! (*Il chancelle & revient tomber ſur le lit, la tête abattue ſur ſes mains.*)

SCÈNE X.

LUDOVICO, CASSIO *qu'on apporte bleſſé*, MONTANO, JAGO *priſonnier, entrent ſuivis de pluſieurs Officiers.*

LUDOVICO.

OU eſt ce forcené, & trop malheureux homme ?

OTHELLO (*il ſe relève avec le calme du plus profond déſeſpoir.*)

C'eſt celui qui fut Othello. Me voici.

LUDOVICO *de Jago.*

Où eſt cette vipère ? Faites avancer le ſcélérat.

OTHELLO *contemplant Jago.*

Je cherche à ſes pieds (1) le ſigne de l'enfer ; mais c'eſt une fable. Si tu es un Démon, je ne puis t'égorger. (*Il ſaiſit l'épée d'un Garde, s'élance ſur Jago & le bleſſe.*)

LUDOVICO.

Arrachez-lui cette épée.

(1) C'eſt une opinion populaire que le diable a les pieds fourchus.

JAGO.

Mon ſang coule, mais je ne ſuis pas mort.

OTHELLO.

Je n'en ſuis pas fâché moi-même : Je déſire que tu vives; car je ſens que c'eſt un bonheur de mourir.

LUDOVICO.

O vous, Othello, jadis ſi bon & maintenant tombé dans le piége d'un eſclave maudit, que vous dira-t-on à vous?

OTHELLO.

Tout, tout. Dites, ſi vous voulez, que je ſuis un aſſaſſin, mais par honneur; car je fis tout pour l'honneur, & rien par haîne.

LUDOVICO.

Ce miſérable vient d'avouer une partie de ſes complots. Eſt-il vrai que vous ayez conſpiré avec lui la mort de Caſſio?

OTHELLO.

Oui.

CASSIO.

Cher Général, jamais je ne vous en donnai ſujet.

OTHELLO.

Je le crois bien ; je vous demande pardon. — Voulez-vous le faire parler, le démon ? (*Montrant Jago.*) Pourquoi m'a-t-il ainſi enveloppé ame & corps dans ſes piéges ?

JAGO.

Ne me demandez rien : Vous ſavez ce que vous ſavez ; de ce moment je ne parle plus.

LUDOVICO.

Quoi ! pas même pour fléchir le Ciel ?

GRATIANO.

Les tortures te deſſerreront les lèvres.

OTHELLO.

Oui, vous ferez bien.

LUDOVICO.

Je préſume, Othello, que vous n'ignorez pas ce que vous allez entendre. Voici une lettre trouvée dans la poche de Roderigo, & une autre encore. L'une annonce que Roderigo ſe chargeoit de l'aſſaſſinat de Caſſio.

OTHELLO *la vue fixée ſur Jago.*

Traître !

CASSIO.

Complot barbare ! Action de Payen !

LUDOVICO.

La ſeconde eſt une lettre de reproches. Il paroît que Roderigo avoit deſſein de l'envoyer à ce monſtre, mais que celui-ci ſurvint dans l'intervalle & le ſatisfit.

OTHELLO *à Jago.*

O toi fléau contagieux ! — Caſſio, comment vous eſt parvenu ce mouchoir qui appartenoit à ma femme ?

CASSIO.

Je le trouvai dans ma chambre ; & lui, vient d'avouer tout-à-l'heure qu'il l'y avoit laiſſé exprès pour un projet, qui a réuſſi au gré de ſes déſirs.

OTHELLO.

O inſenſé, inſenſé, inſenſé ! (*Les larmes coulent ſur ſes joues.*)

CASSIO.

La lettre de Roderigo contient encore des reproches à Jago de l'avoir excité à m'inſulter ſur la place de garde, querelle qui cauſa ma diſgrace ; & lui-même, qu'on avoit long-tems cru mort ; il a parlé : » *Jago*, a-t-il dit, *m'a apoſté, & Jago m'a* » *poignardé* «.

LUDOVICO *à Othello.*

Il vous faut quitter ce lieu & nous ſuivre ; votre pouvoir, & votre emploi vous ſont ôtés, & Caſſio commande en Chypre. Quant à cet eſclave, ſi dans l'art des cruautés on en trouve une qui puiſſe le tourmenter & le laiſſer vivre long-tems, elle ſera ſon partage. Vous, (*à Othello.*) vous reſterez priſonnier juſqu'à ce que le Sénat de Veniſe ait prononcé ſur le délit dont vous êtes coupable. Allons; qu'on l'emmene.

OTHELLO *reprenant toute ſa fierté.*

Arrêtez : Encore une parole avant que vous partiez. J'ai rendu à l'Etat quelques ſervices ; on le ſait ; n'en parlons plus. Je vous fais une prière : Dans vos lettres, lorſque vous rendrez compte de ces faits déplorables, peignez-moi tel que je ſuis, ſans rien adoucir, ſans rien aggraver par malignité. Alors, vous aurez à peindre un homme qui n'a que trop aimé, mais qui ne ſut pas aimer ſagement ; un homme qui ne devint pas aiſément jaloux, mais qui une fois enveloppé dans la trame fut pouſſé en furieux juſqu'aux derniers excès ; un homme dont la rage a imité ce lâche Juif (1) qui détruiſit une

(1) Quelques Editeurs liſent : *Ce lâche Indien.* Nous avons préféré la première leçon comme la plus naturelle, étant une alluſion à Hérode, qui dans les accès d'une aveugle jalouſie

perle d'innocence plus précieuſe que tout ſon empire ; un homme dont les yeux peu accoutumés à fondre en larmes, en verſent plus que la (1) mirrhe n'en répand dans l'Arabie. Peignez-moi ſous ces traits. Ajoutez encore qu'un jour dans Alep, un Turc inſolent & fier de ſon turban, frappant un Vénitien & inſultant l'Etat, je ſaiſis à la gorge le vil circoncis, & le frappai ainſi. — (*Il ſe perce de l'épée qu'il tenoit cachée.*)

LUDOVICO.

O ſanglante cataſtrophe !

GRATIANO.

Il détruit nos projets.

OTHELLO *s'approchant du lit en chancelant.*

Je t'ai donné un baiſer avant de te tuer. En me

---

détruiſit Marianne ſon épouſe, qui étoit auſſi une *perle d'innocence.* D'ailleurs l'averſion conſtante de Shakeſpeare pour les Juifs, & ſon déſir ſuivi de dévoiler leur avarice & leur baſſeſſe, toutes les fois qu'il en trouve l'occaſion, juſtifient encore cette leçon. — En 1613, Lady Eliſabeth Carew publia une Tragédie appellée *Marianne*, ou la *Belle Reine de Judée.*

(1) L'Anglois dit : *que les arbres de l'Arabie ne répandent de leurs gommes ſalutaires.* Othello dans tout le cours de la pièce ne cite rien qui ſuppoſe en lui la moindre trace de lecture & d'inſtruction. Jamais il ne parle que de ce qu'il a été à portée de voir & de connoître dans ſes *longs pélerinages.*

ruant, je ne puis, non je ne puis m'empêcher d'aller mourir ſur tes lèvres. (*Il expire en embraſſant Deſdemona.*)

CASSIO.

Voilà ce que j'aurois craint ſi j'avois sû qu'il eût une arme; car il avoit le cœur grand.

LUDOVICO *à Iago.*

O monſtre féroce, plus impitoyable que la douleur, la famine & la tempête, contemple le tragique fardeau dont ce lit eſt chargé. Voilà ton ouvrage. Ce ſpectacle empoiſonne la vue. — Qu'on le voile. — (*On ferme les rideaux.*) Gratiano, demeurez dans ce logis, & prenez poſſeſſion des biens du More; ils deviennent votre héritage. (*A Caſſio.*) C'eſt à vous, Seigneur-Gouverneur, à faire juſtice de cet abominable traître, à fixer le tems, le lieu, à choiſir les tortures: Oh! redoublez les tortures. Moi, je m'embarque à l'inſtant, & je vais d'un cœur navré de douleur raconter au Sénat cette déſaſtreuſe aventure.

La Scène ſe ferme.

» L'EFFET de la lecture de Shakeſpeare, dit Adiſſon, eſt de » nous convaincre de ſa ſupériorité ſur les autres Poëtes » dans l'art d'imiter & de peindre les paſſions. Il excelle à » plier chaque paſſion au caractère, à découvrir les ſentimens » qui réſultent de ſes tons variés, & à exprimer avec propriété » chaque ſentiment différent. Il ne rebute point ſon lecteur par » ces lieux communs & ces déclamations générales, trop ordi- » naires chez les autres Ecrivains. Chez lui, les ſentimens appar- » tiennent à chaque individu particulier, & à la circonſtance » où il ſe trouve; & entre le ſentiment & la phraſe l'harmonie » eſt parfaite. Dans la Tragédie du More de Veniſe, tous les » reſſorts qui peuvent agir ſur l'ame humaine ſont expoſés de- » vant nos yeux. Le ſujet de cette pièce eſt la paſſion de la ja- » louſie, que l'Auteur préſente dans ſa naiſſance, dans ſes » progrès, dans ſes angoiſſes & ſes ſuites horribles. Cette » paſſion & l'innocence, la naïve ſimplicité de l'épouſe ſoup- » çonnée, donnent lieu à la cataſtrophe la plus touchante.

» L'expérience prouve que l'amour le plus violent eſt celui » qui touche de plus près à la plus terrible haîne. Le More eſt » extrême dans ces deux contraſtes. Son amour eſt mêlé d'une » rudeſſe propre à ſon caractère, & que le Poëte lui a donnée » avec art, pour préparer au changement qui doit ſuivre. Com- » me l'expreſſion des tranſports de ſon cœur eſt ſauvage! mais » combien elle eſt ardente, quand ſuivant des yeux Deſdemona » au moment où elle ſe retire, il s'écrie :

Que l'enfer me ſaiſiſſe, s'il n'eſt pas vrai que je t'aime, &c.

» La ſcélérateſſe ſubtile & profonde de Jago, qui opére ce » paſſage de l'amour à la jalouſie dans une ame auſſi tumultueuſe » que celle d'Othello aveuglé par ſon trop de confiance dans » l'affection d'un homme, qui ſous le maſque d'ami ſincère & » déſintéreſſé, le mène inſenſiblement à ſa ruine, eſt tracée de

» main de maître. Les inſtigations entrecoupées du fourbe, ſes » queſtions, ſon affectation d'en cacher le motif, ſes ſuggeſ- » tions obſcures pour piquer la curioſité du More, ſon embarras » apparent & le refus de s'expliquer, juſqu'à ce qu'Othello » tenú en ſuſpens & excité par de légères inſinuations s'impa- » tiente & s'irrite enfin, le choix de ce moment pour lui lan- » cer le poiſon, & l'adreſſe de lui nommer avec une feinte cir- » conſpection la paſſion qu'il veut allumer. *Oh ! gardez-vous de* » *la jalouſie*, ſont des traits inimitables de l'art dans cette ſcène, » qui a toujours été regardée avec juſtice comme une des plus » belles qu'on ait repréſentées ſur le théâtre.

» Pour revenir au caractère d'Othello, le combat de ſes paſ- » ſions, ſes fureurs, ſes retours à l'amour, ſes menaces à Jago » qui *l'a mis ſur la roue*, ſes rechûtes le moment d'après » dans la jalouſie, ſa rage contre ſon épouſe, le pardon qu'il » demande au traître de l'avoir maltraité pour récompenſe de » ſon zèle & de ſa fidéliré, ſont des touches frappantes aux- » quelles nul ſpectateur ne peut demeurer inſenſible, pour peu » qu'il ait conſidéré le cœur de l'homme dans ſes foibleſſes, » ſes ſouffrances, & dans toute la variété de ſes agitations. Les » tourmens que le More endure ſont ſi parfaitement dépeints, » & la gradation des moyens employés par Jago pour le con- » vaincre & l'enflammer cache tant d'art ſous tant de naturel, » que ſi l'on ne peut pas dire d'Othello ce qu'il dit de lui-même, » qu'il *n'étoit pas aiſé de le rendre jaloux*, il devient du » moins un objet de compaſſion au moment même où il va ſe » rendre coupable du meurtre barbare de Deſdemona.

» Mais rien ne marque mieux la profondeur du jugement » du Poëte, que la circonſtance du mouchoir qu'il emploie » comme une dernière preuve qui achève de convaincre le » jaloux More. La petiteſſe même du moyen en fait la grande

» beauté. Avec quelle vérité Shakeſpeare exprime la nature de » la jalouſie dans le peu de lignes qu'il met à cette occaſion » dans la bouche de Jago ! *Des bagatelles, légères comme l'air, » ſont aux yeux du jaloux des autorités auſſi fortes que les » preuves des Livres ſacrés.* La crainte une fois allarmée, » ainſi que l'eſpérance une fois éveillée, groſſit chaque circonſ- » tance qui tend à la conviction de la réalité qu'on redoute. » Cette diſpoſition de l'ame eſt ici repréſentée au naturel, & » Othello eſt convaincu de l'infidélité de ſon épouſe par des » indices trop équivoques, des circonſtances trop légères pour » perſuader toute autre perſonne moins intéreſſée & ſans paſſion.

» La morale de cette Tragédie eſt une leçon admirable con- » tre les ſoupçons précipités, & le danger d'écouter les premiers » tranſports de jalouſie qui peuvent en peu d'heures conduire » un homme à la frénéſie & le jetter dans toutes les horreurs » du crime. On conçoit aiſément qu'un cœur toujours plein » du reſſentiment de ſa dignité outragée, & jamais calmé par » les réflexions qui nous font nous honorer nous-mêmes, & nous » retiennent dans les bornes de la modération, prendra feu ra- » pidement, & qu'une légère étincelle y allumera un embra- » ſement qui ne pourra plus s'éteindre. Othello eſt une preuve » de la vérité de cette obſervation, & ſon exemple un aver- » tiſſement aux hommes ombrageux ſur l'honneur, de regarder » de ſens froid autour d'eux & de poſſéder ſagement leur » ame. Car nul homme ne connoît tout ce dont il eſt capa- » ble, ni à quels excès il peut ſe porter, tant qu'il n'a pas » été ſous l'empire de la paſſion.

» Johnſon remarque la franchiſe du caractère d'Othello, » magnanime & ſans art, crédule, exceſſif dans ſa con- » fiance, ardent dans ſa paſſion, inflexible dans ſes réſolutions : » la froide méchanceté de Jago, qui renferme dans le » ſilence ſon reſſentiment & ſes projets, ſon attention à faire

» ſon profit en même-tems qu'il pourſuit ſa vengeance : C'eſt un » ſcélérat plein de talens & d'eſprit, qui cependant n'uſurpe » pas notre eſtime, mais que la haîne ſuit depuis la première » ſcène juſqu'à la dernière : la douceur, la naïve ſimplicité » de Deſdemona, pleine de confiance en ſa vertu, tranquille » & ſe repoſant ſur le ſentiment de ſon innocence ; ſa perſé- » vérance à ſolliciter pour Caſſio, ſa lenteur à ſoupçonner » qu'on puiſſe ſuſpecter ſes motifs & ſa fidélité, prouvent la » profonde connoiſſance que Shakeſpeare avoit du cœur humain.

» Juſqu'aux caractères ſubalternes de cette pièce ſont » encore des rôles brillans par leur vérité & par l'énergie » avec laquelle ils ſont deſſinés. Caſſio eſt brave, honnête, » plein de candeur & de bienveillance : il ne ſe perd que par » ſon défaut de fermeté à réſiſter à une invitation inſidieuſe. » La crédulité ſoupçonneuſe de Roderigo, ſa docilité malgré » ſes fréquentes impatiences, aux ruſes qu'emploie Jago, dont » il s'apperçoit qu'il eſt dupe & que pourtant il écoute en- » core juſqu'à ſe laiſſer perſuader de nouveau, offrent une » vive peinture d'une ame foible & vicieuſe que les deſirs » corrompus livrent à la perfidie d'un faux ami. Emilia n'a » que la vertu commune d'une ame vulgaire, facile à éga- » rer, capable de fautes & d'actions mauvaiſes, mais que les » crimes atroces ſoulèvent & révoltent, & à qui l'excès du » mal rend l'énergie de la nature & de la vertu.

» Si la ſcène s'ouvroit en Chypre, & qu'on mît en récit les » incidens qui précèdent, il manqueroit peu de choſe à cette pièce » pour en faire un Drame de la plus exacte régularité. Les » ſcènes depuis le commencement juſqu'à la fin ſont pleines » d'action & de mouvement.

» Le récit de la fin, quoiqu'il ne diſe que ce qu'on ſait déja, » eſt cependant néceſſaire pour amener la mort d'Othello ; &

» l'intérêt ne languit pas un ſeul moment dans toute la fin du » cinquième Acte depuis la mort de Deſdemona. «

M. Garrick, cet Acteur univerſel, qui doit tant à Shakeſpeare & à qui Shakeſpeare a tant d'obligations, dont le viſage comme le génie ſe plie à l'expreſſion de tous les mouvemens de l'ame & peint par le jeu de ſes muſcles & dans tous les traits de ſa phyſionomie, non pas ſeulement les affections d'une ſeule paſſion, mais la foule de ſentimens divers & compliqués dont le cœur eſt agité dans les combats de pluſieurs paſſions à la fois; qui déploie tant de naturel & de variété dans les rôles du Roi Lear, d'Hamlet, de Macbeth, de Richard III. (l'Eſſai de ſon début en 1740.) a laiſſé pluſieurs fois le rôle d'Othello à M. Barry & s'eſt chargé de celui de Jago. M. Barry remplit auſſi cette laborieuſe tâche dans toute ſon étendue & ſemble avoir reçu une ame exprès pour rendre toute la fougue de l'amour & de la jalouſie du More.

Peut-être ne ſera-t-on pas fâché de trouver ici le précis de la *Nouvelle de Géraldi Cynthio*, où Shakeſpeare a puiſé le ſujet d'Othello, & à laquelle nous avons laiſſé ſon ſtyle de relation & ſon ton de complainte.

HISTOIRE

HISTOIRE D'OTHELLO.

IL y avoit à Veniſe un More très brave, que ſa valeur & ſes ſuccès dans pluſieurs expéditions militaires avoient fait diſtinguer de la République au point de lui confier le Commandement des Troupes. La renommée de ſa bravoure & de ſes exploits enflamma pour lui une jeune Vénitienne, auſſi belle que ſenſible : elle ſe nommoit Deſdemona. Le More fut également épris de ſa rare beauté: ils s'unirent malgré la répugnance & les oppoſitions du pere de la fille & de ſes autres parens. Bientôt le More partit avec le titre de Général des Troupes que la République tenoit dans l'Iſle de Chypre; & ſon épouſe s'embarqua avec lui. Deux Officiers partageoient la confiance & l'amitié du mari : l'un étoit Enſeigne, homme du plus lâche & du plus méchant caractère, mais aſſez fourbe & aſſez adroit pour cacher la noirceur de ſon ame : l'autre étoit un Caporal, d'une ame honnête & loyale, chéri d'Othello, & que Deſdemona combloit de careſſes, ſans autre vue, que celle de plaire à ſon époux. L'Enſeigne étoit marié à une jeune Italienne qui méritoit ſon amour : mais le perfide ne ſongeoit qu'aux moyens de déshonorer ſon

Général en corrompant ſa femme. Il fit pluſieurs tentatives ſecrettes, qui toutes échouerent contre la vertu de Deſdemona. Indigné de ſon peu de ſuccès, & incapable d'un ſentiment vertueux, il s'imagina qu'il n'étoit rebuté, que parce qu'il avoit un rival heureux dans le Caporal. Dès-lors il ne reſpira que haîne & vengeance. L'idée à laquelle il s'arrêta, fut d'inſpirer de la jalouſie à Othello & d'empoiſonner ſon cœur de ſoupçons. Le ſcélérat y réuſſit & fut ſervi à ſouhait par le haſard. Sa femme n'ignoroit pas la trame odieuſe qu'il avoit ourdie; mais la crainte de la fureur de ſon mari enchaînoit ſa langue; & d'ailleurs elle n'imaginoit pas les horreurs qui devoient ſuivre. Le More aveuglé par ſa paſſion, trompé par quelques apparences équivoques, & en proie à toute la rage de la jalouſie, commença par réſoudre la mort du prétendu coupable. L'Enſeigne auſſi lâche que fourbe, & qui connoiſſoit la bravoure du Caporal, n'oſoit trop ſe charger de cet aſſaſſinat : l'argent l'enhardit. Un ſoir que ce brave homme rentroit chez lui, l'Enſeigne l'aſſaillit dans les ténèbres & lui porta par derrière dans la jambe un coup d'épée qui le fit tomber. Ses cris réveillèrent les voiſins : l'aſſaſſin voyant accourir du monde, s'éloigne, & revient enſuite ſe mêler avec eux, feignant de la ſurpriſe & de la douleur de l'accident du Caporal, dont il ſe flattoit, au fond de ſon ame,

que la bleſſure ſeroit mortelle. Vengé d'un rival odieux, le More ne ſongea plus qu'à concerter avec l'Enſeigne les moyens de faire auſſi périr ſa femme avec impunité. » J'en ſais un infaillible, lui dit ce » monſtre; la maiſon où vous demeurez eſt vieille, & » le plancher tombe en ruine : il faut que nous bat- » tions Deſdemona avec une chauſſe remplie de ſable, » juſqu'à ce quelle expire ſous les coups. Il ne reſtera » ſur ſon corps ni plaie, ni contuſion; & pour enſévelir » encore mieux notre ſecret, nous ferons enſuite tomber » le plancher ſur elle. Il paroîtra vraiſemblable, que » le poids de la poutre & des décombres l'aura » écraſée. Perſonne n'aura le moindre ſoupçon, & » ſa mort paſſera dans la Ville pour un accident «. Cet infâme complot fut exécuté. Une nuit, l'Enſeigne apoſté dans la chambre où couchoient le More & ſon épouſe, fit quelque bruit. Le More attentif à ce ſignal convenu, dit à ſa femme : » Avez vous » entendu ce bruit ? — Oui, dit-elle. — Levez- » vous, dit le More, & voyez ce que c'eſt «. A peine fut-elle ſortie du lit que l'affreux complice l'aſſomma, comme il l'avoit dit. Demi-morte & renverſée, l'innocente Deſdemona appelle ſon mari à ſon ſecours : il ſe lève, & furieux il lui reproche ſon prétendu crime, tandis que l'Enſeigne l'acheve. Enſuite ils font écrouler le plancher ſur ſon corps; & auſſi-tôt le More jette des cris & appelle au ſecours.

Les voiſins accourent ; voyent ce triſte ſpectacle & ſont dupes du ſtratagême. Le lendemain Deſdemona eſt enterrée au milieu des larmes & des regrets de toute la Ville qui connoiſſoit ſa vertu.

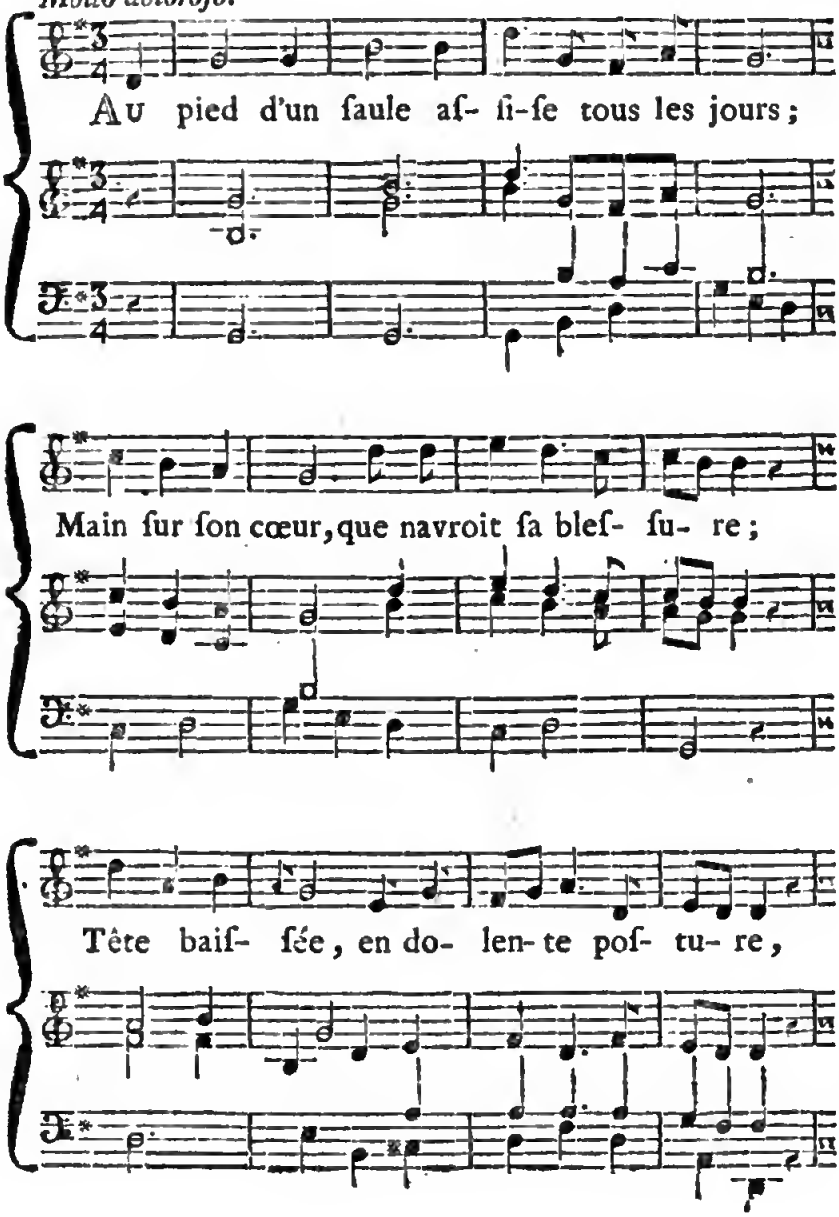
Le Ciel ne permît pas qu'un forfait auſſi horrible demeurât impuni. Après avoir aſſouvi ſa vengeance, le More ne ſentit plus que ſon amour. Inconſolable & déſeſpéré, il prit en haîne l'auteur de tous ſes maux : il l'eût tué de ſa main, s'il avoit oſé : il lui ôta ſon emploi. L'Enſeigne aguerri au crime chercha les moyens de ſe venger encore de lui. Il rencontre le Caporal guéri de ſa bleſſure, & qui en avoit été quitte pour une jambe. Il l'aborde & lui dit » le tems » eſt venu, où vous pouvez vous venger. Si vous vou- » lez me ſuivre à Veniſe, je vous nommerai votre » aſſaſſin. J'ai des raiſons pour me taire dans cette Iſle «. Le Caporal y conſent ; ils partent enſemble : arrivés à Veniſe, l'Enſeigne lui déclare que c'étoit le More qui lui avoit coupé le jarret, dans l'idée où il étoit, que ſa femme l'avoit déshonoré avec lui ; qu'enſuite il avoit fait périr Deſdemona, & qu'il n'avoit abîmé le plancher ſur elle, que pour tromper le public ſur la cauſe de ſa mort. Le Caporal frémit à ce récit & auſſitôt forma ſon accuſation devant le Sénat. L'Enſeigne fut entendu comme témoin & confirma les faits. Le Sénat fit arrêter le More en Chypre, d'où il fut conduit à Veniſe, & appliqué

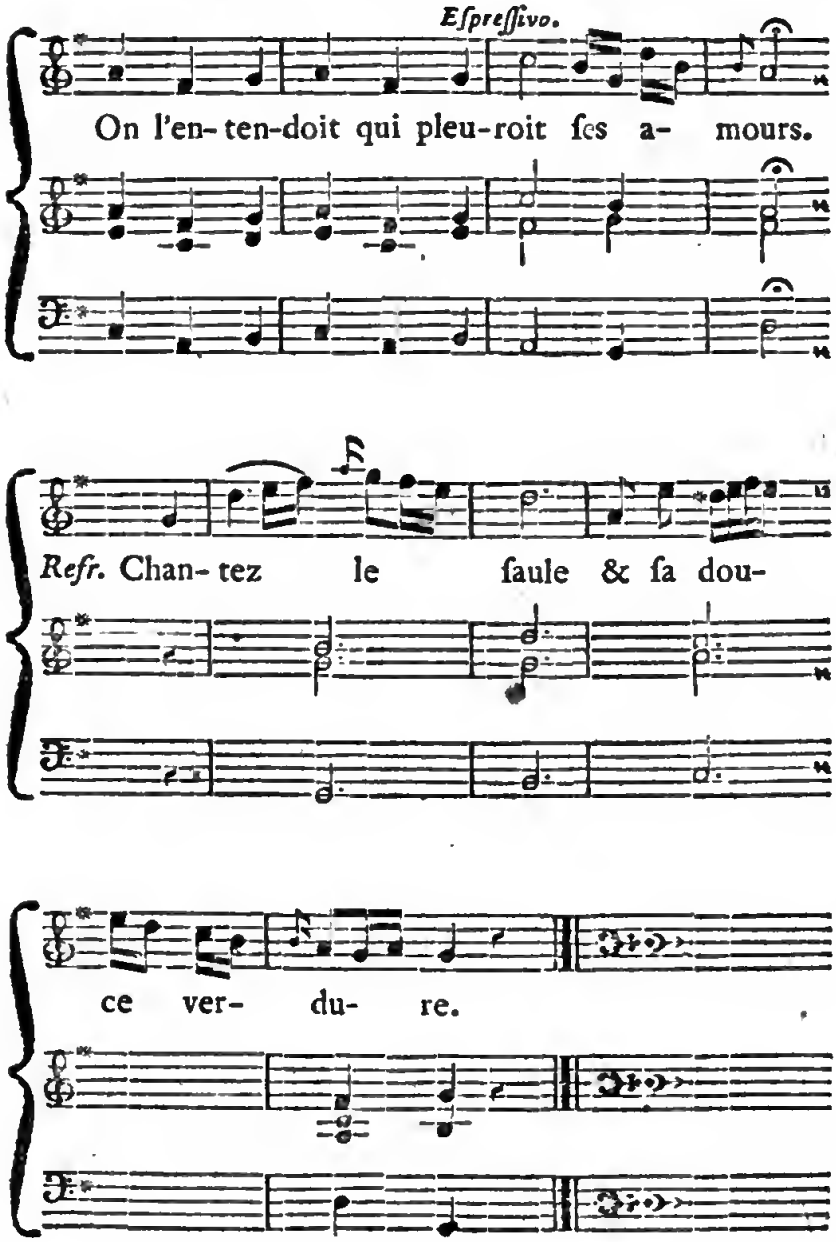
à la queſtion. Mais les tourmens ne purent lui arracher aucun aveu. Il nia tout conſtamment. Condamné à un banniſſement perpétuel, les parens de Deſdemona le pourſuivirent dans ſon exil & le tuèrent. Quelque-tems après l'Enſeigne, toujours ſemblable à lui-même, accuſa un de ſes amis, d'avoir voulu le ſuborner, pour tuer un Gentilhomme ſon ennemi. L'accuſé pris & mis à la queſtion, nia le fait & accuſa l'accuſateur, qui fut auſſi mis à la torture. Le ſcélérat ſortit de priſon tout briſé & ſatisfit aux manes de l'innocente Deſdemona ; non par ſes remords, mais par ſes douleurs, dont il mourut miſérablement.

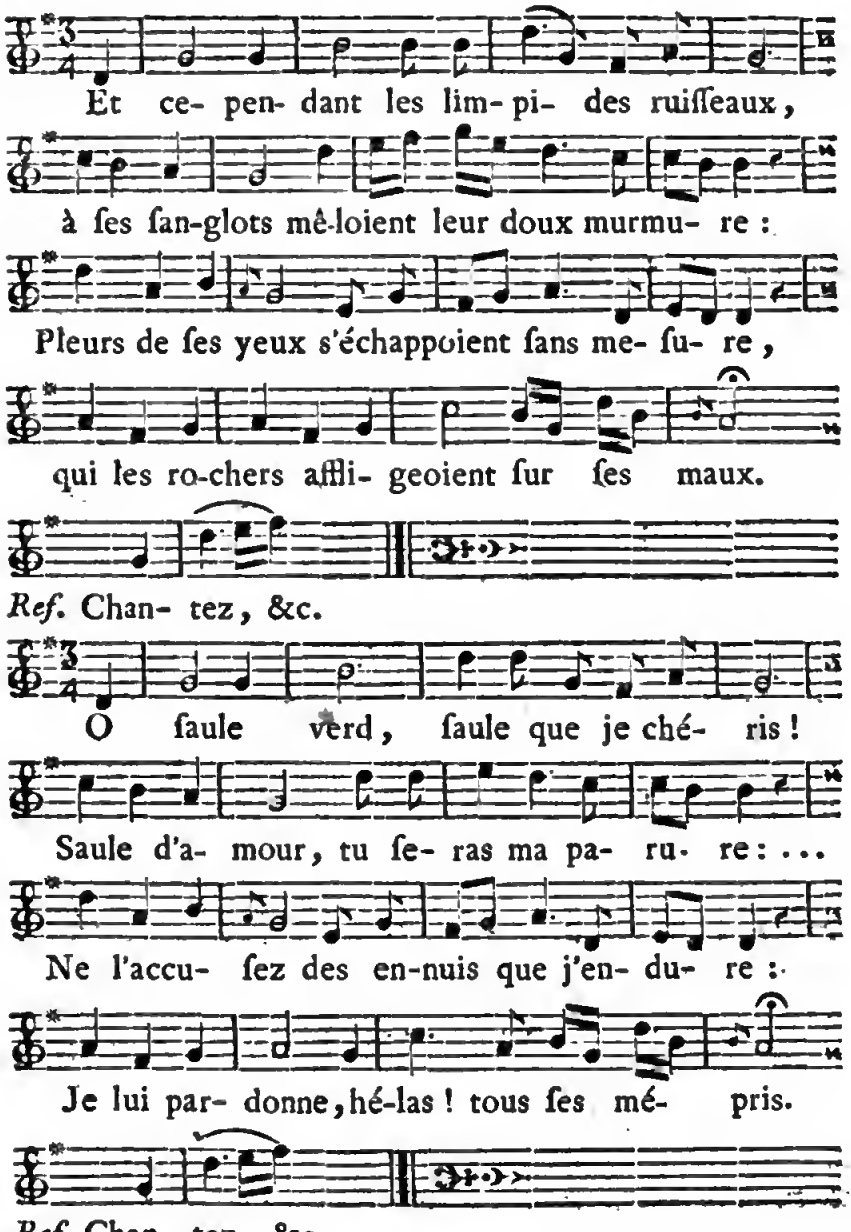
Ce fut ſa malheureuſe femme, dit l'Auteur de la Nouvelle, qui après la mort de ſon indigne mari, fit le récit de cette tragique hiſtoire.

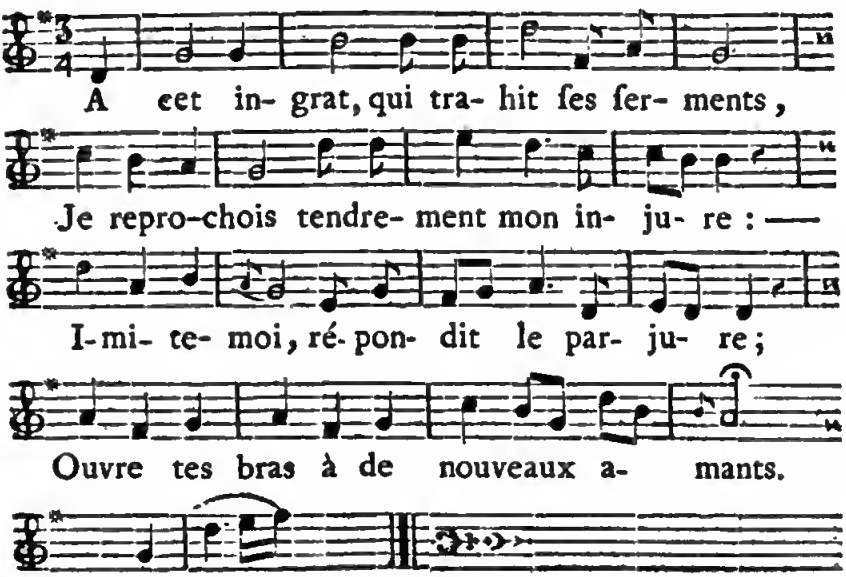
ROMANCE.

Molto doloroſo.




Espressivo.
On l'en- ten-doit qui pleu-roit ſes a- mours.
Refr. Chan- tez le faule & ſa dou-
ce ver- du- re.


Et ce- pen- dant les lim- pi- des ruiſſeaux,
à ſes ſan-glots mê-loient leur doux murmu- re :
Pleurs de ſes yeux s'échappoient ſans me- ſu- re,
qui les ro-chers affli- geoient ſur ſes maux.
Ref. Chan- tez, &c.
O ſaule verd, ſaule que je ché- ris !
Saule d'a- mour, tu ſe- ras ma pa- ru- re : ...
Ne l'accu- ſez des en-nuis que j'en- du- re :
Je lui par- donne, hé-las ! tous ſes mé- pris.
Ref. Chan- tez, &c.



Fin du premier Volume.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *le Théâtre de Shakeſpeare ;* & je n'y ai rien trouvé qui ne dût en faire déſirer l'impreſſion. A Paris, ce 20 Janvier 1775.

CRÉBILLON.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Nos amés les Sieurs LE COMTE DE CATUELAN, LE TOURNEUR ET FONTAINE MALHERBE : Nous ont fait expoſer qu'ils déſireroient faire imprimer & donner au Public : un Ouvrage intitulé, *Théâtre de Shakeſpeare*, s'il nous plaiſoit leur accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter les Expoſans, nous leur avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon leur ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres Perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre,

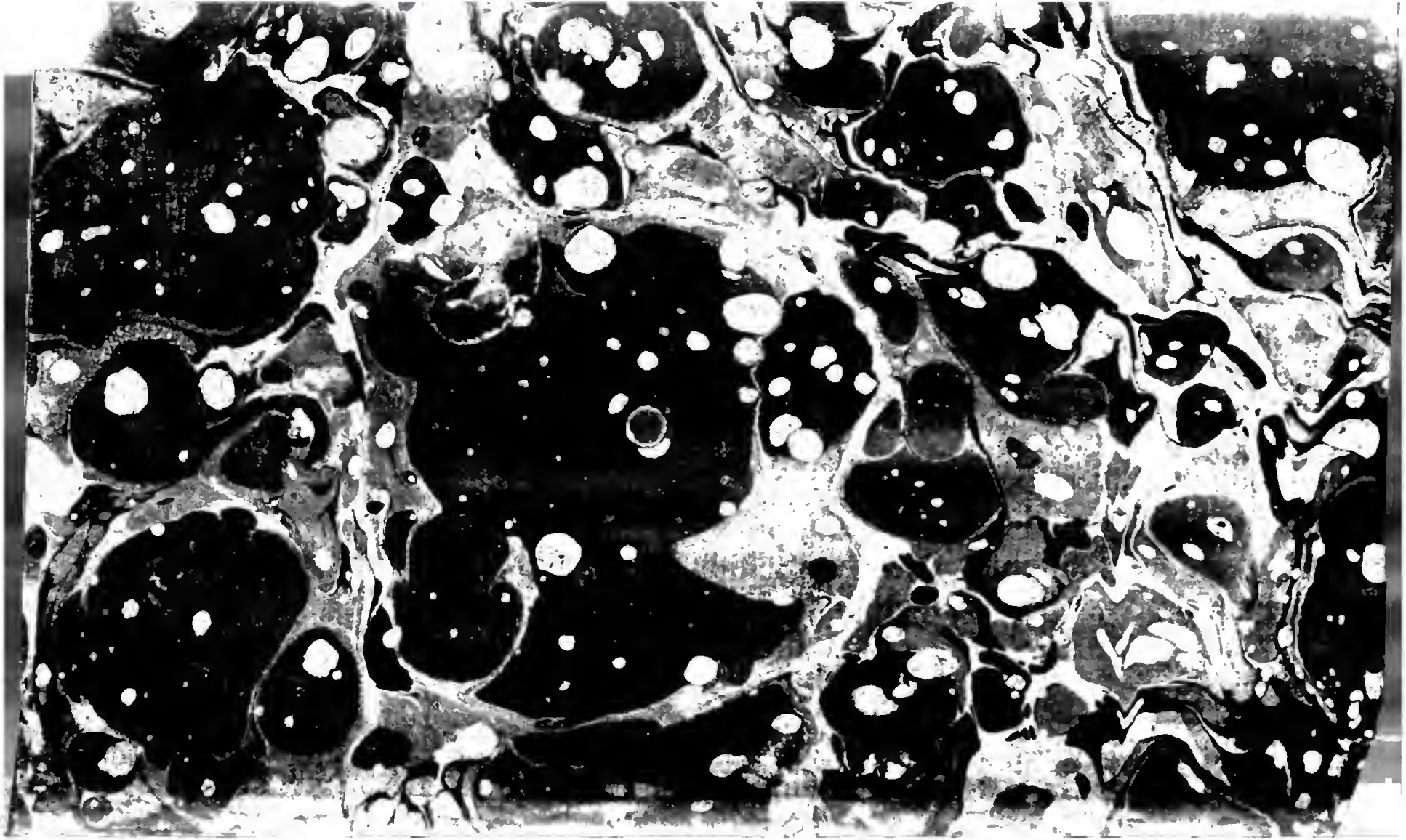
faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit deſdits Expoſans, ou de ceux qui auront droit d'eux, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers auxdits Expoſans, ou à celui qui aura droit d'eux, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Règlemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL, qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MEAUPOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL, le tout à peine de nullité des Préſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir leſdits Expoſans, & leurs ayant-cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ou-

vrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le huitième jour du mois de Février, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-quinze, & de notre Règne le premier. Par le Roi, en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 3134, fol. 357, conformément au Règlement de 1723. Qui fait défenſes Article IV, à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour vendre en leurs noms; ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre huit Exemplaires preſcrits par l'Article 108 du même Règlement. A Paris, ce 11 Février 1775.

LAMBERT, Adjoint.

De l'Imprimerie de CLOUSIER,
rue Saint-Jacques, 1776.

C55+